

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

DE PROFUNDIS



Oscar Wilde

traduction de Henry D. Davray

précédé de photographies
de l'auteur par Napoléon Sarony

**VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE**

*"Portrait en pied et cape"
Napoléon Sarony (1882) Domaine public*



DE PROFUNDIS
traduit de l'anglais par
Henry D. Davray





















LORD ALFRED DOUGLAS WITH OSCAR WILDE, 1894
From a photograph

Prison de Sa Majesté
Reading

Cher Bosie,

Après une longue et vaine attente, j'ai décidé de vous écrire, autant dans votre intérêt que dans le mien, car il me serait pénible de penser que j'ai subi deux longues années d'emprisonnement sans avoir reçu de vous une seule ligne, la moindre nouvelle, ni même un message, à l'exception de ceux qui m'ont affligé.

Notre lamentable et fatale amitié s'est terminée pour moi par la ruine et la honte publique, mais le souvenir de notre ancienne affection est souvent avec moi et je m'attriste à l'idée que le dégoût, l'amertume et le mépris pourraient prendre à jamais dans mon cœur la place que l'amour y tenait naguère. Et vous-même, je crois, sentirez dans votre cœur que mieux vaut m'écrire tandis que je me consume dans la solitude de la vie de prison que publier mes lettres sans ma permission ou me dédier des poèmes sans me le demander, alors que le monde ne saura rien des expressions de douleur ou de passion, de remords ou d'indifférence qu'il vous plaira de choisir pour votre réponse ou votre appel.

Dans cette lettre où il me faut parler de votre vie et de la mienne, du passé et de l'avenir, des choses douces changées en amertume et des choses amères qui pourraient être changées en joie,

je ne doute pas que maints passages blesseront au vif votre vanité. S'il en est ainsi, lisez et relisez cette lettre jusqu'à ce qu'elle tue votre vanité. Si vous y trouvez une chose dont vous vous sentez injustement accusé, souvenez-vous qu'il faut être reconnaissant qu'il y ait quelque faute dont on puisse être injustement accusé. S'il s'y trouve un seul passage qui vous fasse monter les larmes aux yeux, pleurez comme nous pleurons en prison où, non moins que la nuit, le jour est propice aux larmes. C'est la seule chose qui puisse vous sauver. Si vous vous plaignez à votre mère, comme vous l'avez fait à propos du mépris que j'ai affiché à votre égard dans ma lettre à Robbie, afin que, par ses flatteries, elle vous fortifie dans votre fatuité, vous serez complètement perdu. Si tu vous trouvez une seule fausse excuse, vous en trouverez bientôt cent et serez exactement ce que vous étiez auparavant. Prétendez-vous encore, ainsi que vous l'avez dit à Robbie dans votre réponse, que « je vous attribue d'indignes mobiles » ? Ah ! Vous n'aviez dans la vie aucun mobile ! Vous n'aviez que des appétits. Un mobile est un but intellectuel. Prétendez-vous que vous étiez « très jeune » lorsque commença notre amitié ? Votre défaut n'était pas d'en savoir si peu sur la vie, mais d'en savoir autant. La première aube de l'adolescence avec son délicat épanouissement, sa claire et pure lumière, sa joie pleine d'innocence et

d'attente était déjà loin derrière vous. D'un pas rapide et léger, vous êtes passé du Romanesque au Réalisme. Le ruisseau et tout ce qui y grouille avaient commencé à vous fasciner. Ce fut là l'origine des difficultés qui vous ont fait rechercher mon aide, et moi, imprudemment selon la sagesse de ce monde, par pitié et par bonté, je vous l'ai donnée.

Vous devez lire cette lettre tout au long, bien que chaque mot puisse être pour vous comme le thermocautère du chirurgien qui brûle la chair délicate ou le scalpe ! Qui la fait saigner. Souvenez-vous que le fou aux yeux des dieux et le fou aux yeux des hommes, sont très différents. Celui qui ignore entièrement les modes de l'art : dans son évolution ou les nuances de la pensée dans son essor, la pompe du vers latin ou la musique plus harmonieuse du système vocalique grec, la sculpture toscane ou le chant élisabéthain, peut posséder la plus aimable sagesse. Le vrai fou, celui que les dieux raillent ou détruisent, est celui qui ne se connaît pas lui-même. J'ai trop longtemps été celui-là. Vous avez trop longtemps été celui-là. Ne le soyez plus. N'ayez nulle crainte. Le vice suprême est d'être superficiel. Tout ce qui est compris est bien. Souvenez-vous aussi que ce qui est pour vous souffrance à lire est pour moi misère plus grande encore à écrire. Les Puissances invisibles ont été plutôt bonnes pour vous. Elles vous ont permis de

voir les formes étranges et tragiques de la vie comme on voit des ombres dans un cristal. La tête de la Méduse qui change en pierre les vivants, il vous a été donné de ne la voir que dans un miroir. Vous avez marché librement parmi les fleurs. Mais le monde merveilleux de la couleur et du mouvement m'a été ravi.

Je commencerai par vous dire que je me blâme terriblement. Dans cette sombre cellule, en tenue de forçat, déshonoré et ruiné, je me blâme. Durant ces nuits d'angoisse troublées et agitées, durant ces monotones et longues journées de souffrance, je me blâme. Je me blâme d'avoir laissé une amitié sans affinité intellectuelle, une amitié dont le but essentiel n'était pas la création et la contemplation des belles choses dominer entièrement ma vie. Dès le début, il y avait entre nous un trop grand fossé. Vous aviez été paresseux à l'école et pis que paresseux à l'université. Vous n'avez pas compris qu'un artiste, et particulièrement l'artiste que je suis, c'est-à-dire celui chez qui la qualité de l'œuvre dépend de l'intensification de la personnalité, exige, pour le développement de son art, une communauté d'idées, une atmosphère intellectuelle, le calme, la paix et la solitude. Vous admiriez mon œuvre lorsqu'elle était achevée, vous preniez plaisir aux brillants succès de mes premières et aux brillants banquets qui les suivaient. Vous étiez fier, et tout natu-

rellement, d'être l'ami intime d'un artiste aussi distingué, mais vous ne pouviez comprendre les conditions requises pour la production d'un travail artistique. Je n'use pas de phrases d'une exagération rhétorique, mais de termes d'une vérité absolue : si je vous rappelle que, pendant tout le temps que nous avons été ensemble, je n'ai jamais pu écrire une seule ligne, n'est-ce pas un fait positif ? Que ce soit à Torquay, à Goring, à Londres, à Florence ou ailleurs, ma vie, aussi longtemps que vous étiez à mon côté, était entièrement stérile. Et, à part de rares intervalles, vous étiez, je regrette de le dire, toujours à mon côté.

Pour ne choisir qu'un exemple parmi tant d'autres, je me souviens qu'en septembre 1893 j'avais loué un appartement meublé uniquement afin de travailler sans être dérangé, car j'avais failli à mon contrat avec John Hare, auquel j'avais promis une pièce et qui me pressait de l'écrire. Pendant la première semaine, tu t'es tenu à l'écart. Nous avions — non sans raison, en vérité — différé d'avis sur la question de la valeur artistique de ta traduction de *Salomé*. Tu te bornais donc à m'envoyer à ce sujet des lettres ridicules. Au cours de cette semaine, j'écrivis et parachevai dans tous ses détails, ainsi qu'il fut représenté plus tard, le premier acte d'*Un mari idéal*. Dès la seconde semaine tu reparus, et il me fallut pratiquement renon-

cer à travailler. J'arrivais à St James's Place tous les matins à 11 h 30 afin d'avoir la possibilité de penser et d'écrire sans les inévitables interruptions subies dans mon propre logis, pourtant si paisible. Mais cette tentative était vaine. A midi, tu arrivais en voiture et tu restais à fumer des cigarettes et à bavarder jusqu'à 1 h 30, heure à laquelle je devais t'emmener déjeuner au Café Royal ou au Berkeley. Le déjeuner, arrosé de liqueurs, durait généralement jusqu'à 3 h 30. Pour une heure, tu te retirais au White's Club. A l'heure du thé, tu reparaissais et t'attardais jusqu'à ce qu'il fût temps de s'habiller pour le dîner. Tu soupais avec moi soit au Savoy, soit à Tite Street. Nous ne nous séparions habituellement qu'après minuit, car un souper chez Willis devait couronner cette journée passionnante. Durant trois mois, ce fut là chaque jour de ma vie, sauf pendant les quatre jours que tu passas à l'étranger. Bien entendu, il me fallut alors faire la traversée jusqu'à Calais pour te ramener. Pour un homme de mon caractère, c'était une situation grotesque et tragique à la fois.

Tu dois certainement le comprendre à présent. Tu dois voir maintenant que ton incapacité à rester seul, ta nature si exigeante dans sa persistance à réclamer l'attention et le temps des autres, ton manque absolu de concentration intellectuelle soutenue, le malheureux accident — car j'aime

à croire que ce n'était rien de plus — qui t'a jusqu'ici empêché d'acquérir la « trempe d'Oxford » dans les questions intellectuelles, que tu n'as jamais été, je veux dire, de ceux qui peuvent jouer élégamment avec les idées, mais n'en étais arrivé qu'à la violence dans tes opinions, tout cela, allié au fait que tes désirs et tes intérêts avaient la Vie et non l'Art pour objet, était aussi néfaste à ton progrès en matière de culture qu'à mon œuvre artistique. Quand je compare mon amitié avec toi à mon amitié avec des hommes plus jeunes encore, tels John Gray et Pierre Loups, j'en éprouve de la honte. Ma vie réelle, ma vie plus haute, était avec eux et leurs pareils.

Je ne parle pas à présent des effroyables résultats de mon amitié avec toi. Je pense simplement à sa qualité pendant le temps qu'elle a duré. Intellectuellement, elle était pour moi dégradante. Tu possédais les éléments d'un tempérament artistique en germe. Mais je t'ai rencontré ou trop tard ou trop tôt, je ne sais lequel des deux. Quand tu étais absent, je me sentais parfaitement bien. Dès que, au début de décembre de l'année à laquelle j'ai fait allusion, j'étais parvenu à persuader ta mère de t'envoyer hors d'Angleterre, j'avais rassemblé les fils arrachés et embrouillés de mon imagination, repris ma vie en main, et non seulement terminé les trois actes restants

d'Un mari idéal, mais conçu et presque complètement achevé deux autres pièces d'un genre tout à fait différent : *La Tragédie florentine* et *La Sainte Courtisane*, lorsque tout à coup, sans y être invité, inopportun, et dans des circonstances fatales à mon bonheur, tu es revenu. Je fus incapable de reprendre ces deux œuvres alors laissées imparfaites. Je n'ai jamais pu retrouver les dispositions d'esprit qui les avaient inspirées. Maintenant que tu as publié toi-même un volume de vers, tu seras à même de reconnaître la vérité de mes paroles. Mais, que tu le puisses ou non, elle demeurera une hideuse vérité au cœur même de notre amitié. Ta présence auprès de moi a été la ruine absolue de mon art, et je m'attribue entièrement et la honte et le blâme de t'avoir laissé t'immiscer continuellement entre mon art et moi. Tu ne pouvais savoir, tu ne pouvais comprendre, tu ne pouvais apprécier. Je n'avais aucun droit de l'escompter de ta part. Ton intérêt se bornait à tes repas et à tes caprices. Tes désirs se réduisaient à des amusements, à des plaisirs ordinaires ou moins qu'ordinaires. Ils étaient ce dont ton tempérament avait besoin, ou croyait avoir besoin selon les impulsions du moment. J'aurais dû t'interdire ma maison et mes appartements, à moins de t'y avoir formellement invité. Je me blâme sans réserve de ma faiblesse. Ce n'était là que faiblesse. Une demi-heure avec l'Art a toujours été

pour moi plus qu'une éternité avec toi. A aucune période de ma vie rien n'a jamais eu pour moi la moindre importance comparé à l'Art. Mais, pour un artiste, la faiblesse n'est rien moins qu'un crime quand c'est une faiblesse qui paralyse l'imagination.

Je me blâme de t'avoir laissé me conduire à la ruine financière complète et dégradante. Je me rappelle un matin, au début d'octobre 1892 alors que j'étais assis avec ta mère dans les bois jaunissants de Bracknell. A cette époque, je ne connaissais que fort peu ta véritable nature. J'avais passé trois jours avec toi, du samedi au lundi à Oxford. Tu avais séjourné avec moi à Cromer pendant dix jours, ne cessant de jouer au golf. Nous en vîmes à parler de toi, et ta mère se mit à me dépeindre ton caractère. Elle me révéla tes deux principaux défauts : ta vanité et, ainsi qu'elle les qualifiait, tes « notions aberrantes quant à l'argent ». J'ai le souvenir très net d'avoir bien ri. Je n'avais aucune idée que le premier de ces défauts me conduirait en prison et le second à la ruine. Je pensais que la vanité était, pour un jeune homme, une sorte de fleur gracieuse à arborer. Quant à l'extravagance — car je croyais qu'elle ne parlait de rien de pire —, les vertus de prudence et d'économie ne sont point dans ma nature ni dans celle de ma race. Mais avant que notre amitié n'eût un mois d'existence, je commençai à voir ce que ta

mère avait voulu dire. Ton insistance à mener une vie d'insouciance opulente, tes incessantes exigences d'argent, ta prétention à me faire payer tous tes plaisirs, que je fusse ou non avec toi, me causèrent au bout d'un certain temps de sérieuses difficultés pécuniaires ; et ce qui rendait en tout cas pour moi cette extravagance si monotone et dépourvue d'intérêt, tandis que ton empire persistant sur ma vie devenait de plus en plus fort, était que ces dépenses se bornaient presque entièrement au plaisir de manger, de boire, et autres choses du même genre. De temps à autre, c'est une joie de voir sa table empourprée de vin et de roses, mais tu passais les bornes du goût et de la mesure. Tu exigeais sans grâce et recevais sans remerciements. Tu en étais venu à croire que tu avais en quelque sorte le droit de vivre à mes dépens dans un luxe auquel tu n'avais jamais été accoutumé et qui, pour cette raison, n'en rendait tes appétits que plus insatiables. Et, pour finir, si tu perdais de l'argent au jeu dans quelque casino d'Alger ou d'ailleurs, tu me télégraphiais tout simplement le lendemain matin à Londres de déposer le montant de tes pertes à ton compte en banque sans plus t'en soucier.

Quand je t'aurai dit que de l'automne de 1892 à la date de mon emprisonnement, j'ai dépensé avec toi et pour toi plus de 5 000 livres en argent liquide, indépendamment des billets que j'ai

souscrits, tu auras quelque idée du genre de vie que tu exigeais. Crois-tu que j'exagère ? Mes dépenses courantes, pour une journée ordinaire avec toi à Londres — déjeuner, dîner, souper, amusements, cabs et le reste — allaient de 12 à 20 livres et les dépenses de la semaine, naturellement en proportion, s'élevaient de 80 à 130 livres. Pour trois mois à Goring, mes dépenses (loyer inclus, évidemment) se montèrent à 1 340 livres. Avec le syndic des faillites, il m'a fallu repasser un à un tous les détails de ma vie. « Vivre simplement et penser hautement » était, naturellement, un idéal que tu n'aurais pu alors apprécier, mais une telle extravagance fut une honte pour tout deux. L'un des dîners les plus délicieux dont je me souviens est celui où Robbie et moi nous retrouvâmes dans un petit café de Soho et qui coûta à peu près autant de shillings que mes dîners avec toi coûtaient en livres. De ce dîner avec Robbie sortit le premier et le meilleur de tous mes dialogues. Idée, titre, façon de traiter, tout cela fut conçu à une table d'hôte à 3,50 F. De tous les dîners insensés avec toi, il ne me reste que le souvenir que nous y avons trop mangé et trop bu. Me soumettre à tes exigences a été mauvais pour toi. Tu le sais maintenant. Cela t'a rendu souvent avide, parfois fort peu scrupuleux, toujours désagréable. En de bien trop nombreuses occasions, ce n'était guère un privilège ou

une joie d'être ton hôte. Tu oubliais, je ne dirai pas la courtoisie formelle des remerciements, car la courtoisie formelle lasse une intime amitié, mais simplement la grâce d'une aimable compagnie, le charme d'une conversation plaisante, ce *terpnân halân* comme l'appelaient les Grecs, et toutes ces aménités qui rendent belle la vie et lui font un accompagnement, tout comme le ferait la musique, maintenant l'harmonie des choses et emplissant de mélodie les instants pénibles ou silencieux. Et, bien qu'il puisse te paraître étrange que, dans la terrible situation où je suis, on puisse trouver une différence entre une déchéance et une autre, j'admets franchement, cependant, que la folie de dilapider pour toi tout cet argent et te laisser dissiper ma fortune pour ton mal aussi bien que pour le mien, donne à ma faillite et revêt à mes yeux une note vulgaire de prodigalité qui m'en rend doublement honteux. J'étais fait pour d'autres choses.

Mais, par-dessus tout, je me blâme de l'entière dégradation morale que je t'ai laissée attirer sur moi. La base du caractère est la volonté, et la mienne était devenue complètement assujettie à la tienne. Cela paraît grotesque à dire, mais ce n'en est pas moins vrai. Ces scènes incessantes qui semblaient presque physiquement t'être nécessaires et déformaient à tel point ton esprit et ton corps que tu devenais aussi terrible à re-

garder qu'à entendre, cette affreuse manie héritée de ton père d'écrire des lettres révoltantes et écoeurantes, ton manque total de maîtrise sur tes sentiments attesté par ton silence maussade aussi bien que par des crises de rage presque épileptiques, toutes ces choses auxquelles avait trait l'une des lettres que je t'avais adressées — que tu as laissé traîner au Savoy ou dans quelque autre hôtel et qui a pu ainsi être produite devant le tribunal par l'avocat de ton père — et qui contenait une adjuration non dénuée de pathétique, si tant est que tu eusses alors été capable de reconnaître le pathétique dans ses éléments ou dans son expression, toutes ces choses, dis-je, furent l'origine et les causes de ma fatale faiblesse à céder à tes exigences qui croissaient de jour en jour. Tu m'épuisais. C'était le triomphe de la petite personnalité sur la plus grande. C'était là un exemple de cette tyrannie du faible sur le fort que je décriis dans l'une de mes pièces comme étant « la seule tyrannie qui dure ».

Et c'était inévitable. Dans toutes nos relations avec les autres, nous devons trouver quelque *moyen de vivre*¹. Dans notre cas, il me fallait ou m'abandonner à toi ou t'abandonner. Il n'y avait pas d'autre choix. A cause de mon affection pour toi, profonde, bien que mal placée, à cause de ma grande pitié pour tes défauts de ca-

ractère, à cause de mon indulgence proverbiale et de mon indolence celtique, à cause d'une aversion artistique pour les scènes et les mots grossiers, à cause de cette incapacité qui me caractérisait alors d'éprouver la moindre rancune, à cause de ma répugnance à voir la vie rendue amère et ingrate par ce qui, avec mes yeux fixés sur d'autres choses, me paraissait de pures bagatelles trop futiles pour mériter plus qu'une pensée ou un intérêt d'un moment, pour toutes ces raisons, si simples qu'elles puissent sembler, je te cédaï toujours. Il en résulta naturellement que tes exigences, tes tentatives de domination, tes exactions devinrent de plus en plus déraisonnables. Tes mobiles les plus mesquins, tes appétits les plus bas, tes passions les plus vulgaires devenaient pour toi des lois sur lesquelles les autres devaient toujours guider leur vie et auxquelles, si c'était nécessaire, ils devaient être sacrifiés sans scrupule. Sachant qu'en faisant une scène tu arrivais toujours à tes fins, il était tout naturel que tu en vinssses, presque inconsciemment, j'en suis sûr, à tous les excès d'une violence vulgaire. A la fin, tu ne savais vers quel but tu te hâtais ni quel objet tu avais en vue. Ayant tiré tout ce que tu pouvais de mon génie, de ma volonté et de ma fortune, tu exigeais, dans l'aveuglement d'une intarissable avidité, mon existence entière. Tu l'as prise. Au moment suprêmement et tragiquement critique de

toute ma vie, juste avant ma lamentable décision d'intenter cette action absurde, ton père m'attaquait d'un côté par d'odieuses cartes déposées à mon club et tu m'attaquais de l'autre côté par des lettres non moins répugnantes. Celle que j'ai reçue de toi le matin du jour où je t'ai laissé m'emmener au commissariat pour demander contre ton père ce ridicule mandat d'arrêt est l'une des pires que tu aies jamais écrites, et pour la plus indigne raison. Entre vous deux, j'avais perdu la tête. Mon jugement me fit défaut. La terreur prit sa place. Je ne vis, je puis le dire franchement, aucun moyen d'échapper ni à l'un ni à l'autre. Je titubai aveuglément, comme un bœuf à l'abattoir. Je commis une gigantesque erreur psychologique. J'avais toujours cru que te céder dans les petites choses était sans importance, que lorsqu'un grand moment viendrait, je pourrais réaffirmer ma volonté dans sa supériorité naturelle. Il n'en fut pas ainsi. Au grand moment, ma volonté me fit complètement défaut. Dans la vie, il n'y a vraiment ni grande ni petite chose. Toutes choses sont d'égale valeur et d'égale dimension. Mon habitude de toujours te céder, due, au début surtout, à l'indifférence, avait fini peu à peu par faire partie intégrante de ma nature. A mon insu, elle avait stéréotypé mon caractère en une disposition permanente et fatale. C'est pourquoi, dans le subtil épilogue de la première édition de ses essais, Pater

¹ En français, dans le texte original (*NdT*).

dit qu'« échouer est contracter des habitudes ». Ces lourdauds d'Oxfordiens pensèrent alors que ce n'était là qu'une inversion délibérée de ce texte assez fastidieux qu'est l'éthique aristotélicienne, mais une merveilleuse et terrible vérité s'y trouve cachée. Je t'avais laissé saper ma force de caractère et, pour moi, la formation d'une habitude avait abouti non seulement à un échec, mais tout simplement à la ruine. Moralement, tu as été pour moi plus destructif encore qu'artistiquement.

Bien entendu, une fois le mandat d'arrêt accordé, tu as voulu tout diriger. Au moment où j'aurais dû être à Londres pour prendre un conseil avisé et réfléchir calmement au piège affreux dans lequel je m'étais laissé prendre — l'attrape-nigaud, comme ton père l'appelle encore —, tu as insisté pour que je t'emmène à Monte-Carlo — l'un des lieux les plus dégoûtants du monde — pour que tout le jour, et la nuit tout aussi bien, tu pusses jouer jusqu'à la fermeture du casino. Quant à moi, pour qui le baccara n'offrait aucun charme, je restais seul. Tu refusais même de discuter, ne fût-ce que pendant cinq minutes, de la situation à laquelle ton père et toi m'aviez amené. Mon rôle se bornait à payer tes notes d'hôtel et tes pertes au jeu. Tu trouvais ennuyeuse la moindre allusion à l'épreuve qui m'attendait. Une nouvelle marque de champagne que l'on nous

recommandait t'intéressait davantage.

A notre retour à Londres, ceux de mes amis qui me voulaient vraiment du bien m'ont imploré de me retirer à l'étranger et de ne pas affronter un procès impossible. Tu leur as imputé de bas mobiles et m'as taxé de lâcheté pour écouter de tels conseils. Tu m'as forcé à rester pour te permettre de fanfaronner, si possible, à la barre par d'absurdes témoignages. J'ai, naturellement, fini par être arrêté et ton père est devenu le héros de l'heure — et plus, en vérité, que le héros de l'heure : chose assez étrange, ta famille compte désormais parmi les Immortels, car, par ce grotesque de l'effet qui est, pour ainsi dire, un élément gothique dans l'histoire et fait de Clio la moins sérieuse de toutes les Muses, ton père vivra toujours parmi les parents purs d'esprit et de cœur de la littérature de l'école du dimanche. Ta place est avec l'enfant Samuel et, dans la fange la plus vile de Malebolge, je siège entre Gilles de Rais et le marquis de Sade.

Évidemment, j'aurais dû me débarrasser de toi. J'aurais dû te rejeter de ma vie comme on secoue de son vêtement un insecte qui vous a piqué. Dans la plus merveilleuse de toutes ses pièces, Eschyle nous parle du grand seigneur qui apporte dans sa maison un lionceau, et l'aime parce que, les yeux brillants, il vient à son appel et se carresse à lui pour réclamer sa

nourriture, mais l'animal, en grandissant, montre la nature de sa race, et détruit le seigneur et sa maison, ainsi que tout ce qu'il possède. J'ai l'impression d'avoir été pareil à lui. Mais mon erreur ne consiste pas à ne m'être pas séparé de toi, mais à ne l'avoir fait que trop souvent. Pour autant que je puisse le prouver, j'ai mis un terme à mon amitié avec toi régulièrement tous les trois mois. Et, chaque fois, grâce à des supplications, des télégrammes, des lettres, l'entremise de tes amis et des miens et autres manœuvres, tu as réussi à me persuader de te laisser revenir. A la fin de mars 1893, lorsque tu as quitté ma maison à Torquay, j'étais déterminé à ne plus jamais t'adresser la parole ni à demeurer en aucun cas avec toi après la scène révoltante que tu avais faite la veille de ton départ. Tu m'as écrit et télégraphié de Bristol pour me supplier de te pardonner et de te recevoir. Ton répétiteur², qui était resté chez moi, m'a dit qu'il te croyait parfois tout à fait irresponsable de ce que tu dis ou de ce que tu fais et qu'à Magdalen la plupart des gens, sinon tous, étaient du même avis. J'ai consenti à te voir et, bien entendu, t'ai pardonné. En regagnant Londres, tu m'as prié de t'emmener au Savoy. Cette visite me fut vraiment fatale.

Trois mois plus tard, en juin, nous étions à Goring. Certains de tes amis d'Oxford vinrent y séjour-

² Campbell Dodgson.

ner du samedi au lundi. Le matin de leur départ, tu as fait une scène si affreuse, si pénible, que je t'ai dit qu'il nous fallait nous séparer. Je me souviens fort bien que, sur le terrain de croquet, où nous entourait la jolie pelouse unie, je t'ai fait observer que nous nous gâchions réciproquement la vie, que tu ruinais absolument la mienne, que, de toute évidence, je ne te rendais pas vraiment heureux et qu'une irrévocable et complète séparation était la chose la plus sensée à faire. Tu es parti tout renfrogné après le déjeuner, laissant au maître d'hôtel l'une de tes lettres les plus injurieuses pour me la remettre après ton départ. Avant que trois jours ne se fussent écoulés, tu me télégraphiais de Londres pour me supplier de te pardonner et de te laisser revenir. J'avais loué la maison pour te faire plaisir. Sur ta demande, j'avais engagé tes propres domestiques. J'étais toujours terriblement désolé de l'effroyable emportement dont tu étais la proie. J'avais de l'attachement pour toi. Je te laissai donc revenir et te pardonnai.

Mais trois mois plus tard, en septembre, survinrent de nouvelles scènes parce que je t'avais signalé les fautes élémentaires de ta tentative de traduction de Salomé. Tu dois maintenant avoir suffisamment étudié le français pour te rendre compte que cette traduction était aussi indigne de toi, étudiant d'Oxford, que de l'œuvre qu'elle cherchait à rendre.

Bien entendu, tu l'ignorais alors et, dans l'une des lettres pleines de violence que tu m'as écrites à ce sujet, tu m'as déclaré que tu n'avais à mon égard « d'obligation intellectuelle d'aucune sorte ». Je me souviens que lorsque je lus cette assertion, j'eus le sentiment que c'était vraiment l'unique chose vraie que tu m'eusses écrite au cours de notre amitié. Je vis qu'une nature moins cultivée t'eût beaucoup mieux convenu. Je le dis sans la moindre amertume et m'en tiens simplement aux faits quant à ce que réclame la bonne camaraderie. En fin de compte, le lien de toute camaraderie, que ce soit dans le mariage ou dans l'amitié, est la conversation — et la conversation doit avoir une base commune. Entre deux êtres dont la culture diffère grandement, la seule base commune possible se trouve au niveau le plus bas. La futilité en pensée et en action est charmante. J'en avais fait la clef de voûte d'une très brillante philosophie exprimée dans des pièces et des paradoxes. Mais le vide et la folie de notre vie me devenaient souvent très fastidieux. Nous ne nous rencontrions que dans la fange, et si passionnant, si terriblement passionnant que fût l'unique sujet sur lequel se concentraient invariablement tes propos, il était devenu pour moi tout à fait monotone. J'en étais souvent mortellement las et l'acceptais comme j'acceptais ta passion pour les music-halls ou ta manie pour d'absurdes extrava-

gances en fait de nourriture et de boisson, ou toute autre de tes caractéristiques moins attrayantes pour moi. J'acceptais tout cela comme une chose dont il faut simplement s'accommoder, pour ainsi dire, une chose faisant partie du haut prix à payer pour le privilège de te connaître.

Lorsque je quittai Goring pour aller passer une quinzaine de jours à Dinard, furieux contre moi parce que j'avais refusé de t'emmener, tu as fait, avant mon départ, quelques scènes très déplaisantes à ce sujet à l'Albemarle Hotel ; et tu m'as envoyé des télégrammes tout aussi déplaisants chez des amis, à la campagne, où je séjournais pour quelques jours. Je t'avais dit, je m'en souviens, que je croyais de ton devoir de rester un peu dans ta famille, puisque tu avais passé loin d'elle la saison entière. Mais en réalité, pour être absolument franc avec toi, je ne pouvais en aucun cas te laisser venir avec moi. Nous étions restés ensemble pendant près de douze semaines. J'avais besoin de liberté et de repos après la terrible tension de ta compagnie. Il m'était nécessaire d'être un peu seul. C'était intellectuellement indispensable. J'avoue donc que, dans ta lettre dont j'ai cité le passage, je vis une excellente occasion de mettre un terme à cette fatale amitié qui s'était nouée entre nous, et d'y mettre fin sans amertume, ainsi que j'avais tenté de le faire à Goring, trois mois aupara-

vant, en cette claire matinée de juin. Mon attention fut toutefois attirée — par l'un de mes amis personnels, je dois le dire franchement, auquel tu t'es adressé dans ton embarras — sur le fait que tu serais très peiné, et peut-être humilié, de te voir renvoyer ton travail comme un exercice d'écolier, que j'attendais beaucoup trop de toi intellectuellement et que, quoi que tu pusses écrire ou faire, tu m'étais entièrement dévoué. Je ne voulus pas être le premier à freiner ou à décourager tes débuts littéraires. Je savais très bien qu'aucune traduction, à moins qu'elle ne fût l'œuvre d'un poète, ne pouvait rendre la couleur et la cadence de mes écrits. Mais le dévouement me sembla — me semble encore — une chose merveilleuse à ne pas rejeter à la légère. Je vous repris donc, et la traduction et toi.

Trois mois plus tard exactement, après une série de scènes, dont la dernière, plus odieuse encore que les autres, éclata un soir dans mon appartement où tu étais venu accompagné par deux de tes amis, je m'enfuis positivement le lendemain matin à l'étranger pour t'échapper, donnant à ma famille quelque absurde raison à ce départ et laissant à mon domestique une fausse adresse, de crainte de te voir me suivre par le prochain train. Je me souviens que cet après-midi-là, dans le wagon qui m'emportait vers Paris, je réfléchissais à la condition impossible, terrible et absolument désas-

treuse, où ma vie en était arrivée, au point que, homme de réputation mondiale, j'étais littéralement forcé de m'enfuir d'Angleterre pour tenter de me débarrasser d'une amitié qui détruisait complètement ce qu'il y avait en moi d'élevé intellectuellement et moralement. Et celui que je fuyais n'était pas une horrible créature jaillie de l'égout ou de la fange à la vie moderne, dans l'existence de laquelle j'avais empêtré la mienne, mais toi-même, un jeune homme du même rang social que le mien, un étudiant de mon propre collège à Oxford et un invité permanent de ma maison. Les habituels télégrammes de prière et de repentir suivirent. Je n'en tins aucun compte. Tu menaças finalement de ne consentir en aucun cas à te rendre en Égypte si je ne consentais à te voir. J'avais, avec ton assentiment, supplié ta mère de t'envoyer en Égypte, car tu gâchais ta vie à Londres. Je savais que si tu ne partais pas, ce serait pour elle une terrible déception. C'est pour elle que je t'ai revu et, sous l'influence d'une grande émotion que toi-même ne peux avoir oubliée, je pardonnai le passé, tout en ne disant rien de l'avenir. Je me souviens qu'à mon retour à Londres, le lendemain, assis dans ma chambre, j'essayai tristement et sérieusement de déterminer si tu étais vraiment ce que tu me semblais être : si plein de terribles défauts, si destructeur et pour toi et pour les autres, un être dont la compagnie et même la

simple connaissance étaient si fatales. Pendant une semaine entière, je méditai là-dessus, me demandant si, après tout, je n'étais pas injuste et ne me trompais pas dans mon appréciation sur toi. A la fin de la semaine, une lettre de ta mère me fut apportée. Elle exprimait tout à fait mon sentiment à ton sujet. Elle y parlait de ton aveugle vanité, si excessive qu'elle te faisait mépriser ton foyer et traiter ton frère aîné — ce candidissima anima — de « philistin » ; de ton emportement qui lui faisait redouter de te parler de ta vie, de la vie que, elle le sentait, elle le savait, tu menais ; de ta conduite dans les questions d'argent, si angoissante pour elle à maints égards ; de la dégradation et du changement qui se produisaient en toi. Elle se rendait évidemment compte de la lourde hérédité qui pesait sur toi et l'admettait franchement, elle l'admettait avec terreur : « C'est celui de mes enfants qui a hérité le fatal tempérament Douglas », écrivait-elle. Elle se disait finalement obligée de déclarer qu'à son avis, ton amitié avec moi avait si bien intensifié ta vanité qu'elle était devenue la source de tous tes travers, et elle me priait instamment de ne te ménager aucune rencontre à l'étranger. Je lui répondis tout aussitôt et lui affirmai que j'étais entièrement d'accord avec chacune de ses paroles. Et j'allai beaucoup plus loin, aussi loin que possible. Je lui dis que c'est toi qui étais à l'origine de notre amitié

alors que, étudiant à Oxford, tu étais venu me prier de t'aider dans une très sérieuse difficulté d'une nature tout à fait particulière. J'ajoutai que ta vie avait continuellement été perturbée d'une manière identique. Tu avais imputé la raison de ton départ pour la Belgique à ton compagnon de voyage et ta mère m'a reproché de t'avoir présenté à lui. J'ai reporté la faute sur le vrai responsable, sur toi. Je lui ai finalement confirmé que je n'avais pas la moindre intention de te rencontrer à l'étranger et l'ai priée de tenter de t'y maintenir, comme attaché d'ambassade honoraire si possible, sinon pour apprendre les langues étrangères, ou pour tout autre motif qu'elle pourrait choisir, pendant deux ou trois ans au moins, dans ton intérêt aussi bien que dans le mien.

Pendant ce temps, tu m'écrivais d'Égypte par chaque courrier. Je ne faisais aucun cas de tes communications. Je les lisais et les déchirais. J'étais tout à fait déterminé à n'avoir plus rien à faire avec toi. Ma décision était prise et je me consacrai avec joie à l'art dont je t'avais laissé interrompre l'essor. Au bout de trois mois, ta mère, avec cette malheureuse faiblesse de volonté qui la caractérise et qui, dans la tragédie de ma vie, fut un élément non moins fatal que la violence de ton père, m'écrivit elle-même — à ton instigation, je n'ai aucun doute là-dessus — que tu es extrê-

mement désireux d'avoir de mes nouvelles et, afin que je n'aie aucune excuse de ne pas communiquer avec toi, me donne ton adresse à Athènes, que bien entendu, je connaissais parfaitement. J'avoue que sa lettre me stupéfia. Je ne pouvais comprendre, après ce qu'elle m'avait écrit en décembre et les termes de ma réponse, qu'elle pût en aucune façon tenter de rétablir ma malheureuse amitié avec toi. Naturellement, je répondis à sa lettre et, de nouveau, l'engageai vivement à essayer de te faire attacher à quelque ambassade à l'étranger pour t'empêcher de rentrer en Angleterre ; mais je ne t'ai pas écrit et j'ai ignoré tes télégrammes, tout comme avant que ta mère ne m'eût écrit. Finalement, tu as télégraphié à ma femme en l'implorant d'user de son influence sur moi pour m'inciter à t'écrire. Notre amitié avait toujours été pour elle une source de tourment, non seulement parce qu'elle n'avait jamais eu de sympathie pour toi, mais parce qu'elle voyait combien ta compagnie continue me faisait changer, et non pour le mieux. Cependant, tout comme elle s'était toujours montrée pour toi gracieuse et accueillante, elle ne pouvait supporter l'idée de me voir manquer de bienveillance — du moins lui semblait-il — envers aucun de mes amis. Elle croyait, elle savait, en vérité, que c'était là une chose étrangère à mon caractère. Sur sa demande, je t'envoyai un message. Je

me rappelle parfaitement la teneur de mon télégramme. Je disais que le temps guérit toutes les blessures, mais que, pour bien des mois à venir, je ne t'écirais ni ne te verrais. Tu partis aussitôt pour Paris, m'envoyant en cours de route des télégrammes passionnés pour me supplier de te revoir une fois au moins. Je refusai.

Tu arrivais à Paris un samedi soir, à une heure tardive. Une brève lettre de moi, te déclarant que je ne voulais pas te voir, t'attendait à ton hôtel. Le lendemain matin, je recevais à Tite Street un télégramme de quelque dix ou onze pages. Tu y déclarais que, quoi que tu m'eusses fait, tu ne pouvais croire que je refusais absolument de te voir. Tu me rappelais que dans le seul but de me voir, ne fût-ce que pour une heure, tu avais, pendant six jours et six nuits, voyagé à travers l'Europe sans t'arrêter une seule fois en chemin. Tu y faisais, je dois l'admettre, un appel des plus pathétiques et terminais par ce qui me paraissait une menace de suicide, menace qui n'était guère voilée. Tu m'avais souvent dit toi-même combien étaient nombreux, dans ton ascendance, ceux qui avaient souillé leurs mains de leur propre sang : ton oncle assurément, ton grand-père peut-être, entre autres membres de la triste et folle lignée dont tu es issu. La pitié, ma vieille affection pour toi, mon souci pour ta mère, pour qui ta mort en de si affreuses circonstances eût été

un coup presque impossible à supporter, mon horreur à l'idée qu'une si jeune vie, une vie qui, parmi tous ses vilains défauts, contenait encore une promesse de beauté, en vint à une fin aussi révoltante, un simple sentiment d'humanité, tout cela doit me servir d'excuse — si des excuses sont nécessaires — pour avoir consenti à t'accorder une dernière entrevue.

Quand j'arrivai à Paris, les larmes que tu versas toute la soirée et qui coulaient sur tes joues comme de la pluie au cours du dîner chez Voisin, puis du souper chez Paillard, la joie réelle que tu manifestas à me voir, tenant ma main chaque fois que tu le pouvais, comme si tu étais un enfant plein de gentillesse et de repentir, ta contrition, alors si simple et sincère, me firent consentir à renouer notre amitié. Deux jours après notre retour à Londres, ton père te vit déjeuner avec moi au Café Royal, vint s'asseoir à ma table, but de mon vin et, cet après-midi-là, par une lettre qu'il t'adressa, commença sa première attaque contre moi.

Peut-être est-il étrange qu'une fois de plus s'imposa à moi, je ne dirai pas la chance, mais le devoir de me séparer de toi. Je n'ai guère besoin de te rappeler que je veux parler de ta conduite envers moi à Brighton du 10 au 13 octobre 1894. Remonter trois ans en arrière représente pour toi une longue période. Mais nous qui vivons en prison, et n'avons dans

notre existence d'autre événement que l'affliction, devons mesurer le temps par les élancements de la douleur et le souvenir des moments amers. A quoi d'autre penserions-nous ? La souffrance, si curieux que cela puisse te paraître, est la seule preuve de notre existence, parce que ce n'est que par elle que nous prenons conscience d'exister, et le souvenir de la souffrance passée nous est nécessaire en tant que justification, en tant que témoignage de la permanence de notre identité. Il y a entre moi et le souvenir de la joie un abîme non moins profond que celui qui existe entre moi et la joie du temps présent. Si la vie que nous avons menée ensemble avait été celle que le monde imaginait : une simple vie de plaisir, de prodigalité et de rire, je serais incapable d'en évoquer un seul événement. C'est parce qu'elle fut pleine de moments et de jours tragiques, amers, sinistres dans leurs avertissements, mornes ou affreux dans leurs scènes monotones et leurs violences malséantes, que je puis voir ou entendre chaque incident dans tous ses détails, que je ne puis guère, en vérité, voir ou entendre autre chose. Les hommes, en ce lieu, vivent à tel point par la douleur que mon amitié avec toi, de la façon dont je suis forcé de me la rappeler, m'apparaît toujours comme un prélude en consonance avec ces modes d'angoisse changeants qu'il me faut chaque jour concevoir et, mieux encore, rendre néces-

saires, comme si ma vie, quelle qu'elle ait pu me paraître à moi-même et aux autres, avait, pendant tout ce temps, été une véritable symphonie de douleur, évoluant à travers ses mouvements liés par le rythme jusqu'à sa résolution certaine, régie par cette qualité inéluctable qui, en art, caractérise le traitement de tout grand thème.

Je parlais de ta conduite envers moi il y a trois ans et pendant trois jours successifs, n'est-ce pas ? Seul à Worthing, j'essayais de terminer ma dernière pièce. Les deux visites que tu m'y avais faites avaient pris fin. Tu apparus soudain une troisième fois, amenant un compagnon que tu me proposas d'héberger. Je m'y refusai absolument, à juste titre, tu dois maintenant l'admettre. Bien entendu, je subvenais à ton entretien, je n'avais pas d'autre choix, mais ailleurs, et non chez moi. Le lendemain, lundi, ton compagnon est retourné aux devoirs de sa profession et tu es resté avec moi. Las de Worthing, et plus encore, je n'en doute pas, de mes vains efforts pour concentrer mon attention sur ma pièce, la seule chose qui m'intéressât vraiment à ce moment, tu insistes pour que je t'emmène au Grand Hôtel à Brighton. Le soir de notre arrivée, tu tombes malade pour la seconde fois, sinon la troisième, avec un accès de cette affreuse fièvre lente, stupidement appelée influenza. Je n'ai pas besoin de te rappeler la façon dont je t'ai entouré de

soins. Outre tout un luxe de fruits, de fleurs, de cadeaux, de livres et autres choses que peut procurer l'argent, je t'ai prodigué cette affection, cette tendresse, cet amour que, quoi que tu en puisses penser, l'argent ne saurait procurer. A l'exception d'une heure de marche dans la matinée et d'une heure de promenade en voiture dans l'après-midi, je n'ai jamais quitté l'hôtel. J'ai fait venir pour toi de Londres du raisin spécial, car tu n'aimais pas celui que fournissait l'hôtel, j'ai inventé des choses pour te faire plaisir, je suis resté avec toi, ou dans la chambre contiguë à la tienne, et, assis près de toi toute la soirée, j'ai tenté de t'apaiser ou de t'amuser. Au bout de quatre ou cinq jours, tu te rétablis et je loue une maison pour essayer de finir ma pièce. Tu m'accompagnes, évidemment. Le lendemain matin du jour qui suit notre installation, je tombe très malade. Tu dois aller à Londres pour affaires, mais tu promets de revenir dans l'après-midi. A Londres, tu rencontres un ami et ne regagnes Brighton que le lendemain à une heure tardive. J'ai alors une fièvre terrible et le docteur constate que j'ai attrapé de toi l'influenza. Rien ne peut être plus incommode pour un malade que cette maison. Ma salle de séjour se trouve au premier étage et ma chambre à coucher au troisième. Il n'y a aucun domestique pour s'occuper de moi, ni même quelqu'un pour envoyer un message ou aller acheter les médi-

caments prescrits par le médecin. Mais tu es là. Je n'éprouve aucune inquiétude. Les deux jours suivants, tu me laisses entièrement seul, sans soins, sans visite, démuné de tout. Ce n'était pas une question de raisin, de fleurs, de cadeaux charmants ; il s'agissait du nécessaire : je ne pouvais même pas obtenir le lait que le docteur m'avait ordonné ; la citronnade fut déclarée impossible à trouver. Quand je t'ai prié de me procurer un livre chez le libraire et, pour le cas où il n'aurait pas ce que j'avais demandé, de choisir quelque chose d'autre, tu n'as jamais pris la peine d'y aller. Et lorsque, en conséquence, je restai toute la journée sans avoir rien à lire, tu m'as dit tranquillement que tu m'avais acheté le livre et qu'on avait promis de l'envoyer, assertion qui, ainsi que je l'ai découvert plus tard par hasard, était entièrement fausse du commencement à la fin. Bien entendu, pendant tout ce temps, tu vis à mes dépens, te promenant en voiture, dînant au Grand Hôtel, n'apparaissant dans ma chambre que pour réclamer de l'argent. Le samedi soir, m'ayant laissé complètement seul et sans soins depuis le matin, je t'ai demandé de revenir après le dîner et de rester un peu avec moi. Sans aménité et d'une voix irritée, tu me le promets. Je t'ai attendu jusqu'à onze heures, et tu n'es pas venu. J'ai alors laissé un billet pour toi dans ta chambre pour te rappeler

ta promesse et la façon dont tu l'avais tenue. A trois heures du matin, incapable de dormir et torturé par la soif, je me suis frayé un chemin dans le froid et l'obscurité pour gagner la salle de séjour, dans l'espoir d'y découvrir un peu d'eau. Je te trouvais là. Tu es tombé sur moi avec les paroles les plus odieuses que peuvent inspirer un état d'ébriété et une nature fruste et indisciplinée. Par cette terrible alchimie de l'égotisme, tu as converti ton remords en rage. Tu m'as accusé d'égoïsme pour avoir attendu de toi de rester près de moi lorsque j'étais malade, pour m'être dressé entre toi et tes amusements, pour tenter de te priver de tes plaisirs. Tu m'as dit — et c'était vrai, je le sais — que tu n'étais rentré à minuit qu'afin de changer de vêtements pour te rendre là où, l'espérais-tu, t'attendaient de nouveaux plaisirs, mais qu'en laissant pour toi une lettre dans laquelle je te rappelais que tu m'avais négligé toute la journée et toute la soirée, je t'avais vraiment frustré de ton envie d'autres plaisirs et avais diminué ta faculté de goûter des joies nouvelles. Écœuré, je remontai dans ma chambre et restai éveillé jusqu'à l'aube, et ce n'est que longtemps après qu'il me fut possible de trouver quelque chose pour étancher la soif que me causait la fièvre. A onze heures, tu es entré dans ma chambre. Lors de la scène précédente, je n'avais pu m'empêcher de te faire observer que, par ma lettre, j'avais en tout cas

refréné cette nuit-là tes excès immodérés. Tu étais alors tout à fait toi même. Je me préparais naturellement à entendre les excuses que tu allais faire, me demandant ce qu'elles seraient et de quelle façon tu solliciterais un pardon qui, tu le savais dans ton cœur, t'attendait immanquablement, quoi que tu eusses fait, ta confiance absolue dans le fait que je te pardonnerais toujours étant ce que j'aimais vraiment le mieux en toi, et peut-être la meilleure chose qu'il y eût à aimer en toi. Mais, loin d'agir ainsi, tu te mis à répéter la même scène avec une violence renouvelée et une plus grande agressivité. Je t'ordonnai enfin de quitter la pièce. Tu fis semblant de le faire, mais lorsque je levai ma tête de l'oreiller dans lequel je l'avais enfouie, tu étais encore là et, avec un rire brutal et une rage hystérique, tu t'es soudain dirigé vers moi. Sans en pouvoir discerner la raison exacte, un sentiment d'horreur m'envahit. Je sortis aussitôt du lit, puis, nu-pieds et tel que j'étais, descendis tant bien que mal les deux étages jusqu'à la salle de séjour, où je demeurai jusqu'à ce que le propriétaire du logis, que j'avais sonné, m'assurât que tu avais quitté ma chambre et me promît de rester à portée de voix en cas de besoin. Au bout d'une heure, pendant laquelle le docteur était venu pour me trouver, bien entendu, dans un état de complète dépression nerveuse et avec une fièvre plus forte qu'au début, tu es

revenu sans bruit chercher de l'argent. Tu as pris tout ce que tu pouvais trouver sur la coiffeuse et le dessus de cheminée, et tu as quitté la maison avec tes bagages. Ai-je besoin de te dire ce que j'ai pensé de toi durant les deux jours de maladie solitaires et lamentables qui suivirent ? Est-il nécessaire de dire que je voyais clairement que conserver la moindre relation avec celui que tu t'étais révélé être serait pour moi un déshonneur ? Que je prenais conscience que le moment décisif était venu et reconnaissais que c'était en réalité un grand soulagement ? Et que je savais que, pour l'avenir, ma vie et mon art seraient plus libres et meilleurs et plus hauts à tous égards ? Si malade que je fusse, je me sentais à l'aise. Le fait que la séparation était irrévocable m'emplissait d'un sentiment de paix. Le mardi, je n'avais plus de fièvre et, pour la première fois, je dînai au rez-de-chaussée. Sur ma table, parmi les télégrammes et la correspondance, une lettre portait ton écriture. Je l'ouvris, envahi par un sentiment de tristesse. Je savais que le temps était révolu où une jolie phrase, une expression d'affection, un mot de regret m'eussent fait te reprendre. Mais je fus entièrement déçu. Je t'avais sous-estimé. La lettre que tu m'envoyais pour mon anniversaire était une répétition minutieuse des deux scènes consignées habilement et avec soin noir sur blanc ! Tu me raillais par des plaisanteries grossières. Ta

seule satisfaction dans toute l'affaire était, disais-tu, de t'être retiré au Grand Hôtel et d'avoir porté ton déjeuner à mon compte avant de partir pour Londres. Tu me félicitais de la prudence qui m'avait fait quitter mon lit de malade pour m'enfuir dans la salle de séjour. « C'était un vilain moment pour toi, écrivais-tu, plus vilain que tu ne l'imagines. » Ah ! je ne l'avais senti que trop bien ! Ce que cela avait réellement signifié, je ne le sais. Peut-être avais-tu sur toi le revolver acheté pour essayer de faire peur à ton père et que, ne le croyant pas chargé, tu avais un jour fait partir dans un restaurant³ en ma compagnie ; peut-être ta main se dirigeait-elle vers un couteau resté par hasard sur la table qui se trouvait entre nous ; peut-être, oubliant dans ta rage ta petite taille et l'infériorité de ta force, avais-tu pensé à des voies de fait, ou même à une agression, tandis que, malade, je gisais là. Je ne saurais le dire. Je ne le sais encore. Tout ce que je sais est qu'un sentiment d'horreur s'était emparé de moi et que j'avais senti que si je ne quittais aussitôt la pièce, tu aurais fait ou tenté de faire une chose qui eût été, même pour toi, une éternelle source de honte. Je n'avais qu'une seule fois dans ma vie éprouvé un tel sentiment d'horreur devant un être humain. Ce fut lorsque dans ma bibliothèque, à Tite Street, agitant en l'air ses petites mains dans un

³ Le Berkeley.

accès de fureur épileptique, ton père, avec son acolyte, ou son ami, entre nous, avait proféré toutes les immondes paroles que pouvait lui dicter son esprit immonde, hurlant les répugnantes menaces qu'il exécuta plus tard avec tant de fourberie. Dans ce dernier cas, bien entendu, ce fut lui qui, le premier, dut quitter la pièce. Je l'en chassai. Dans ton cas, c'est moi qui sortis. Ce n'était pas la première fois que j'avais été obligé de te sauver de toi-même.

Tu concluais ta lettre en disant : « Quand tu n'es pas sur ton piédestal, tu n'es pas intéressant. La prochaine fois que tu seras malade, je m'en irai tout de suite. » Ah ! quelle nature grossière cela révèle ! Quel manque complet d'imagination ! A quelle insensibilité, à quelle vulgarité faut-il en être arrivé ! « Quand tu n'es pas sur ton piédestal, tu n'es pas intéressant. La prochaine fois que tu seras malade, je m'en irai tout de suite. » Ces mots me sont souvent revenus en mémoire dans la solitaire et misérable cellule des diverses prisons dans lesquelles on m'a envoyé. Je me les suis répétés sans cesse et j'y ai vu — injustement, je l'espère — une part du secret de ton étrange silence. M'écrire ainsi quand c'est en te soignant que j'avais attrapé la maladie et la fièvre dont je souffrais était, évidemment, révoltant de brutalité ; mais, dans le monde entier, pour tout être humain, écrire une telle chose à un autre, ce se-

rait un péché impardonnable, s'il existait jamais un péché pour lequel il n'est point de pardon.

J'avoue qu'après avoir lu ta lettre, je me sentais presque souillé, comme si, en associant ma vie à celle d'un être d'une telle nature, je l'avais ternie irrémédiablement. C'était là une vérité, mais je ne devais en concevoir toute l'étendue que six mois plus tard. J'avais la ferme intention de rentrer à Londres le vendredi, d'avoir un entretien particulier avec Sir George Lewis et de le prier d'écrire à ton père pour lui faire connaître ma décision de ne te laisser sous aucun prétexte entrer dans ma maison, ni t'asseoir à ma table, ni me parler, ni sortir avec moi, ni, à aucun moment et en aucun lieu, être mon compagnon. Cela fait, je t'aurais écrit, simplement pour t'informer de la ligne de conduite que j'avais adoptée, dont tu aurais inévitablement compris les raisons. J'avais tout arrangé le jeudi soir, quand le vendredi matin, alors que je prenais mon petit déjeuner avant de me mettre en route, j'ouvris par hasard le journal pour y voir un télégramme annonçant que ton frère aîné, le vrai chef de famille, l'héritier du titre, le pilier de la maison, avait été trouvé mort dans un fossé, son fusil déchargé près de lui. Les horribles circonstances de la tragédie, maintenant reconnue pour un accident, mais alors entachée d'un plus sinistre soupçon, le pathétique de la mort soudaine d'un être aimé de

tous ceux qui le connaissaient et presque à la veille, pour ainsi dire, de son mariage, ma notion de ce que serait ou devrait être ton propre chagrin, ma certitude de la détresse que causerait à ta mère la perte de celui auquel elle se raccrochait parce qu'il apportait dans sa vie de l'apaisement et de la joie (elle m'avait un jour dit elle-même que, depuis le jour de sa naissance, il ne lui avait jamais fait verser une seule larme), mon sentiment de ton propre isolement puisque, tes deux autres frères se trouvant hors d'Europe, ta mère et ta sœur n'avaient que toi pour compagnon de leur douleur, mais comptaient aussi sur toi pour ces lugubres devoirs et ces affreux détails que la mort entraîne toujours avec elle, la simple conscience du *lacrimæ rerum*, des larmes dont le monde est fait, et de la tristesse de toutes les choses humaines — toutes ces pensées et ces émotions affluant à mon esprit firent naître pour ta famille et pour toi une pitié infinie. J'oubliai mes griefs et mon amertume contre toi. Ce que tu avais été pour moi pendant ma maladie, je ne pouvais l'être pour toi dans ton deuil. Je te télégraphiai aussitôt pour t'exprimer ma profonde sympathie et, dans la lettre qui suivit, je t'invitai à venir chez moi dès que cela te sera possible. Je sentais que t'abandonner en un tel moment, et de façon officielle, par l'entremise d'un avoué, eût été trop terrible pour toi.

Regagnant Londres après avoir quitté la scène de la tragédie où tu avais été mandé, tu es venu aussitôt chez moi, plein de douceur et de simplicité, dans ton habit de deuil, les yeux voilés de pleurs. Comme un enfant, tu recherchais de la consolation et de l'aide. Je t'ouvris ma maison, mon foyer, mon cœur. Ta peine, je la fis mienne pour te la rendre plus supportable. Je ne fis, par la moindre parole, allusion ni à ta conduite envers moi ni à ta lettre et aux scènes révoltantes. Ton chagrin, qui était réel, semblait te rapprocher de moi plus que jamais. Les fleurs que tu acceptas de moi pour orner la tombe de ton frère devaient être un symbole non seulement de la beauté de sa vie, mais de la beauté qui sommeille dans toutes les vies et peut un jour se révéler.

Les dieux sont étranges. Ce n'est pas uniquement de nos vices qu'ils font des instruments pour nous châtier. Ils nous mènent à la ruine parce qu'il y a en nous de bonté, de douceur, d'humanité, d'amour. Sans ma pitié et mon affection pour toi et les tiens, je ne serais pas maintenant en train de pleurer en ce terrible lieu.

Bien entendu, dans toutes nos relations, je discerne non seulement le Destin, mais la Fatalité, cette Fatalité qui, toujours, marche à pas rapides, parce qu'elle mène à l'effusion de sang. Par ton père, tu viens d'une lignée avec laquelle le mariage est horrible, l'amitié

néfaste, et qui attende à sa propre vie ou à celle des autres. En la moindre occasion où se sont croisés les chemins de notre vie, en chaque circonstance — importante ou apparemment triviale — dans laquelle tu es venu à moi pour une question d'aide ou de plaisir, dans les petits hasards, les menus incidents qui, dans leur rapport avec la vie, semblent n'être rien de plus que la poussière qui danse dans un rai de soleil ou la feuille qui, voletant, se détache d'un arbre, la ruine a suivi, pareille à l'écho d'un cri amer ou à l'ombre qui chasse avec la bête de proie. Notre amitié commence, en réalité, lorsque tu me pries, dans une pathétique et charmante lettre, de t'assister dans une situation affreuse pour n'importe qui, mais doublement effroyable pour un étudiant d'Oxford. Je le fais et, en fin de compte, du fait que tu utilises mon nom auprès de Sir George Lewis en te disant mon ami, je commence à perdre son estime et son amitié, une amitié de quinze ans. Privé de ses conseils, de son aide et de sa considération, j'étais privé de l'unique sauvegarde de ma vie.

Tu m'envoies, pour le soumettre à mon approbation, un très joli poème dans la versification traditionnelle des étudiants. Je réponds par une lettre de fantasques concetti littéraires : je te compare à Hylas ou à Hyacinthe, à Jonquille ou à Narcisse, ou à quelque autre favori du grand dieu de la

Poésie et honoré de son amour. La lettre évoque un passage de l'un des Sonnets de Shakespeare, transposé dans un ton mineur. Elle ne peut être comprise que par ceux qui ont lu *Le Banquet* de Platon ou saisi l'esprit d'une certaine gravité dont les marbres grecs expriment pour nous la beauté. C'était, laisse-moi te le dire franchement, cette sorte de lettre qu'en un moment de joyeuse humeur, mais de propos délibéré, j'eusse pu écrire à n'importe quel gracieux jeune homme de n'importe quelle université qui m'eût envoyé un poème de sa façon, dans la certitude qu'il aurait assez d'esprit ou de culture pour interpréter comme il convenait ses phrases fantasques. Et vois l'histoire de cette lettre ! De tes mains, elle passe dans celles d'un de tes odieux camarades, qui la remet à une bande de maîtres chanteurs. Des copies en sont envoyées à mes amis de Londres et au directeur⁴ du théâtre où mes œuvres sont jouées. Toutes les interprétations, sauf la bonne, lui sont attribuées. Tout le monde est surexcité par l'absurde rumeur que j'ai dû payer une énorme somme d'argent pour reprendre possession d'une lettre infamante que je t'avais écrite. Cela constitue la base de la pire attaque de ton père. Je produis moi-même la lettre originale devant le tribunal pour montrer ce qu'elle est en réalité. Elle est proclamée par l'avocat de ton père comme

⁴ Sir Herbert Beerbohm Tree.

une révoltante et insidieuse tentative de corrompre l'innocence. Plus tard, elle fait partie des chefs d'accusation d'une inculpation criminelle. Le ministère public s'en empare. Le juge fonde sur elle le résumé des débats avec peu de culture et beaucoup de moralité. Finalement, elle me conduit en prison. Tel est le résultat de t'avoir écrit une charmante lettre.

Pendant que je séjourne avec toi à Salisbury, tu es terriblement effrayé par une communication menaçante d'un ancien camarade. Tu me supplies d'en voir l'auteur et de te venir en aide. Je le fais. Cela aboutit pour moi à la ruine. Force m'est d'endosser la responsabilité de tout ce que tu as fait. Lorsque, ayant échoué à la licence, il te faut quitter Oxford, tu me télégraphies à Londres pour me prier de venir te rejoindre. Je le fais aussitôt. Tu me demandes de t'emmener à Goring, car tu répugnavais, en la circonstance, à aller chez toi. A Goring, tu vois une maison qui te charme. Je la loue pour toi. A tous les points de vue, c'est la ruine qui en résulte pour moi.

Un jour, tu viens me demander comme une faveur personnelle d'écrire quelque chose pour un magazine d'étudiants d'Oxford sur le point d'être édité par un de tes amis dont je n'avais entendu parler de ma vie et dont je ne savais absolument rien. Pour te complaire — que n'ai-je toujours fait pour te complaire ? — je lui envoie une

page de paradoxes destinés, à l'origine, à la Saturday Review. Quelques mois plus tard, je me trouve au banc des prévenus de la cour d'assises, à cause de la nature du magazine. Cela fait partie des charges retenues contre moi par le ministère public. Je suis sommé de défendre la prose de ton ami et tes propres vers. Je ne puis soutenir la première. Quant à tes vers, poussant jusqu'à l'extrême rigueur mon loyalisme envers tes écrits aussi juvéniles que ta vie, je les défends vigoureusement et m'oppose à ce que l'on te qualifie d'auteur d'indécences. Mais je vais tout de même en prison pour le magazine de ton ami et pour « L'amour qui n'ose dire son nom ». A la Noël, je t'offre un « très joli cadeau » — comme tu le reconnais dans ta lettre de remerciement — qui, je le savais, te tenait à cœur, valant quarante ou cinquante livres tout au plus. Quand survient la catastrophe de ma vie et que je suis ruiné, l'huissier qui saisit ma bibliothèque la fait vendre pour régler ainsi le « très joli cadeau ». C'est pour cela que la saisie-exécution fut opérée dans ma maison. Au moment décisif et affreux où je suis accablé et incité par tes sarcasmes à tenter une action contre ton père et à le faire arrêter, le dernier fétu auquel je m'accroche dans mes pitoyables efforts d'évasion est la terrible dépense. Je dis à l'avocat, en ta présence, que je n'ai pas de fonds, qu'il m'est impossible de faire face à ces frais

considérables, que je n'ai pas d'argent à ma disposition, ce qui était, tu le savais, parfaitement vrai ! Ce vendredi fatal, au lieu d'être dans le bureau de Humphrey, consentant avec faiblesse à ma ruine, j'eusse été heureux et libre en France, loin de toi et de ton père, ignorant son odieuse carte et indifférent à tes lettres, si j'avais été à même de quitter l'Avondale Hotel. Mais le propriétaire de l'hôtel refusa absolument de me laisser partir. Tu y séjournais avec moi depuis dix jours. Et en fin de compte, tu avais, à ma grande et juste indignation, tu l'admettras, amené l'un de tes compagnons pour y séjourner également avec moi. Ma note pour les dix jours s'élevait à près de cent quarante livres. Le propriétaire déclara qu'il ne pouvait consentir à laisser enlever mes bagages de l'hôtel si je n'acquittais entièrement cette somme. C'est là ce qui me retint à Londres. Sans la note d'hôtel, je serais parti pour Paris le jeudi matin.

Quand je dis à l'avocat que je n'avais pas d'argent pour couvrir l'énorme dépense, tu intervins aussitôt. Tu assures que les membres de ta famille ne seraient que trop heureux de payer tous les frais encourus, que ton père avait été pour eux tous un cauchemar, qu'ils avaient souvent envisagé la possibilité de le faire enfermer dans un asile d'aliénés pour se débarrasser de lui, qu'il était pour ta mère et pour tous une source quotidienne

de contrariété et d'affliction, et que si j'amenais son incarcération, je serais considéré par la famille comme son défenseur et son bienfaiteur, et que les parents riches de ta mère eux-mêmes seraient tout à fait ravis qu'on leur permit de payer tous les frais que pourrait nécessiter un tel effort. L'avocat mit fin sur-le-champ à la discussion et je fus emmené en hâte au tribunal de police. Il ne me restait pas d'excuse pour n'y pas aller. J'y étais forcé. Bien entendu, ta famille ne paie pas les frais et, quand je suis mis en faillite, c'est par ton père et pour les frais — leur maigre reliquat — quelque sept cents livres. A l'heure présente, ma femme, en désaccord avec moi sur l'importante question de décider si je devrais avoir trois livres ou trois livres et demie par semaine pour vivre, se prépare à tenter une action en divorce qui, bien entendu, nécessitera des témoignages absolument nouveaux et un procès absolument nouveau, peut-être suivi d'une procédure plus sérieuse. Naturellement, j'ignore tous les détails. Je connais seulement le nom du témoin sur la déposition duquel se fondent les avoués de ma femme. C'est ton propre domestique d'Oxford que, sur ta demande spéciale, j'ai pris à mon service pour l'été que nous avons passé à Goring.

Mais je n'ai vraiment pas besoin de chercher d'autres exemples de l'étrange fatalité que tu as attirée sur moi en toutes choses, grandes ou

petites. Cela me donne parfois l'impression que tu n'es toi-même qu'une marionnette actionnée par une main secrète et invisible pour faire aboutir de terribles événements à un dénouement terrible. Mais les marionnettes elles-mêmes ont leurs passions. Elles introduisent une intrigue nouvelle dans le spectacle qu'elles présentent et altèrent l'ordonnance des péripéties, de façon à satisfaire quelque caprice ou quelque appétit personnel. Être entièrement libre et en même temps dominé par la loi est l'éternel paradoxe de la vie humaine dont nous prenons conscience à chaque instant, et c'est là, je le pense souvent, la seule explication possible de ta nature, si tant est qu'il existe une explication du profond et terrible mystère d'une âme humaine, sinon celle qui en rend le mystère plus merveilleux encore.

Bien entendu, tu avais tes illusions, tu vivais en elles et, à travers les brumes mouvantes et les voiles aux mille couleurs, tu voyais toutes choses transformées. Tu pensais, je me le rappelle fort bien, que le fait de te vouer à moi, à l'entière exclusion des tiens et de la vie familiale, était une preuve de l'idée extraordinaire que tu te faisais de moi et de ta grande affection. Sans aucun doute, il te semblait en être ainsi. Mais souviens-toi qu'avec moi il y avait le luxe, la grande vie, les plaisirs illimités, l'argent sans restriction. Le « vin ordinaire et sans cha-

leur de Salisbury », pour employer une phrase de ton cru, te paraissait détestable. Avec moi, outre mes attraits intellectuels, il y avait la bonne chère. Quand tu devais te passer de ma compagnie, ceux que tu choisisais en guise de substitut n'étaient pas flatteurs.

Tu crus aussi qu'en envoyant à ton père, par l'entremise d'un avoué, une lettre déclarant que, plutôt que rompre ton éternelle amitié avec moi, tu renoncerais à la pension annuelle de deux cent cinquante livres qu'il te versait, déduction faite, je crois, de tes dettes d'Oxford, tu te conduisais en chevalier de l'amitié et atteignais au plus haut degré d'abnégation. Mais l'abandon de ta petite pension ne signifiait pas que tu fusses prêt à renoncer à un seul de tes plaisirs les plus superflus ou à l'une de tes extravagances les moins nécessaires. Au contraire, ton appétit de vie luxueuse n'avait jamais été si grand. Mes dépenses de huit jours à Paris pour moi-même, pour toi et ton domestique italien, s'élevaient à près de cent cinquante livres, le restaurant Paillard absorbant à lui seul quatre-vingt-cinq livres. Avec le train de vie que tu voulais mener, ton revenu de toute une année, si tu avais pris seul tes repas et avais été particulièrement économe dans le choix de tes distractions les moins coûteuses, ne t'eût guère duré que trois semaines. Le fait que, dans ce qui n'était qu'un semblant de bravade, tu avais

renoncé à ta pension te donnait au moins une raison plausible de prétendre vivre à mes dépens, ou ce que tu croyais une raison plausible, et, en maintes occasions, tu as sérieusement saisi ce prétexte en lui donnant sa plus complète expression. Et cette saignée continue, pratiquée, bien entendu, principalement sur moi, mais également sur ta mère, et dans une large part, je le sais, n'avait jamais été si pénible, parce que, pour moi du moins, elle n'était jamais accompagnée du moindre mot de remerciement et que tu avais perdu tout sens de la mesure.

Tu crus de nouveau qu'en attaquant ton père par d'horribles lettres, des télégrammes injurieux et des cartes postales insultantes, tu prenais le parti de ta mère, te faisais son champion et la vengeais de ses terribles souffrances et déboires conjugaux. C'était une complète illusion de ta part, et l'une des pires. La façon dont tu aurais pu venger ta mère des torts causés par ton père, si tu estimais que c'était là le devoir d'un fils, était d'être pour elle un meilleur fils que tu ne l'as été, de ne pas lui faire redouter de te parler de choses sérieuses, de ne pas signer des billets dont le paiement lui était dévolu, d'être plus aimable avec elle et de ne pas assombrir ses jours. Par sa douceur et sa bonté pour elle pendant les brèves années de sa vie parfaite, ton frère Francis lui apporta de grandes compensations pour ce qu'elle

avait souffert. Tu aurais dû le prendre pour modèle. Tu avais tort d'imaginer que ce serait pour ta mère une joie absolue si tu avais réussi, grâce à moi, à faire emprisonner ton père. Je suis sûr que tu avais tort. Et si tu veux savoir ce qu'éprouve une femme lorsque son mari et le père de ses enfants est en tenue de prisonnier dans une geôle, écris à ma femme et demande-le-lui. Elle te le dira.

J'ai eu mes illusions, moi aussi. Je croyais que la vie s'annonçait comme une brillante comédie et que tu en devais être l'un des gracieux personnages. Elle s'est révélée être une révoltante et répugnante tragédie. Et la sinistre cause de la grande catastrophe, sinistre par la constance de son dessein et la concentration d'une volonté bornée, c'était toi, dépouillé de ce masque de joie et de plaisir par lequel, non moins que moi, tu as été abusé et égaré.

Tu peux maintenant comprendre, n'est-ce pas, un peu de ce que je souffre. Un journal, la Pall Mall Gazette, je crois, décrivant la couturière de l'une de mes pièces, parlait de toi comme me suivant partout comme mon ombre. Le souvenir de notre amitié est l'ombre qui chemine ici près de moi, qui semble ne jamais me quitter, qui m'éveille la nuit pour me redire sans cesse la même histoire jusqu'à ce que sa fastidieuse répétition chasse, le sommeil jusqu'à l'aube. A l'aube, elle recommence. Elle me suit

dans la cour de la prison et me fait parler pour moi-même tandis que je marche à pas marqués. Chaque détail qui accompagnait chaque horrible moment s'impose à mon souvenir. Il n'est rien de ce qui survint en ces néfastes années que je ne puisse recréer dans cette cellule du cerveau réservée à la peine ou au désespoir. Chaque inflexion tendue de ta voix, chaque geste, chaque crispation de tes mains nerveuses, chaque parole acerbe, chaque phrase venimeuse me revient en mémoire. Je me rappelle la rue ou la rivière que nous longions ensemble, le mur ou les bois qui nous entouraient, quels chiffres du cadran marquaient les aiguilles de l'horloge, en quel sens allaient les ailes du vent, la forme et la couleur de la lune.

Il y a, je le sais, une réponse à tout ce que je t'ai dit, et c'est que tu m'aimais. Pendant ces deux ans et demi au cours desquels le destin tissait en un seul motif écarlate les fils de nos deux vies distinctes, tu m'as réellement aimé. Oui, je sais que tu m'aimais. Quelle qu'ait été ta conduite envers moi, j'ai toujours senti qu'au fond du cœur tu m'aimais vraiment. Je voyais clairement que ma position dans le monde de l'Art, l'intérêt que ma personnalité avait toujours suscité, mon argent, le luxe dans lequel je vivais, les mille et une choses qui contribuaient à assurer une vie aussi délicieusement et merveilleu-

sement invraisemblable que la mienne, étaient des éléments qui te fascinaient et t'attachaient à moi. Et, indépendamment de tout cela, il y avait pour toi quelque chose de plus : tu m'aimais beaucoup plus que tu n'aimais quiconque. Mais, tout comme moi, tu as eu dans ta vie une terrible tragédie, bien que d'une nature entièrement opposée à la mienne. Veux-tu savoir laquelle ? La voici : la haine, en toi, a toujours été plus forte que l'amour. Ta haine pour ton père atteignait une mesure telle qu'elle surpassait, anéantissait et éclipsait ton amour pour moi. Il n'y avait guère de lutte entre eux, si grande était la dimension de ta haine et si monstrueuse sa croissance. Tu ne te rendais pas compte qu'il n'y a pas, dans la même âme, place pour ces deux passions. Elles ne peuvent cohabiter dans cette noble demeure. C'est l'imagination qui nourrit l'amour et nous rend plus sages que nous ne nous en rendons compte, meilleurs que nous ne le pensons, plus nobles que nous le sommes. C'est grâce à elle que nous pouvons voir la vie dans son ensemble, c'est grâce à elle, et à elle seule, que nous pouvons comprendre les autres dans leur rapport réel aussi bien qu'idéal. Seul ce qui est beau et hautement conçu peut nourrir l'amour. Mais n'importe quoi nourrit la haine. Il n'est pas un verre de champagne que tu aies bu, pas un mets de choix que tu aies mangé au cours de ces années qui n'ait

nourri ta haine et ne l'ait fortifiée. C'est ainsi que, pour la satisfaire, tu as risqué ma vie comme tu as joué mon argent : avec insouciance, avec frivolité, indifférent aux conséquences. Si tu perdais, la perte, pensais-tu, ne serait pas tienne. Si tu gagnais, l'exaltation et les avantages de la victoire seraient, tu le savais, pour toi.

La haine aveugle l'homme. Tu n'en avais pas conscience. L'amour peut lire ce qui est écrit sur la plus lointaine étoile, mais la haine t'aveuglait à tel point que tu ne pouvais voir au-delà de l'étroit jardin emmuré de tes désirs vulgaires, déjà flétri par la soif du plaisir. Ton terrible manque d'imagination, le seul défaut vraiment fatal de ton caractère, provenait entièrement de la haine qui vivait en toi. Subtilement, silencieusement, en secret, la haine rongait ta nature comme le lichen s'attaque à la racine d'une plante qui se fane, jusqu'à ce que tu en fusses venu à ne voir que les plus piètres intérêts et les buts les plus mesquins. La haine empoisonnait et paralysait cette faculté que l'amour eût développée en toi. Lors de la première attaque de ton père contre moi, c'était en tant que ton ami intime et dans une lettre personnelle à ton adresse. Après avoir lu cette lettre avec ses menaces obscènes et ses violences grossières, je vis tout de suite qu'un terrible danger se dessinait à l'horizon de mes jours troublés. Je te déclarai que

je ne voulais pas être un tampon entre vous deux dans votre vieille haine mutuelle, que j'étais naturellement pour lui, à Londres, un gibier beaucoup plus gros qu'un secrétaire d'ambassade à Homberg⁵, qu'il serait déloyal à mon égard de me placer, ne fût-ce que pour un instant, dans une telle position, et que j'avais mieux à faire de ma vie que me quereller avec l'ivrogne, *le déclassé*⁶ et le faible d'esprit qu'il était. Je ne pus parvenir à te le faire comprendre. La haine t'aveuglait. Tu affirmais que la querelle n'avait rien à voir avec moi, que tu ne permettais pas à ton père de régenter tes amitiés personnelles, et qu'il serait fort déraisonnable à moi d'intervenir. Avant de me voir à ce sujet, tu avais déjà envoyé à ton père, en réponse, un télégramme stupide et vulgaire qui devait, bien entendu, t'engager par la suite dans une série d'actes stupides et vulgaires. Les erreurs fatales de la vie ne sont pas dues au fait que l'homme est déraisonnable. Un moment déraisonnable peut être le plus beau des moments. Elles sont dues au fait que

⁵ Le fils aîné de Queensberry, Lord Drumlanrig, était le secrétaire particulier de Lord Rosebery, et dans un accès de folie, Queensberry lui écrivit des lettres insultantes et le menaça du fouet à Homberg. Rosebery était Premier ministre au moment du procès de Wilde et l'on voulut éviter d'ébruiter alors cette sordide affaire, Wilde refusant de s'en servir contre Queensberry et signant dès lors sa condamnation (NdT).

⁶ En français, dans le texte original (NdT).

l'homme est logique. Il y a là une grande différence. C'est ce télégramme qui décida de tes relations ultérieures avec ton père, et, par conséquent, de ma vie entière. Et le grotesque de la chose est que le gamin des rues le plus vulgaire eût eu honte d'être l'auteur d'un tel télégramme⁷.

Des télégrammes impudents, il était naturel d'en venir aux lettres pédantes des avocats, et, bien entendu, les lettres de tes avocats à ton père eurent pour résultat de le pousser à aller plus loin. Tu ne lui laissais d'autre choix que continuer. Tu le forçais à en faire un point d'honneur, ou plutôt de déshonneur, pour que ton intimation n'en eût que plus d'effet. C'est ainsi que, la fois suivante, il ne m'attaque plus dans une lettre personnelle et comme ton ami personnel, mais publiquement et comme un homme public. Il me faut le chasser de chez moi. Il me cherche de restaurant en restaurant pour m'insulter devant tout le monde et d'une manière telle que, si j'use de représailles, je suis ruiné et que, si je ne le fais, je suis ruiné tout aussi bien. Alors, c'était assurément pour toi le moment de venir me déclarer que tu ne voulais pas me voir, à cause de toi, exposé à des attaques aussi odieuses, à une persécution aussi infâme, et que tu renonçais volontiers et sur-le-champ à toute prétention à mon amitié. C'est

maintenant ton sentiment, je le suppose. Mais à ce moment, cela ne t'a jamais effleuré la cervelle. La haine t'aveuglait. Tout ce qui te vint à l'esprit (outre, bien entendu, l'envoi de lettres et de télégrammes insultants) fut d'acheter un revolver ridicule qui partit accidentellement dans le restaurant du Berkeley en des circonstances qui créèrent le pire des scandales que tu aies jamais entendus. En réalité, l'idée d'être l'objet d'une terrible querelle entre ton père et un homme de ma position paraissait t'enchanter. Cela semblait satisfaire ta vanité et flatter ta suffisance. Que ton père pût avoir ta personne physique, qui ne m'intéressait pas, et me laissât ton âme, qui ne l'intéressait pas, eût été pour toi une fâcheuse solution de la question. Tu flairais la chance d'un scandale public et la saisis au vol. La perspective d'une bataille dont tu te tirerais sain et sauf t'enchantait. Je ne me souviens pas t'avoir vu autant d'entrain que pendant le reste de cette saison. Ta seule déception provenait, semblait-il, de ce que rien de positif ne se produisit et qu'aucun autre affrontement n'eût lieu entre ton père et moi.

Tu t'en consolais en lui envoyant des télégrammes d'une nature telle que le malheureux t'écrivit pour te dire qu'il avait donné des ordres à ses serviteurs pour qu'aucun télégramme ne lui fût apporté sous aucun prétexte. Cela ne te découragea point. Tu découvris les im-

menses possibilités qu'offraient les cartes postales et tu en usas pleinement. Tu l'excitas plus encore à la poursuite. Je ne crois pas qu'il l'eût vraiment abandonnée. Chez lui, les instincts de la race étaient très forts. Sa haine pour toi était aussi tenace que ta haine pour lui, et j'étais pour vous deux le prétexte et un moyen d'attaque aussi bien qu'un moyen de refuge. Sa passion même de la notoriété n'était pas simplement individuelle, mais atavique. Toutefois, si son zèle s'était pour un moment relâché, tes lettres et tes cartes postales eussent bientôt ravivé l'ancienne flamme. C'est ce qui arriva et, bien entendu, il alla plus loin encore. M'ayant attaqué en tant que particulier et dans le privé, puis en tant qu'homme public et publiquement, il décide finalement de lancer un dernier et grand assaut contre moi en tant qu'artiste et dans le lieu où mon art est représenté. Il s'assure frauduleusement un fauteuil pour la première de l'une de mes pièces et ourdit une machination pour interrompre le spectacle, faire sur moi devant le public un discours immonde, insulter mes interprètes, me jeter des projectiles dangereux ou indécents quand je suis appelé à paraître devant le rideau à la fin de la pièce, tout cela dans l'odieux dessein de me perdre en ruinant mon œuvre. Par le plus grand des hasards, dans un accidentel et bref accès de sincérité dû à un état d'ébriété plus accentué qu'à l'ordinaire, il se vante de

⁷ Ce télégramme du 2 avril 1894 disait : « Quel drôle de petit bonhomme vous êtes. »

ses intentions devant des tiers. La police est alertée et on l'empêche de pénétrer dans la salle. Tu avais alors ta chance. Une occasion s'offrait à toi de te dresser et de proclamer que tu ne voulais pas que mon art, en tout cas, fût ruiné à cause de toi. Ne vois-tu pas maintenant que tu aurais dû t'en rendre compte ?

Tu savais ce que mon art était pour moi : la note fondamentale grâce à laquelle je m'étais révélé d'abord à moi-même, puis au monde, la grande passion de ma vie, l'amour auprès duquel tous les autres étaient ce qu'est l'eau du marécage comparée au vin rouge, ou le vert luisant du marécage comparé au miroir magique de la lune. Ne comprends-tu pas maintenant que ton manque d'imagination était le seul défaut vraiment fatal de ton caractère ? Ce que tu avais à faire était fort simple et eût dû t'apparaître clairement, mais la haine t'aveuglait et tu ne pouvais rien voir. Je ne pouvais présenter mes excuses à ton père pour m'avoir insulté et persécuté de la façon la plus odieuse pendant près de neuf mois. Je ne pouvais te jeter hors de ma vie. Je l'avais maintes fois tenté. J'étais allé jusqu'à quitter l'Angleterre dans l'espoir de t'échapper. Tout avait été inutile. Tu étais le seul qui eût pu faire quelque chose.

La clef de la situation était entre tes mains. C'était pour toi la grande et unique occasion de me payer un peu de retour pour tout l'amour,

l'affection, la bonté, la générosité et la sollicitude que je t'avais témoignés. C'est ce que tu aurais fait si tu m'avais apprécié au dixième de ma valeur d'artiste. Mais la haine t'aveuglait. La faculté « qui, seule, nous permet de comprendre les autres dans leur rapport réel autant qu'idéal » était morte en toi. Tu ne pensais qu'au moyen de faire emprisonner ton père. Le voir « au banc des prévenus », comme tu disais, était ton unique préoccupation. Cette phrase était l'une des nombreuses *scies*⁸ de ta conversation quotidienne. On l'entendait à chaque repas. Eh bien, ton désir a été exaucé. La haine a satisfait tes moindres souhaits. Elle fut pour toi une indulgente souveraine. Il en est ainsi, en vérité, pour tous ceux qui la servent. Pendant deux jours, tu as trôné sur un siège à haut dossier avec les juges et t'es repu du spectacle de ton père, debout au banc des accusés de la cour d'assises centrale. Et, le troisième jour, je pris sa place. Que s'était-il passé ? Dans l'horrible partie de haine qui se jouait entre vous, vous aviez jeté les dés avec mon âme pour enjeu et tu avais perdu. Voilà tout.

Tu vois que je dois écrire ta vie et que tu dois la bien concevoir. Nous nous connaissons maintenant depuis plus de quatre ans. Pendant la moitié de ce temps, nous avons vécu ensemble. Il m'a fallu passer l'autre

moitié en prison à cause de notre amitié. Où recevras-tu cette lettre, si tant est qu'elle te parvienne ? Je ne le sais. Je ne doute pas que te retienne quelque belle cité au bord d'un fleuve ou de la mer : Rome, Naples, Paris ou Venise. Tu es entouré, sinon de tout le luxe inutile que tu avais avec moi, du moins de tout ce qui est agréable à l'œil, à l'oreille et au goût. La vie, pour toi, est charmante. Et pourtant, si tu as quelque sagesse et veux trouver la vie plus charmante encore, et d'une différente manière, tu laisseras la lecture de cette terrible lettre — car elle est terrible, je le sais — être l'occasion d'une prise de conscience et d'un tournant décisif dans ta vie, comme l'écrire l'est pour moi. Naguère, le vin ou le plaisir empourpraient aisément ton pâle visage. Si, en lisant ces lignes, il s'enflamme de temps à autre, comme une fournaise, du rouge de la honte, il n'en vaudra que mieux pour toi. Le vice suprême est la superficialité. Tout ce que l'on accomplit est parfait.

J'en suis maintenant venu à la maison de détention, n'est-ce pas ? Après une nuit passée au poste de police, j'y fus emmené dans la voiture cellulaire. Tu as alors été plein de prévenance et de bonté.

Jusqu'à ton départ pour l'étranger, chaque après-midi, sinon tous, tu pris la peine de venir me voir à Holloway. Tu m'as également écrit des lettres très gentilles. Mais il ne t'est

⁸ En français, dans le texte original (*NdT*).

jamais venu à l'esprit que ce n'était pas ton père, mais toi qui m'avais mis en prison et que, du commencement à la fin, tu étais le responsable, que j'étais là à cause de toi, pour toi, par ta faute. Le spectacle que j'offrais derrière les barreaux d'une cage de bois ne pouvait même pas stimuler cette nature absolument dépourvue d'imagination. Ta compassion et ta sentimentalité étaient celles du spectateur d'une pièce assez pathétique. Que tu fusses le véritable auteur de cette horrible tragédie ne t'apparaissait point. Je voyais que tu ne comprenais rien à ce que tu avais fait. Je n'avais pas envie d'être celui qui t'apprendrait ce que ton cœur aurait dû te dire, ce qu'il t'aurait dit si tu n'avais laissé la haine l'endurcir et le rendre insensible. Tout doit nous venir de notre propre nature. Il est inutile de dire à quelqu'un une chose qu'il ne sent pas et ne peut comprendre.

Si je t'écris maintenant comme je le fais, c'est parce que ton silence et ta conduite durant mon long emprisonnement l'ont rendu nécessaire. En outre, les choses avaient tourné de telle façon que moi seul avais été atteint. C'était pour moi une source de plaisir. Pour maintes raisons, j'étais content de souffrir, bien qu'il y eût toujours à mes yeux, tandis que je t'observais, quelque chose d'assez méprisable dans ton aveuglement com-

plet et obstiné. Je me souviens t'avoir vu produire avec la plus grande fierté une lettre que tu avais publiée à mon sujet dans l'un des journaux à un sou. Elle était très prudente, mesurée, banale, en vérité. Tu en appelais au « sens anglais du fair play », ou quelque chose d'aussi terne, en faveur d'« un homme à terre ». Tu aurais pu écrire ce genre de lettre si une pénible accusation avait été lancée contre une personne respectable que tu n'eusses jamais connue. Mais tu trouvais cette lettre merveilleuse. Tu la regardais comme une preuve de chevalerie presque donquichottesque. Je n'ignore pas que tu as écrit d'autres lettres à divers journaux, qui s'abstinrent de les publier. Mais elles se bornaient à dire que tu haïssais ton père. La haine — tu avais encore à l'apprendre — est, considérée du point de vue intellectuel, la négation éternelle. Considérée du point de vue émotionnel, c'est une forme d'atrophie et elle détruit toutes choses, sauf elle-même. Écrire aux journaux pour dire que l'on hait quelqu'un équivaut à écrire aux journaux pour dire que l'on est atteint de quelque honteuse maladie secrète : le fait que l'homme que tu haïssais était ton père, et que ce sentiment était tout à fait réciproque, ne rendait ta haine ni plus noble ni plus belle en aucune façon. Si elle démontrait jamais quelque chose, c'était simplement qu'il s'agissait là d'un mal héréditaire.

Je me souviens encore que lorsque les scellés furent mis chez moi, que mes livres ainsi que mon mobilier furent saisis et la vente affichée, et que la déclaration de faillite était imminente, je t'ai naturellement écrit pour t'en informer. Je n'ai pas mentionné que c'était pour payer des cadeaux que je t'avais offerts que les huissiers avaient pénétré dans la maison où tu avais dîné si souvent. Je pensais, à tort ou à raison, que de telles nouvelles pourraient t'attrister quelque peu. Je me suis borné à te signaler les faits. Il me paraissait nécessaire de te mettre au courant. Tu m'as répondu de Boulogne sur un ton d'exaltation presque lyrique. Tu savais, disais-tu, que ton père, à court d'argent, avait été obligé d'emprunter quinze cents livres pour les frais du procès et que ma faillite était en réalité pour moi une « fameuse aubaine », puisqu'il ne pourrait obtenir de moi aucun remboursement ! Te rends-tu compte à présent de ce qu'est la haine lorsqu'elle vous aveugle ? Reconnaiss-tu maintenant que lorsque je la dépeignais comme une atrophie détruisant tout, sauf elle-même, je dépeignais scientifiquement un fait psychologique réel ? Il t'était absolument égal que tous mes charmants objets fussent vendus : mes dessins de Burne-Jones et de Whistler, mon Monticelli, mon Simeon Solomon, mes porcelaines, ma bibliothèque avec sa collection de volumes envoyés en hommage par presque tous les

poètes de mon temps, de Hugo à Whitman, de Swinburne à Mallarmé, de Morris à Verlaine, avec ses éditions admirablement reliées des œuvres de mon père et de ma mère, ses merveilleuses rangées de prix d'école et de collège, ses *éditions de luxe*⁹ et le reste. Tu te bornas à dire que c'était très fâcheux. Ce que tu voyais réellement là-dedans, c'est qu'il était possible que ton père, en fin de compte, perdît quelques centaines de livres, et tu te pâmais de joie à cette misérable considération. Quant aux dépens du procès, il t'intéressera peut-être de savoir que ton père déclara ouvertement, à l'*Orleans Club*, que s'ils s'étaient montés à vingt mille livres, il eût estimé cet argent bien dépensé, tant il avait tiré d'amusement, de délectation et de triomphe de toute l'affaire. Le fait qu'il avait été à même non seulement de me faire mettre en prison pour deux ans, mais de m'en faire sortir un après-midi pour me faire déclarer publiquement en faillite, fut un raffinement de plaisir supplémentaire qu'il n'avait pas escompté. C'était le couronnement de mon humiliation et celui de sa complète et parfaite victoire. Si ton père n'avait eu aucun recours contre moi pour ses dépens, je sais fort bien que, du moins en paroles, tu m'eusses témoigné la plus grande compassion pour la perte totale de ma bibliothèque, perte irréparable pour un homme de

lettres, la plus affligeante pour moi de toutes mes pertes matérielles. Tu aurais même pu, te rappelant les sommes d'argent que j'avais dépensées pour toi sans compter et la façon dont tu avais vécu à mes dépens pendant des années, prendre la peine de racheter pour moi quelques-uns de mes livres. Les meilleurs furent adjugés à moins de cent cinquante livres, à peu près ce que je dépensais pour toi au cours d'une semaine ordinaire. Mais le plaisir mesquin de penser que ton père y serait de sa poche de quelques pence te fit oublier d'essayer de m'offrir une menue compensation, pour toi si facile et si peu coûteuse, et qui, si tu y avais pensé, m'eût causé un si grand plaisir. N'ai-je pas raison de dire que la haine aveugle les gens ? Le vois-tu maintenant ? sinon, essaie de le voir.

Inutile de te dire que, tout comme à présent, je le voyais alors clairement. Mais je me répétais « A tout prix, il me faut garder l'amour dans mon cœur. Si je vais en prison sans amour, qu'advient-il de mon âme ? » Les lettres que je t'écrivais alors de Holloway reflétaient mes efforts pour que l'amour demeurât la note dominante de ma nature. Il n'eût tenu qu'à moi de te mettre en pièces par d'amers reproches, de te déchirer par des malédictions. J'aurais pu te tendre un miroir et te montrer de toi une image telle que tu ne te serais reconnu qu'en la voyant te renvoyer tes

gestes d'horreur. Tu aurais su alors à qui appartenait ce visage pour le haïr et te haïr toi-même à jamais.

Et mieux encore. Les péchés d'un autre étaient mis à mon compte. Il n'eût tenu qu'à moi, lors de chaque procès, de me sauver aux dépens de ton père, non de la honte, assurément, mais de la prison. Si j'avais voulu démontrer que ses avocats et lui avaient minutieusement fait la leçon aux témoins à charge — aux trois principaux — non seulement quant à leurs réticences, mais à leurs assertions, ainsi que le transfert absolu à mon actif des faits et gestes d'un autre, transfert délibérément ourdi et mis au point, j'aurais pu faire expulser chacun d'eux de la barre par le juge, plus sommairement encore que ne le fut Atkins, ce misérable parjure. J'aurais pu quitter le tribunal l'air go-guenard et les mains dans les poches, libre. On me pressa vivement de le faire. Des gens qui ne voulaient que mon bien et celui des miens me conseillèrent, me prièrent instamment de le faire. Mais je refusai. Il ne me plut pas de le faire. Je n'ai jamais regretté ma décision un seul instant, même dans les périodes les plus cruelles de mon emprisonnement. Agir ainsi eût été au-dessous de moi. Les péchés de la chair ne sont rien. Ce sont des maladies dont la guérison, si elle est possible, est l'affaire des médecins. Seuls, les péchés de l'âme sont honteux. Avoir assuré mon acquittement

⁹ En français, dans le texte original (NdT).

par de tels moyens eût été pour moi une torture jusqu'à la fin de mes jours.

Mais crois-tu vraiment que tu étais digne de l'amour que je te témoignai alors, ou que, pour un seul instant, je t'en ai cru digne ? Crois-tu vraiment qu'à une période quelconque de notre amitié tu fus digne de l'amour que je te témoignai, ou que, pour un seul instant, je t'en ai cru digne ? Je savais que tu ne l'étais point. Mais l'amour ne fait pas de trafic sur une place de marché et n'use pas de la balance du revendeur. Sa joie, tout comme celle de l'esprit, est de se sentir vivre. Le but de l'amour est d'aimer, ni plus ni moins. Tu étais mon ennemi, un ennemi tel qu'aucun homme n'en eut jamais. Je t'avais donné ma vie et, pour satisfaire les plus basses et les plus méprisables de toutes les passions humaines : la Haine, la Vanité et l'Avidité, tu l'as sacrifiée. En moins de trois ans, tu m'as entièrement ruiné à tous les points de vue. Pour mon propre bien, il ne me restait rien d'autre à faire que t'aimer. Si je me laissais aller à te haïr, je savais que, dans l'aride désert de l'existence qu'il m'a fallu traverser et que je traverse encore, chaque rocher perdrait son ombre, chaque palmier se flétrirait, chaque puits serait empoisonné à sa source. Commences-tu maintenant à comprendre un peu ? Ton imagination s'éveille-t-elle de la longue léthargie dans laquelle elle était plongée ? Tu sais déjà ce qu'est la

haine. Commences-tu à entrevoir ce qu'est l'amour et ce qu'est la nature de l'amour ? Il n'est pas trop tard pour que tu l'apprennes, bien que, pour te l'apprendre, il m'aura sans doute fallu aller jusque dans une cellule de prison.

Après ma terrible sentence, quand j'eus endossé la tenue des forçats et que se refermèrent sur moi les portes de la geôle, je me retrouvai au milieu des ruines de ma vie merveilleuse, accablé d'angoisse, bouleversé de terreur, hébété de douleur. Mais je me refusais à te haïr. Chaque jour, je me disais à moi-même : « Je dois aujourd'hui garder l'amour dans mon cœur, sinon comment pourrais-je vivre tout au long de la journée ? » Je me rappelais à moi-même que tu n'avais voulu faire aucun mal, à moi en tout cas. Je me prenais à penser que tu n'avais fait que tirer une flèche au hasard, et que celle-ci avait touché un roi au défaut de la cuirasse. J'avais le sentiment que te mettre en balance contre la plus petite de mes peines, la moindre de mes pertes, eût été injuste. Je décidai de te considérer comme un être qui souffrait, lui aussi. Je me forçai à croire que les écailles étaient enfin tombées de tes yeux longtemps aveuglés. J'imaginai, peiné, ce qu'avait dû être ton horreur en contemplant ton beau travail. Il y eut des moments, même en ces sombres jours, les plus sombres de toute ma vie, où j'avais positivement envie

de te consoler, tant j'étais certain que tu avais enfin compris ce que tu avais fait.

Il ne me vint pas alors à l'esprit que tu pouvais, vice suprême, être superficiel. C'est un chagrin réel que j'éprouvai quand il me fallut te faire connaître mon obligation de réserver à des affaires de famille ma première autorisation de recevoir une lettre ; mais mon beau-frère m'avait informé qu'il me suffirait d'écrire une seule fois à ma femme pour qu'elle s'abstienne, et pour moi et pour nos enfants, d'intenter une action en divorce. J'estimais qu'il était de mon devoir de le faire. Indépendamment d'autres raisons, je ne pouvais supporter l'idée d'être séparé de Cyril, mon bel enfant aimant et aimable, mon ami entre tous, mon compagnon entre tous. Un seul cheveu de sa petite tête dorée eût dû m'être plus cher et plus précieux que... je ne dirai pas toi des pieds à la tête... mais que toutes les chrysolites de la terre. C'est ce qu'il avait toujours été pour moi, bien que je ne l'aie compris que trop tard.

Deux semaines après ta requête, j'ai eu de tes nouvelles. Robert Sherard, le plus courageux et le plus courtois de tous les brillants esprits, vient me voir et me dit, entre autres choses, que dans ce ridicule *Mercur de France*, avec son absurde affectation d'être le véritable centre de la corruption littéraire, tu es sur le point de publier un article sur moi avec des spécimens de mes lettres. Il me demande si je

l'avais vraiment souhaité. Je fus grandement déconcerté et fort contrarié, puis donnai des instructions pour que ce projet fût aussitôt supprimé. Tu avais laissé traîner mes lettres pour qu'elles fussent volées par tes compagnons dans un but de chantage, dérobées par les valets d'hôtel, vendues par les femmes de chambre. Ce n'était là que ton manque d'appréciation insouciant de ce que je t'avais écrit. Mais il me paraissait presque incroyable que tu pusses te proposer sérieusement de publier un choix des lettres restantes. Et de quelles lettres s'agissait-il ? Je n'obtins là-dessus aucune information. Ce furent là les premières nouvelles que je reçus de toi. Elles me déplurent.

D'autres nouvelles allaient bientôt suivre. L'avoué de ton père se présenta à la prison et me signifia un jugement déclaratif de faillite pour une misérable somme de sept cents livres, taxe des dépens. Je fus déclaré insolvable et invité à comparaître devant le tribunal. J'avais la ferme conviction, et je l'ai encore — je reviendrai sur ce sujet —, que ces frais judiciaires auraient dû être payés par ta famille. Tu avais pris sur toi de déclarer que ta famille le ferait. C'est cela qui avait déterminé l'avoué à se charger ainsi de l'affaire. Tu étais entièrement responsable. Et, indépendamment de ton engagement au nom de ta famille, tu aurais dû avoir le sentiment que, puisque tu avais attiré sur moi la ruine

complète, le moins que tu pusses faire eût été de m'épargner l'ignominie supplémentaire de la faillite pour une somme d'argent absolument ridicule, moins de la moitié de ce que je dépensai pour toi en trois mois de ce bref été à Goring. Mais n'en parlons plus.

Par l'entremise du clerc de l'avoué, je l'admetts volontiers, je reçus un message de ta part à ce sujet, ou, en tout cas, en rapport avec la circonstance. Le jour où il vint recueillir ma déposition et mes déclarations, il se pencha par-dessus la table — le gardien étant présent — et, ayant consulté un papier tiré de sa poche, me dit à voix basse : « Le Prince Fleur de Lys se rappelle à votre souvenir. » Je le regardai, ébahi. Il répéta le message. Je ne savais ce qu'il voulait dire. « Ce monsieur est en ce moment à l'étranger », ajouta-t-il, l'air mystérieux. Une illumination me vint, et je me souvins que, pour la première et la dernière fois de toute ma vie de prison, je me mis à rire. Il y avait, dans ce rire, tout le mépris du monde. Le Prince Fleur de Lys ! Je compris — et les événements futurs me prouvèrent que j'avais raison — que rien de ce qui était arrivé ne t'avait fait comprendre quoi que ce soit. Tu étais encore à tes yeux le prince gracieux d'une comédie légère, et non le sombre personnage d'une pièce tragique. Tout ce qui était survenu n'était rien de plus qu'une plume

destinée à orner la toque qui coiffe une tête vide, une fleur pour parer le pourpoint cachant un cœur qui hait et que seule la haine peut animer, que l'amour, et seul l'amour, laisse froid. Le Prince Fleur de Lys¹⁰ ! Sans doute avais-tu parfaitement raison de communiquer avec moi sous un nom d'emprunt. Moi-même, à ce moment, je n'avais aucun nom. Dans la grande prison où j'étais alors incarcéré, je n'étais que le chiffre et la lettre d'une petite cellule dans une longue galerie, l'un de ces mille nombres sans vie, l'une de ces mille existences sans vie. Mais il y avait assurément, dans l'histoire réelle, des noms véritables qui t'eussent beaucoup mieux convenu tout en me permettant de te reconnaître aussitôt sans la moindre difficulté. Je ne t'imaginais pas sous les paillettes et le clinquant d'un déguisement uniquement digne d'une amusante mascarade. Ah ! Si ton âme avait été — comme elle eût dû l'être pour sa perfection — meurtrie par le chagrin, courbée sous le remords, rendue plus humble par la peine, ce n'est pas ce déguisement sous le couvert duquel elle eût choisi de pénétrer dans la Maison de la Douleur ! Les grandes choses de la vie sont ce qu'elles semblent être, et pour cette raison, si étrange que cela puisse te paraître,

¹⁰ Il s'agit d'un surnom que Wilde donnait à Bosie Douglas qui avait écrit une ballade : *Jonquille et Fleur de Lys*, dont l'évocation était certes incongrue en ce lieu. (NdT)

souvent difficiles à interpréter. Mais les petites choses de la vie sont des symboles. C'est d'elles que nous recevons le plus aisément nos amères leçons. Ton choix apparemment fortuit d'un nom d'emprunt fut et demeurera symbolique. Il est révélateur.

Six semaines plus tard, je reçois, pour la troisième fois, de tes nouvelles. De l'infirmerie où j'étais alité, affreusement malade, je suis mandé chez le gouverneur de la prison pour y recevoir de toi un message spécial. Il me lit une lettre que tu lui as adressée et dans laquelle tu declares te proposer de publier un article « sur le cas de Mr. Oscar Wilde » dans Le Mercure de France (un « magazine », ajoutais-tu pour quelque invraisemblable raison, « correspondant à la Fortnightly Review anglaise ») et que tu désirais obtenir mon autorisation de publier un choix et des extraits de... quelles lettres ? Les lettres que je t'avais écrites de la prison de Holloway, les lettres qui auraient dû rester pour toi les choses les plus sacrées et les plus secrètes du monde ! C'étaient là les lettres que tu voulais publier pour éveiller la curiosité du *décadent*¹¹ blasé, pour satisfaire l'avidité du *feuilletoniste*¹² à l'affût de chroniques, pour permettre aux petits « lions » du quartier Latin de s'ébaubir et de discourir avec emphase. Si rien

en ton cœur ne s'élevait contre un sacrilège aussi vulgaire, tu aurais pu au moins te rappeler le sonnet de celui qui vit avec tant de peine et de mépris vendre à Londres, aux enchères publiques, les lettres de John Keats, et tu aurais enfin compris le vrai sens de mes vers :

... Je crois qu'ils n'aiment point l'Art

Ceux qui brisent le cristal d'un cœur de poète

Pour que de mornes yeux luisent d'un faux éclat.

Qu'eût-il donc démontré, ton article ? Que j'avais eu trop d'attachement pour toi ? Les *gamins*¹³ de Paris étaient parfaitement au courant. Tous lisent les journaux et la plupart d'entre eux y collaborent. Que j'étais un homme de génie ? Les Français l'ont compris, ainsi que la qualité particulière de mon génie, beaucoup mieux que toi, beaucoup mieux qu'on ne pouvait l'escompter de ta part. Que le génie s'accompagne souvent d'une étrange perversité dans la passion et le désir ? Admirable ! Mais ce sujet revient à Lombroso plutôt qu'à toi. En outre, on rencontre également le phénomène pathologique en question parmi ceux qui n'ont pas de génie. Que, dans ce conflit de haine avec ton père, j'étais à la fois et l'arme et le bouclier pour chacun de vous ? Mieux encore, que dans cette odieuse poursuite contre ma vie, qui se prolongea quand la lutte prit

fin, ton père n'eût jamais pu m'atteindre si mes pieds n'avaient déjà été retenus dans tes filets ? C'est absolument vrai, mais Henry Bauër, me dit-on, l'a déjà exposé de façon parfaite. De plus, pour corroborer son point de vue, si telle avait été ton intention, tu n'avais pas besoin de publier mes lettres, et en aucun cas celles que je t'avais écrites de la prison de Holloway.

Diras-tu, en réponse à mes questions, que, dans l'une de mes lettres de Holloway, je t'avais moi-même demandé de tenter, dans la mesure du possible, de me disculper un peu auprès d'une petite partie du public ? Je l'ai certes fait. Rappelle-toi comment et pourquoi je suis ici en ce moment. Crois-tu donc que je sois ici à cause de mes relations avec les témoins présents à mon procès ? Réelles ou supposées, mes relations avec des gens de cette sorte n'offraient d'intérêt ni pour le gouvernement ni pour la société. Ils n'en connaissaient rien et ne s'en souciaient guère. Je suis ici pour avoir essayé de faire emprisonner ton père. Bien entendu, ma tentative échoua. Mon avocat renonça à plaider ma cause. Ton père renversa complètement les rôles, me fit mettre en prison et m'y fait demeurer. Voilà pourquoi on me blâme. Voilà pourquoi on me méprise. Voilà pourquoi il me faut subir chaque jour, chaque heure, chaque minute de mon horrible emprisonnement. Voi-

¹¹ En français, dans le texte original (NdT).

¹² idem

¹³ idem

là pourquoi mes demandes de libération anticipée ont été rejetées.

Tu étais la seule personne qui, sans s'exposer en aucune façon au mépris, au danger ou au blâme, pouvait donner un autre aspect à toute l'affaire, la montrer sous un jour différent, expliquer jusqu'à un certain point la situation véritable. Bien entendu, je n'escomptais pas — et je ne l'eusse pas désiré — te voir déclarer comment et dans quel but tu avais recherché mon aide lors de tes ennuis à Oxford, ni comment et dans quel but, si but il y avait, tu ne m'as pour ainsi dire jamais quitté pendant près de trois ans. Point n'eût été besoin de relater avec l'exactitude que j'observe ici mes incessantes tentatives de rompre une amitié aussi désastreuse pour un artiste que pour un homme de mon rang social. Je n'aurais pas non plus souhaité te voir décrire les scènes que tu avais coutume de faire avec une régularité presque monotone, ni reproduire ton admirable série de télégrammes avec leur étrange mixture de romanesque et d'argent, ni citer, comme force me fut de le faire, les passages les plus révoltants ou les plus cruels de tes lettres. Mais je pensais qu'il eût été bon, pour toi aussi bien que pour moi ; de protester contre la version de ton père de notre amitié, version non moins grossière que venimeuse et aussi absurde dans ses assertions sur ton compte que déshonorante pour moi.

Cette version est positivement entrée dans l'histoire. Elle est citée, accréditée, répandue. Le prédicateur l'a prise pour sujet et le moraliste pour thèse. Et moi, qui en appelais au monde entier, je dus accepter mon verdict d'un homme qui n'est qu'un singe et un bouffon. J'ai dit dans cette lettre, et non sans amertume, je l'admets, que telle était l'ironie du sort que ton père resterait le héros d'un manuel destiné à l'école du dimanche, que ta place serait auprès de l'enfant Samuel et la mienne entre Gilles de Rais et le marquis de Sade. Sans doute vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Je n'ai aucune envie de me plaindre. L'une des nombreuses leçons que l'on apprend en prison est que les choses sont ce qu'elles sont et seront ce qu'elles seront. Je n'ai pas non plus le moindre doute que le lépreux médiéval et l'auteur de *Justine* s'avèreront une meilleure compagnie que *Sandford and Merton*.

Mais à l'époque où je t'écrivis, j'avais le sentiment que, dans notre intérêt à tous deux, il serait bon, convenable et juste de ne pas accepter la version que ton père avait fait valoir par l'entremise de son avocat pour l'édification d'un monde philistin ; et c'est pourquoi je te demandai d'y réfléchir et d'écrire quelque chose qui fût plus proche de la vérité, ce qui, du moins, eût mieux valu pour toi que d'écrivait dans les journaux français sur la vie con-

jugale de tes parents. Qu'importe aux Français que tes parents aient eu ou non une heureuse vie conjugale ? On ne saurait concevoir sujet plus dénué d'intérêt pour eux. Ce qui les intéressait était de savoir comment un artiste de ma classe, qui, par l'école et le mouvement qu'il incarnait, avait exercé une influence marquée sur l'orientation de la pensée française, avait pu, s'étant fait une telle carrière, engager pareil procès. Si tu t'étais proposé, pour ton article, de publier les lettres, innombrables, je le crains, dans lesquelles je te parlais de la ruine que tu amenais dans ma vie, de la folie des accès de rage, aussi nuisibles pour toi que pour moi, auxquels tu te laissais aller, et de mon désir, ou plutôt de ma détermination de mettre fin à une amitié si funeste pour moi à tous égards, je l'aurais compris, bien que je n'eusse pas autorisé la publication de telles lettres. Lorsque, voulant me prendre en contradiction flagrante, l'avocat de ton père produisit devant le tribunal une lettre que je t'écrivais en mars 1893 et dans laquelle je déclarais que, plutôt que de continuer à subir les odieuses scènes auxquelles tu semblais prendre un si grand plaisir, je consentirais volontiers à « être rançonné par tous les maîtres chanteurs de Londres », ce fut pour moi un vrai chagrin de voir cet aspect de mon amitié avec toi inopinément exposé à la vue du public. Mais que tu aies été assez lent à comprendre, assez dépourvu de

sensibilité, assez fermé à ce qui est rare, délicat et beau, pour te proposer de publier les lettres dans lesquelles et par lesquelles je m'efforçais de garder vivants l'esprit et l'âme de l'amour afin qu'il pût demeurer en mon être pendant ces longues années d'humiliation, cela fut et est encore pour moi une source de très profonde douleur et la déception la plus poignante. Pourquoi as-tu agi ainsi ? Je crains de ne le savoir que trop bien. Si la haine t'aveuglait, la vanité avait cousu tes paupières avec un fil plus solide que le métal. « L'unique faculté qui permet de comprendre les autres dans leur rapport et réel et idéal », ton égoïsme étroit l'avait émoussée et, n'étant plus exercée, elle s'était avérée vaine. Tout comme ma personne, ton imagination était en prison. La vanité en avait barré les fenêtres et la haine en était le gardien.

Tout cela se passait au début de novembre de l'avant-dernière année. Un grand fleuve de vie coule entre toi et une date aussi lointaine. A peine situ peux voir au-delà d'une si aride étendue. Mais pour moi, il semble que tout cela est survenu non pas hier, mais aujourd'hui. La souffrance est un très long moment. On ne peut la diviser en saisons. On ne peut qu'enregistrer ses accès et noter leurs retours. Pour nous, le temps lui-même ne progresse pas. Il tourne. Il paraît entourer un centre unique de douleur. La paralysante immobilité d'une vie, dont le

moindre détail est réglé selon un programme immuable, de sorte que nous mangeons, buvons, marchons, nous couchons et prions, ou du moins nous agenouillons pour prier, selon les inflexibles lois d'une règle de fer ; ce caractère d'immobilité, qui, jusque dans le plus petit détail, rend chaque horrible journée identique à la précédente, semble même se communiquer à ces forces extérieures dont l'existence a pour essence un incessant changement. Nous ne savons rien, nous ne pouvons rien savoir du temps des semailles ou de la moisson, des moissonneurs penchés sur les épis ou des vendangeurs passant dans les vignes, de l'herbe des vergers enneigée de la chute des fleurs ou jonchée de fruits mûrs. Pour nous, il n'est qu'une saison : la saison de la douleur. Le soleil et la lune mêmes semblent nous avoir été ravis. Dehors, le jour peut être d'azur ou d'or, mais la lumière qui filtre à travers la vitre obscurcie de la petite fenêtre aux barreaux de fer, sous laquelle nous nous asseyons, est grise et misérable. C'est toujours le crépuscule dans notre cellule, comme c'est toujours le crépuscule dans notre cœur. Et dans le domaine de la pensée, non moins que dans celui du temps, le mouvement n'existe plus. Ce que tu as personnellement oublié depuis longtemps, ou que tu peux oublier aisément, m'arrive en ce moment et m'arrivera demain encore. Souviens-toi de ce-

la, et tu seras à même de comprendre un peu la raison pour laquelle j'écris et de cette manière...

Une semaine plus tard, je suis transféré ici. Trois mois s'écoulaient encore et ma mère meurt. Personne mieux que toi ne sait combien profondément je l'aimais et l'honorais. Sa mort fut un si terrible choc que, moi, naguère seigneur du verbe, je ne trouve pas de mots pour exprimer mon angoisse et ma honte. Même aux jours les plus parfaits de mon développement artistique, je n'aurais pu trouver les mots propres à soutenir un aussi auguste fardeau ou à accompagner avec une musique empreinte d'une majesté suffisante le pourpre cortège de mon incommunicable peine. Mon père et elle m'avaient légué un nom qu'ils avaient rendu noble et honoré, non seulement dans les domaines de la littérature, de l'art, de l'archéologie et de la science, mais dans l'histoire de ma patrie et de son évolution en tant que nation. J'avais déshonoré ce nom à jamais. J'en avais fait un bas objet de risée parmi les gens du commun. Je l'avais traîné dans la boue. Je l'avais livré aux brutes pour le rendre brutal et aux imbéciles pour en faire un synonyme de folie. Ce que j'ai alors souffert et ce que je souffre encore, nulle plume ne saurait l'écrire, nul papier ne saurait le consigner. Si malade qu'elle fût, ma femme, toujours bonne pour moi, craignant que je n'apprisse la

nouvelle de lèvres indifférentes, entreprit le voyage de Gênes en Angleterre pour m'annoncer elle-même avec ménagement une perte aussi irrémédiable. Des messages de sympathie me parvinrent de tous ceux qui avaient encore de l'affection pour moi. Et même, apprenant qu'un nouveau malheur venait de me frapper, des gens qui ne m'avaient pas connu personnellement écrivirent pour demander que me fût transmise l'expression de leurs condoléances. Toi seul es resté muet. Pas un mot de toi, pas un message. De pareille attitude, mieux vaut dire ce que Virgile dit à Dante à propos de ceux dont la vie fut dénuée de nobles impulsions et de sympathies profondes : *Non ragoniam di lor, ma guarda e passa*.

Trois autres mois s'écoulaient. Le tableau consignant ma conduite et mon travail quotidiens, accroché à l'extérieur de ma cellule et qui porte et mon nom et ma condamnation, me dit que nous sommes en mai.

De nouveau, mes amis viennent me voir. Ainsi que je le fais toujours, je m'enquiers de toi. On me dit que tu es dans ta villa de Naples et que tu vas faire paraître un recueil de poèmes. A la fin de l'entretien, j'apprends fortuitement que j'en suis le dédicataire. Cette nouvelle m'écœura. Je ne dis mot, mais regagnai silencieusement ma cellule, le cœur plein de mépris. Comment as-tu pu songer à me dédier

un recueil de poèmes sans m'en demander la permission. Songer, dis-je ? Comment as-tu pu oser faire pareille chose ? Me répondras-tu qu'au temps de ma grandeur et de ma célébrité, j'avais consenti à accepter la dédicace de tes premières œuvres ? J'y avais certes consenti, comme j'eusse accepté l'hommage de tout autre jeune débutant dans l'art difficile et beau de la littérature. Tout hommage est un plaisir pour un artiste, et doublement agréable lorsqu'il vient d'un être jeune. Les lauriers flétrissent lorsque ce sont de vieilles mains qui les cueillent. Seule la jeunesse a le droit de couronner un artiste, et c'est là son vrai privilège. Que la jeunesse ne le sache ! Mais les jours d'avilissement et d'infamie sont différents des jours de grandeur et de célébrité. Tu as encore à apprendre que la richesse, le plaisir et le succès sont faits de grain grossier et de fibre commune, mais que la douleur est la plus sensible de toutes les choses de la vie. Rien ne s'éveille dans le monde de la pensée ou du temps sans faire vibrer la douleur en vives, en terribles, bien qu'exquises pulsations. La mince et frémissante feuille d'or battu qui enregistre la direction de forces que l'œil ne peut voir est, en comparaison, grossière. La douleur est une blessure qui saigne lorsque la touche toute autre main que celle de l'amour et, même alors, peut se remettre à saigner,

bien que ce ne soit pas de souffrance.

Tu avais bien écrit au gouverneur de la prison de Wandsworth pour demander mon autorisation de publier mes lettres dans *Le Mercure de France*, « correspondant à notre *Fortnightly Review* anglaise ». Pourquoi n'avoir pas écrit au gouverneur de la prison de Reading pour demander si j'acceptais d'être le dédicataire de tes poèmes, si fantasque que fût la description qu'il t'aurait plu d'en faire ? Était-ce parce que, d'une part, j'avais interdit à la revue en question de publier des lettres dont le *copyright*, tu le sais parfaitement, m'appartient absolument, et que, d'autre part, tu croyais pouvoir agir à ta guise et à mon insu, puisque je n'apprendrais la chose que lorsqu'il serait trop tard pour intervenir ? Le simple fait que j'étais un homme déshonoré, ruiné et emprisonné aurait dû, si tu désirais inscrire mon nom en tête de ton livre, t'inciter à me le demander comme une faveur, un honneur, un privilège : c'est ainsi que l'on devrait s'adresser à ceux qui sont plongés dans la détresse et dans la honte.

Un lieu où règne la douleur est terre sainte. On comprendra un jour ce que cela veut dire. Jusque-là, on ne saura rien de la vie. Robbie et des natures comme la sienne peuvent le concevoir. Quand, de ma prison, on m'amena entre deux policiers, devant le tribunal des faillites, Robbie attendait dans le sinistre et long

couloir afin de pouvoir, devant toute la foule, qu'un geste si simple et si charmant réduisit au silence, soulever gravement son chapeau, tandis que, menottes aux mains et tête basse, je passais devant lui. Des hommes sont allés au ciel pour de moindres actes que celui-ci. C'est dans cet esprit et avec pareil amour que s'agenouillaient les saints pour laver les pieds des pauvres ou s'inclinaient pour baiser la joue d'un lépreux. Je ne lui ai jamais soufflé mot de ce qu'il avait fait. Jusqu'à présent, j'ignore s'il sait que j'ai eu conscience de son geste. Ce n'est pas là une chose pour laquelle on puisse exprimer des remerciements conventionnels avec des mots conventionnels. Je la conserve dans le sanctuaire de mon cœur. Je la garde là comme une dette secrète que, je suis heureux de le penser, je ne pourrai jamais payer. Elle est embaumée et la myrrhe et l'encens de maintes larmes en perpétuent le parfum. Alors que la sagesse ne m'était d'aucun secours, que la philosophie demeurerait stérile, que les sentences et les phrases de ceux qui cherchaient à me consoler me laissaient dans la bouche un goût de cendre, le souvenir de ce petit geste d'amour, silencieux et charmant, a descélé pour moi le puits de la pitié, a fait fleurir le désert comme une rose, m'a arraché à l'amertume de la solitude et de l'exil pour me mettre en harmonie avec le grand cœur blessé du monde. Quand tu seras à

même de comprendre non seulement la beauté du geste de Robbie, mais tout ce qu'il signifiait et signifiera toujours pour moi, peut-être alors comprendras-tu comment et dans quel esprit tu aurais dû t'adresser à moi pour me demander l'autorisation de me dédier tes vers.

Il n'est que juste d'avouer qu'en aucun cas je ne l'eusse accepté. Admettant qu'en d'autres circonstances ta demande ait pu me faire plaisir, je l'aurais, cette fois, refusée pour ton bien, indépendamment de mes sentiments personnels. Le premier volume de poèmes qu'un jeune homme, au printemps de sa vie, offre au monde devrait être pareil à une floraison printanière, pareil à l'aubépine du pré de Magdalen ou aux coucous des champs de Cumnor. Il ne devrait pas être accablé du poids d'une terrible et révoltante tragédie, d'un révoltant et terrible scandale. Si j'avais laissé mon nom servir de héraut à un tel livre, c'eût été une grave erreur artistique ; cela eût entouré l'œuvre d'une atmosphère néfaste, et, dans l'art moderne, l'atmosphère revêt une telle importance ! Et la vie moderne est complexe et faite de relativités. Ce sont là ses deux traits distinctifs. Pour rendre le premier, il nous faut une atmosphère avec toute une subtilité de *mances*¹⁴, de suggestions, de perspectives étranges. Quant à la se-

conde, il lui faut une toile de fond. C'est pourquoi la sculpture a cessé d'être un art représentatif ; c'est pourquoi la musique est un art représentatif ; et c'est pourquoi la littérature est, a toujours été et restera toujours l'art représentatif suprême.

Ton petit recueil devait refléter une atmosphère de Sicile et d'Arcadie plutôt que la noirceur pestilentielle du banc des accusés ou l'air étouffant d'une cellule de prison. Bien plus, la dédicace que tu te proposais de faire n'eût pas été seulement, du point de vue artistique, une faute de goût ; à d'autres égards, elle eût été tout à fait malséante. Elle eût paru être la continuation de ton comportement avant et depuis mon arrestation ; elle eût donné l'impression d'une tentative de folle bravade, un exemple de cette sorte de courage qui s'achète et se vend à bas prix dans les rues de la honte. Quant à notre amitié, Némésis nous a écrasés tous deux comme des mouches. Me dédier tes poèmes tandis que j'étais en prison eût semblé être un absurde effort de cinglante repartie du genre de ces lettres abominables que tu m'écrivais autrefois — temps qui, je le souhaite pour toi, ne reviendra jamais — et dont tu te faisais une joie de te vanter. Cette dédicace n'eût pas produit le bel effet que, je le crois sincèrement, tu recherchais. Si tu m'avais consulté, je t'aurais conseillé de différer quelque peu la publication de tes vers ou,

¹⁴ En français, dans le texte original (*NdT*).

si cela devait te contrarier, de les publier d'abord de façon anonyme, puis, lorsqu'ils t'auraient gagné des amis — les seuls qu'il vaille de gagner —, de faire volte-face et de proclamer : « Ces fleurs que vous admirez, c'est moi qui les ai semées. Eh bien, je les offre à celui que vous regardez comme un paria, comme un pros-crit, je les offre à ce que j'aime, révère et admire en lui. » Mais tu as choisi la mauvaise méthode et le mauvais moment. Il faut du tact en amour comme en littérature. Tu en étais dépourvu.

Je me suis étendu sur ce sujet afin que tu puisses en saisir toute la portée et comprendre pourquoi j'ai écrit aussitôt à Robbie en termes aussi méprisants pour toi, pourquoi j'ai formellement interdit la dédicace et voulu que mon jugement sur ton compte fût copié avec soin et te soit envoyé. Je sentais le moment enfin venu de te faire entrevoir, reconnaître et comprendre un peu de ce que tu avais fait. L'aveuglement peut aller si loin qu'il en devient grotesque et, si rien n'est fait pour la tirer de sa torpeur, une nature dénuée d'imagination se pétrifiera en une insensibilité absolue, au point que tandis que le corps mange et boit et prend ses plaisirs, l'âme, dont il est la demeure, peut mourir entièrement, comme celle de Branca d'Oria de Dante. Il semble que ma lettre soit arrivée au moment opportun. Pour autant que j'en

puisse juger, elle tomba sur toi comme un coup de foudre. Dans ta lettre à Robbie, tu te dépeignais comme étant « privé de tout pouvoir de pensée et d'expression ». Apparemment, tu ne trouves rien de mieux que d'écrire à ta mère pour te plaindre. Bien entendu, avec cet aveuglement à ce qui serait vraiment bon pour tout qui a toujours fait son malheur et le tien, elle te prodigue toutes les consolations qu'elle peut imaginer, te berce et t'endort pour te replonger dans ton ancien état misérable et indigne, tandis qu'en ce qui me concerne, elle informe mes amis qu'elle est « très contrariée » de la sévérité de mes remarques à ton sujet. En réalité, ce n'est pas seulement à mes amis qu'elle confie ses sentiments de contrariété, mais également à ceux — bien plus nombreux, ai-je besoin de te le rappeler — qui ne sont pas mes amis. Et j'apprends maintenant, de sources bien disposées pour toi et les tiens, qu'à cause de cela une bonne part de la sympathie qui, en raison de la distinction de mon talent et de mes terribles souffrances, allait croissant à mon égard, m'était entièrement retirée. Les gens disent : « Ah ! il a d'abord tenté de faire emprisonner le brave père et a échoué ; il s'en prend maintenant au fils innocent et le blâme de son échec. Que nous avons raison de le mépriser ! » Lorsque mon nom est prononcé en présence de ta mère, si elle n'a pas un mot de peine ou de

regret pour la part — non négligeable — qui lui revient dans la ruine de mon foyer, il serait bienséant, me semble-t-il, qu'elle gardât le silence. Quant à toi, ne penses-tu pas maintenant qu'au lieu de lui écrire pour te plaindre, il eût mieux valu pour toi, à tous égards, m'avoir écrit directement et eu le courage de me dire ce que tu avais ou imaginais avoir à me dire ? Il y a maintenant près d'un an que j'ai écrit cette lettre à Robbie. Tu ne saurais, pendant tout ce temps, être resté « privé de tout pouvoir de pensée et d'expression ». Pourquoi ne m'avoir pas écrit ? Ma lettre te permettait de voir que toute ta conduite m'avait profondément blessé et outragé. Bien plus, tu voyais toute notre amitié enfin exposée devant toi sous son vrai jour et d'une manière qui excluait toute équivoque. Quand, tout au début de notre amitié, Edwin Levy, voyant ta façon de manœuvrer pour me faire supporter tout le tracas, et même les frais, de ta fâcheuse mésaventure d'Oxford, s'il faut la désigner ainsi, à propos de laquelle nous avions recherché son avis et son aide, m'a conseillé pendant une heure entière de t'ignorer désormais, tu as ri lorsque, à Bracknell, je t'ai rapporté mon émouvant et long entretien avec lui. Quand je t'ai raconté que même ce malheureux jeune homme, qui, finalement, vint s'asseoir près de moi au banc des prévenus, m'avait plus d'une fois averti qu'en me détruisant

complètement tu me serais beaucoup plus fatal que le moindre de ces adolescents vulgaires que j'ai eu la stupidité de fréquenter, tu as ri, mais sans grand amusement. Quand certains de mes amis, plus prudents ou moins bien disposés, me mirent en garde ou me quittèrent à cause de mon amitié avec toi, tu as ri avec dédain. Lorsque ton père t'écrivit sa première lettre injurieuse à mon propos et que je te dis que j'avais la conviction que je serais le simple prétexte de votre affreuse querelle et qu'un malheur m'advviendrait par votre faute à tous deux, tu as ri à gorge déployée. Mais tout arriva comme je l'avais prévu, du moins quant au résultat. Tu n'avais donc aucune excuse pour ne pas voir comment les choses s'étaient passées. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? Par lâcheté ? Par manque de cœur ? Pourquoi ? Le fait que j'étais indigné contre toi et avais exprimé mon indignation était une raison de plus pour m'écrire. Si tu trouvais que ma lettre à Robbie était juste, tu aurais dû m'écrire. Si tu la trouvais tant soit peu injuste, tu aurais dû m'écrire. J'attendais une lettre. J'étais certain que tu verrais enfin que si une vieille affection, un amour souvent attesté, les mille actes de bonté mal récompensée que je t'ai prodigués, les mille dettes de gratitude dont tu ne t'es jamais acquitté, si tout cela n'était rien pour toi, le simple devoir, le plus ingrat de tous les liens entre deux hommes, aurait dû t'inciter

à m'écrire. Tu ne peux prétendre avoir cru sérieusement que je n'étais autorisé à recevoir que des lettres d'affaires des membres de ma famille. Tu savais parfaitement que, toutes les douze semaines, Robbie m'envoyait un petit résumé des nouvelles littéraires. Par leur esprit, leur critique intelligemment succincte, leur touche légère, rien ne saurait être plus charmant que ses lettres. Ce sont de vraies lettres ; elles donnent l'impression d'une personne qui vous parle ; elles ont la qualité d'une *causerie intime*¹⁵ française. Et, à sa délicate façon de me témoigner sa déférence, il fait tantôt appel à mon jugement, tantôt à mon instinct de la beauté ou à ma culture, me rappelant de cent façons subtiles que je fus un jour pour bien des gens un arbitre du style en art, l'arbitre suprême pour certains d'entre eux ; il fait preuve de tact en amour aussi bien qu'en littérature. Ses lettres ont été des messages entre moi et ce beau monde irréel de l'art où je fus roi jadis, où roi je serais resté si je ne m'étais laissé entraîner dans le monde imparfait de la passion grossière et sans plénitude, des appétits sans distinction, des désirs sans limites et des obscures concupiscences. Cependant, tout cela dit, tu aurais certainement pu comprendre, ou imaginer au moins que, pour des raisons de simple curiosité psychologique, il eût été plus intéressant pour moi d'avoir de tes nouvelles que

d'apprendre qu'Alfred Austin essayait de publier un recueil de poèmes, que George Street tenait la rubrique de la critique dramatique du *Daily Chronicle*, ou que, par quelqu'un qui ne peut prononcer un panegyrique sans bégayer, Mme Meyneli avait été proclamée la nouvelle Sibylle du style.

Ah ! si c'était toi qui avais été emprisonné, je ne dirai pas par ma faute — cette pensée m'eût été trop terrible à supporter —, mais à cause d'un méfait que tu aurais commis, ou d'une erreur (foi en des amis indignes, faux pas dans la fange sensuelle, confiance mal placée, amour inconsidéré), crois-tu que je t'aurais laissé te ronger le cœur dans les ténèbres et la solitude sans tenter de quelque façon, si faible soit-elle, de t'aider à supporter l'amer fardeau de ta disgrâce ? Crois-tu que je ne t'aurais pas fait savoir que, si tu souffrais, je souffrais, moi aussi ? Que si tu pleurais, il y avait aussi des larmes dans mes yeux ? Que si tu étais confiné dans la servitude et méprisé des hommes, je n'aurais pas, des éléments de ma peine, édifié une demeure pour y attendre ta venue, amassé un trésor où, au centuple, tout ce dont les hommes t'avaient frustré serait préservé pour ta guérison ? Si une nécessité cruelle, ou la prudence, pour moi encore plus amère, m'avait empêché d'être auprès de toi et dérobé la joie de ta présence, même entrevue derrière des barreaux de fer et

¹⁵ En français, dans le texte original (*NdT*).

sous une honteuse apparence, je n'aurais cessé de t'écrire dans l'espoir qu'une simple phrase, un seul mot, un écho d'amour, fût-il brisé, pourrait t'atteindre ? Si tu avais refusé de recevoir mes lettres, je ne t'en aurais pas moins écrit ; tu aurais su ainsi, en tout cas, que toujours des lettres t'attendaient. Bien des gens l'ont fait pour moi. Tous les trois mois, des gens m'écrivent ou proposent de m'écrire. Leurs lettres et leurs messages sont conservés. On me les remettra quand je sortirai de prison. Je sais qu'ils sont là. Je connais les noms de ceux qui les ont écrits. Je sais qu'ils sont pleins de sympathie, d'affection, de bonté. Cela me suffit. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Ton silence a été horrible. Et ce silence n'a pas duré des semaines et des mois, mais des années, et des années comme doivent les compter tes pareils pour qui la vie passe rapidement dans le bonheur et qui ne peuvent guère qu'effleurer les pieds d'or des jours qui défilent en dansant et s'essoufflent dans leur course au plaisir. C'est un silence sans excuse, un silence sans la moindre circonstance atténuante. Je savais que tes pieds étaient d'argile. Qui le savait mieux que moi ? Lorsque j'écrivais, dans mes aphorismes, que ce sont les pieds d'argile qui rendent précieux l'or de l'image¹⁶, c'est à toi que je pensais. Mais ce n'est pas une image d'or aux pieds

d'argile que tu as faite de toi. C'est avec la triviale poussière du chemin que les sabots des bêtes à cornes ont transformée en boue que tu as façonné pour moi ta parfaite image, de sorte qu'en dépit de mon secret désir, tu ne saurais m'inspirer désormais que mépris. Et, indépendamment de toute autre raison, ton indifférence, ta philosophie, ton manque de cœur, ta prudence — appelle cela comme tu voudras — m'ont été rendus doublement amers par les circonstances qui ont accompagné ou suivi ma défaite.

Lorsque les autres malheureux sont jetés en prison, s'ils sont frustrés de la beauté du monde, ils sont, jusqu'à un certain point, à l'abri des frondes les plus mortelles, des flèches les plus redoutables. Ils peuvent se cacher dans les ténèbres de leur cellule et faire, de leur infamie même, une manière de refuge. Le monde, ayant obtenu ce qu'il voulait, passe son chemin et les laisse souffrir sans les harceler. Pour moi, ce fut différent. L'une après l'autre, les afflictions sont venues frapper aux portes de la prison, à ma recherche. On les a ouvertes toutes grandes pour les laisser entrer. A peine a-t-on toléré la visite de mes amis. Mais mes ennemis ont toujours eu libre accès jusqu'à moi : deux fois lorsque je comparus au tribunal des faillites, deux fois également lors de transferts d'une prison à l'autre, j'ai été exposé, dans des condi-

tions d'indicible humiliation, aux regards et à la moquerie des hommes. Le messenger de la Mort m'a apporté ses nouvelles et a passé son chemin et, dans une entière solitude, isolé de tout ce qui eût pu m'apporter une consolation ou proposer quelque allègement, il m'a fallu porter l'intolérable fardeau de la détresse et du remords dont m'accablait et m'accable encore la mémoire de ma mère. A peine cette blessure a-t-elle été adoucie, mais non guérie, par le temps, que des lettres violentes, amères et dures me viennent de l'avoué de ma femme. Je suis à la fois entaché et menacé de pauvreté. Cela, je puis le supporter. Je puis m'aguerrir à pire que cela, mais mes deux enfants me sont enlevés par une procédure légale, ce qui est et restera toujours pour moi une source de détresse infinie, de douleur infinie, de chagrin sans limites et sans fin. Que la loi puisse décider, prendre sur elle de décider que je suis indigne de garder mes enfants est pour moi une chose absolument horrible, en comparaison de laquelle la disgrâce de la prison n'est rien. J'envie les autres hommes qui arpentent la cour avec moi. Je suis sûr que leurs enfants les attendent, espèrent leur retour et seront charmants pour eux.

Les pauvres sont plus sensibles, plus charitables, meilleurs, plus sensibles que nous. A leurs yeux, la prison est, dans la vie d'un homme, une tragédie, un

¹⁶ *Le portrait de Dorian Gray*, chapitre XV.

malheur, une malédiction, un accident, une chose qui provoque la sympathie chez les autres. Ils parlent simplement de celui qui est en prison comme d'une personne « dans la peine ». C'est la phrase qu'ils emploient toujours et qui exprime la parfaite sagesse de l'amour. Pour les gens de notre rang, c'est différent. Pour nous, la prison fait d'un homme un paria. Quant à moi et à mes pareils, à peine avons-nous droit à l'air et au soleil. Notre présence gâte le plaisir des autres. Quand nous reparaissons, nous sommes des importuns. La beauté d'un clair de lune n'est plus pour nous. On nous enlève jusqu'à nos enfants. Ces liens charmants avec l'humanité sont brisés. Nous sommes condamnés à la solitude alors que nos fils vivent encore. Nous sommes frustrés de l'unique chose qui pourrait nous consoler et nous guérir, nous préserver, apporter un baume au cœur brisé et la paix à l'âme en peine.

A tout cela s'est ajouté ce petit fait positif que, par tes actes et par ton silence, par ce que tu as fait et par ce que tu as négligé de faire, tu as rendu plus pénible encore chaque jour de ma longue détention. Par ta conduite, tu as altéré jusqu'au pain et à l'eau du régime de la prison. Tu m'as rendu l'un amer et l'autre saumâtre. Le chagrin que tu aurais dû partager, tu l'as doublé, la peine que tu aurais dû chercher à alléger, tu l'as avivée jusqu'à

l'angoisse. Ce n'était pas là ton intention, j'en suis certain. Je sais que ce n'était pas ton intention. C'était simplement le fait de ce « seul défaut vraiment fatal de ton caractère : ton manque total d'imagination ».

Et la conclusion de tout cela est qu'il me faut te pardonner. Ce n'est pas pour verser l'amertume dans ton cœur que j'écris cette lettre, mais pour l'arracher du mien. Dans mon propre intérêt, il faut que je te pardonne. On ne peut toujours garder dans son sein une vipère qui se nourrit de vous ni se lever chaque nuit pour semer des épines dans le jardin de son âme. Ce sera pour moi chose facile si tu m'aides un peu. Quoi que tu m'eusses fait jadis, je te l'ai toujours et volontiers pardonné. Cela ne t'a fait alors aucun bien. Seul celui dont la vie est sans tache d'aucune sorte peut pardonner les péchés. Mais maintenant que je vis dans l'humiliation et la honte, c'est différent. Mon pardon devrait représenter beaucoup pour toi. Tu le comprendras un jour. Que ce soit tôt ou tard, bientôt ou jamais, la voie est claire devant moi. Je ne puis souffrir de te voir poursuivre ta vie portant dans ton cœur le fardeau d'avoir ruiné un homme tel que moi. Cette pensée pourrait te rendre indifférent, sans cœur, ou t'emplir d'une tristesse morbide. Je dois te délivrer de ce fardeau pour le prendre sur mes épaules.

Il faut que je me dise qui ni toi ni ton père, votre pouvoir fût-il multiplié par mille, ne pouvez avoir été de force à perdre un homme tel que moi, que je me suis perdu moi-même et que nul, grand ou petit, ne peut se perdre que par sa propre faute. Je suis prêt à me le dire. J'essaie de me le dire, bien que tu ne le croies peut-être pas en ce moment. Si j'ai porté contre toi cette implacable accusation, songe à celle que je porte sans pitié contre moi-même. Si terrible que fût le mal que tu m'as fait, celui que je me fis à moi-même fut plus terrible encore.

J'occupais une place symbolique dans l'art et la culture de mon époque. Je m'en étais rendu compte dès l'aube de ma maturité et, plus tard, j'avais forcé mon époque à le comprendre. Peu d'hommes détiennent une telle position de leur vivant et l'ont fait reconnaître. Elle n'est généralement discernée, si tant est qu'elle le soit, par l'historien et le critique que longtemps après la disparition et de l'homme et de son époque. Pour moi, ce fut différent. Je le sentais moi-même et le fis sentir aux autres. Byron fut une figure symbolique, mais il était lié à la passion et à la lassitude de la passion de son époque. Mes propres liens comportaient quelque chose de plus noble, de plus permanent, d'une importance plus vitale, d'une portée plus grande.

Les dieux m'avaient donné presque tout. J'avais du ta-

lent, un nom distingué, une haute position sociale, un esprit brillant et de la hardiesse intellectuelle. Je faisais de l'art une philosophie et de la philosophie un art. Je transformais l'esprit des hommes et la couleur des choses ; il n'était rien de ce que je disais ou faisais dont on ne s'émerveillât. Je pris l'art théâtral, la forme la plus objective que connaisse l'art, pour en faire un mode d'expression aussi personnel que le poème lyrique ou le sonnet, tout en élargissant son domaine et en enrichissant sa caractérisation. Théâtre, roman, poème en prose, poème en vers, dialogue subtil ou fantasque, tout ce que je touchais, je le parais d'une beauté nouvelle ; à la vérité elle-même, j'accordais ce qui est faux non moins que ce qui est vrai comme étant son droit de cité, démontrant que le faux et le vrai ne sont que des formes d'existence intellectuelle. Je traitais l'art comme étant la réalité suprême et la vie comme un simple mode de fiction. J'éveillais l'imagination de mon siècle au point que cela créait autour de moi un mythe et une légende. Je résumais tous les systèmes en une phrase et l'existence en une épigramme. Avec tout cela, des choses différentes m'absorbaient. Je m'abandonnais à de longs moments d'une oisiveté stupide et voluptueuse. Je m'amusaïs à être un *flâneur*¹⁷, un dandy, un homme à la mode. Je

m'entourais d'êtres les plus insignifiants et d'esprits les plus mesquins. Je dilapidais mon génie et gâcher une éternelle jeunesse me causait une joie singulière. Las de planer sur les hauteurs, je plongeai délibérément dans les bas-fonds, à la recherche de sensations nouvelles. Ce que le paradoxe était pour moi dans la sphère de la pensée, la perversité le devenait dans la sphère de la passion. Le désir, à la fin, était une maladie, ou une folie, ou les deux à la fois. Je devenais indifférent à la vie des autres. Je prenais mon plaisir là où il me plaisait de le prendre et passais mon chemin. J'oubliais que chaque petit acte de la vie quotidienne fait ou défait le caractère et qu'en conséquence il faudra un jour crier sur les toits ce que l'on a fait en secret. Je cessai de régner sur moi-même. Je n'étais plus le maître de mon âme et ne le savais point. Je te permis de me dominer et à ton père de m'effrayer. Je me laissai asservir par le plaisir. Je sombrai dans une horrible disgrâce. La seule chose qui à présent me reste, c'est l'humilité absolue, tout comme il n'y a plus pour toi que l'absolue humilité. Tu feras bien de t'agenouiller dans la poussière et de venir apprendre cette leçon avec moi.

Voilà près de deux ans que je suis en prison. Un farouche désespoir s'était élevé en moi. Je m'abandonnais à un chagrin dont le spectacle même était pi-

toyable, à une terrible et impuissante rage, à l'amertume et au mépris, à l'angoisse qui me faisait sangloter tout haut, à une détresse qui ne pouvait trouver de voix, à une douleur muette. J'ai subi tous les modes possibles de la souffrance. Mieux que Wordsworth lui-même, je sais ce qu'il entendait lorsqu'il disait :

*Permanente, sombre et mystérieuse est la souffrance,
Elle a la nature de l'infini.*

Mais tandis que je me réjouissais parfois à l'idée que mes souffrances seraient sans fin, je ne pouvais supporter qu'elles fussent dénuées de sens. Maintenant, quelque chose en moi me dit que rien au monde n'est dénué de sens, et la souffrance moins que toute chose. Ce qui est enfoui en mon être, comme un trésor dans un champ, c'est l'Humilité.

C'est là tout ce qui me reste, et le meilleur : cette ultime découverte à laquelle je suis parvenu, le point de départ d'une évolution nouvelle. Issue de moi-même, je sais qu'elle est venue au moment opportun. Elle n'eût pu venir plus tôt ni plus tard. Si quelqu'un me l'avait annoncée, je l'eusse rejetée. Si on me l'avait apportée, je l'eusse refusée. Puisque c'est ma trouvaille, je veux la garder. Il le faut. C'est l'unique chose qui possède pour moi les éléments d'une vie, d'une vie nouvelle, une *Vita Nuova*. De toutes choses, c'est la

¹⁷ En français, dans le texte original (NdT).

plus étrange. On ne peut la donner à personne et personne ne peut vous la donner. On ne peut l'acquérir qu'en renonçant à tout ce que l'on a. Il faut avoir tout perdu pour savoir qu'on la possède.

Maintenant que j'ai compris qu'elle est en moi, je vois tout à fait clairement ce que je devrais faire, ce que, de fait, je dois faire. Et lorsque j'emploie une telle phrase, je n'ai pas besoin de dire que je ne fais allusion à aucune sanction, à aucun ordre extérieurs. Je ne les admetts point. Je suis bien plus individualiste que jamais. Rien ne me semble avoir la moindre valeur, sauf ce que l'on obtient de soi. Mon être cherche un nouveau mode de réalisation. C'est tout ce qui m'importe. Et la première chose à faire est de me libérer de tout sentiment d'amertume possible contre toi.

Je suis absolument sans ressources, absolument sans foyer. Il y a cependant de pires choses. Je suis tout à fait sincère lorsque je dis que plutôt que quitter cette prison avec une amertume au cœur contre toi, je mendierais volontiers mon pain de porte en porte. Si je ne reçois rien de la demeure du riche, j'obtiendrai quelque chose à la maison du pauvre. Ceux qui possèdent beaucoup sont souvent avides ; ceux qui ont peu partagent toujours. Il me serait bien égal de dormir, en été, dans l'herbe fraîche, et, quand viendrait l'hiver, de chercher refuge dans la tié-

deur d'une meule de foin ou sous l'auvent de quelque grange, pourvu que j'aie l'amour dans mon cœur. Les choses extérieures de la vie me semblent désormais sans importance. Tu peux voir ainsi l'intense degré d'individualisme auquel je suis arrivé, ou plutôt j'arrive, car le voyage est long et « mon chemin semé d'épines ».

Assurément, je sais que demander l'aumône sur la grand-route ne sera pas mon lot et que si je m'étends jamais, le soir, dans l'herbe fraîche, ce sera pour composer des sonnets à la lune. Quand je sortirai de prison, Robbie m'attendra de l'autre côté de la grande porte cloutée de fer, et il est le symbole non seulement de sa propre affection, mais de celle de beaucoup d'autres. J'aurai assez pour vivre, je crois, pendant près de dix-huit mois, de sorte que si je ne puis écrire de beaux livres, je pourrai du moins en lire, et quelle joie peut-être plus grande ? Après cela, j'espère être à même de recouvrer ma faculté créatrice.

Mais s'il en était autrement, s'il ne me restait plus un seul ami au monde, si aucune maison ne m'était ouverte par pitié, s'il me fallait accepter la besace et le manteau déguenillé de la complète pénurie, aussi longtemps que je serais affranchi de tout ressentiment, de toute dureté de cœur, de tout mépris, je pourrai affronter la vie avec beaucoup plus de calme et de confiance que si mon

corps était revêtu de pourpre et de fine toile et mon âme emplie de haine.

Et je n'aurai vraiment aucun mal à te pardonner. Mais, pour que ce soit un plaisir pour moi, il faut que tu le désires. Lorsque tu désireras vraiment mon pardon, tu le trouveras qui t'attend. Lorsqu'on a vraiment envie d'affection, on la trouve vous attendant.

Ma tâche, je n'ai pas besoin de te le dire, ne s'arrête pas là. Elle serait alors relativement facile. Il y a devant moi bien plus de choses. J'ai des collines beaucoup plus abruptes à gravir, des vallées beaucoup plus sombres à traverser. Et je dois tirer tout cela de moi-même. Ni la religion, ni la morale, ni la raison ne peuvent m'être d'aucun secours.

La morale ne m'aide en rien. Je suis un antinomiste-né. Je suis de ceux qui sont faits pour les exceptions, non pour les règles. Mais si je vois qu'il n'y a rien de mal dans ce que l'on fait, je vois qu'il y a quelque chose de mal dans ce que l'on devient. Il est bon de l'avoir appris.

La religion ne m'aide en rien. La foi que d'autres donnent à ce qui est invisible, je la donne à ce que l'on peut toucher et regarder. Mes dieux habitent des temples édifiés par la main de l'homme et c'est dans le cercle d'expérience positive que ma foi devient parachevée, complète, peut-être trop complète car, ainsi que

nombre de ceux, sinon tous, qui ont placé leur ciel sur cette terre, j'y ai trouvé non seulement la beauté du ciel, mais aussi l'horreur de l'enfer. Lorsqu'il m'arrive de penser à la religion, il me semble que j'aimerais fonder un ordre pour ceux qui ne peuvent croire : la Confrérie des enfants athées, pourrait-on l'appeler, où, devant un autel où ne brûlerait aucun cierge, un prêtre, dans le cœur duquel la paix ne saurait entrer, officierait avec du pain non béni et un calice vide de vin. Toute chose, pour être vraie, doit devenir une religion et, non moins que la foi, l'agnosticisme devrait avoir ses rites. Il a semé ses martyrs, il devrait recueillir ses saints et louer Dieu chaque jour de s'être dérobé aux yeux des hommes. Mais qu'il s'agisse de foi ou d'agnosticisme, ce ne doit être rien qui me soit extérieur. Leurs symboles doivent être de ma propre création. Seul ce qui est spirituel façonne sa propre forme. Si je n'en puis trouver le secret en moi-même, je ne le trouverai jamais. Si je ne le possède déjà, il ne viendra jamais à moi.

La raison ne m'aide en rien. Elle me dit que la loi qui m'a condamné est injuste et mauvaise et que le système dont j'ai souffert est injuste et mauvais. Mais, de façon ou d'autre, il me faut les rendre pour moi justes et fondés. Et tout comme en art nous ne nous soucions que de ce qu'une chose particulière représente pour nous à un moment particu-

lier, il en est ainsi dans l'évolution éthique de notre caractère. Il me faut rendre bon pour moi tout ce qui m'est arrivé. La couche de bois, la nourriture répugnante, les rudes cordages que l'on déchiquette en étoupe jusqu'à ce que le bout des doigts endoloris devienne insensible, les viles corvées par lesquelles commencent et finissent les journées, les durs commandements que semble nécessiter la routine, l'affreuse tenue qui rend la douleur grotesque à voir, le silence, la solitude, la honte, toutes ces choses, il me faut les transformer en une épreuve spirituelle. Il n'est pas une seule dégradation du corps que je ne doive tenter de transformer en spiritualisation de l'âme.

Je veux en arriver au point où je serai capable de dire très simplement, sans affectation, que les deux tournants décisifs de ma vie furent lorsque mon père m'envoya à Oxford et quand la société m'envoya en prison. Je ne dirai pas que la prison est la meilleure chose qui me soit arrivée, car cette phrase suggérerait une trop grande amertume envers moi-même. Je dirais plutôt, ou peut-être entendrais-je dire de moi, que j'étais un enfant si représentatif de mon époque que, par perversité et pour l'amour de cette perversité, j'ai changé en mal les bonnes choses de ma vie et en bien les choses mauvaises de ma vie.

Mais peu importe ce que disent ou les autres ou moi-

même. L'important, la tâche que j'ai devant moi et qu'il me faut accomplir pour que le peu de temps qui me reste à vivre ne soit pas mutilé, gâté et imparfait, est d'absorber dans mon être tout ce qui m'a été fait, de l'intégrer en moi, de l'accepter sans plainte, ni peur, ni répugnance. Le vice suprême est la superficialité. Tout ce que l'on conçoit est bien.

Au début de mon emprisonnement, certaines personnes me conseillèrent de tenter d'oublier qui j'étais. C'était un conseil désastreux. Ce n'est que lorsque j'ai pris conscience de ce que je suis que j'ai trouvé quelque réconfort. Maintenant, d'autres me conseillent, quand je serai libéré, d'oublier que je sois jamais allé en prison. Je sais que ce serait tout aussi fatal. Cela signifierait que je serais sans cesse obsédé par un intolérable sentiment de honte et que ces choses qui sont créées pour moi autant que pour quiconque — la beauté du soleil et de la lune, le cortège des saisons, la musique de l'aurore et le silence des longues nuits, la pluie tombant à travers le feuillage ou la rosée argentant le gazon — seraient pour moi souillées et perdraient leur pouvoir de guérir et de donner de la joie. Regretter ses épreuves est arrêter son évolution. Renier ses épreuves est mettre un mensonge sur les lèvres de sa vie. Ce n'est rien moins qu'un déni de l'âme.

Car, de même que le corps absorbe des choses de

toutes sortes, des choses grossières et impures tout aussi bien que celles que le prêtre ou une vision a purifiées, et de même qu'il les convertit en force et en agilité, en un jeu de muscles harmonieux, en chair joliment moulée, et donne aux yeux et aux cheveux leur couleur, l'âme, elle aussi, a ses fonctions nutritives et peut transformer en nobles modes de pensée et en passions d'une grande élévation ce qui en soi est bas, cruel et dégradant. Et, mieux encore, elle y peut trouver ses moyens les plus hauts de s'affirmer et, souvent, la possibilité de se révéler plus parfaitement à elle-même par ce qui avait pour dessein de la profaner ou de la détruire.

Il me faudra accepter franchement le fait d'avoir été le prisonnier ordinaire d'une geôle ordinaire et, aussi curieux que cela puisse paraître, l'une des choses qu'il me faudra apprendre sera de n'en être pas honteux. Il me faudra l'accepter comme un châtiement et, si l'on est honteux d'avoir été châtié, autant vaudrait ne l'avoir jamais été. Bien entendu, il y a maintes choses dont j'ai été accusé et que je n'ai pas commises, mais il en est de nombreuses dont on m'a accusé et que j'ai commises, et, dans ma vie, un plus grand nombre encore de choses pour lesquelles je n'ai jamais été inculpé. Et puisque, comme je l'ai dit plus haut, les dieux sont étranges et nous punissent pour ce qu'il y a en nous de

bon et d'humain autant que pour ce qui est mauvais et pervers, il me faut accepter le fait que l'on est puni pour le bien que l'on fait aussi bien que pour le mal. Que ce soit parfaitement juste, j'en ai la conviction. Cela vous aide, ou devrait vous aider, à comprendre les deux et à ne s'enorgueillir ni de l'un ni de l'autre. Si donc, ainsi que je l'espère, je n'ai pas honte de mon châtiement, il me sera possible de penser, de marcher et de vivre en toute liberté.

Bien des hommes, une fois libérés, emportent leur prison avec eux et la cachent dans leur cœur comme une honte secrète, puis, comme de pauvres créatures empoisonnées, finissent par se terrer dans un trou pour y mourir. Il est pitoyable qu'ils doivent en venir là et la société est injuste, terriblement injuste, de les y obliger. La société s'arroge le droit d'infliger à l'individu d'effroyables punitions, mais elle a aussi ce vice suprême d'être superficielle et ne se rend pas compte de ce qu'elle fait. Quand l'homme a purgé sa peine, elle l'abandonne à lui-même, c'est-à-dire au moment même où commence envers lui son devoir le plus haut. Elle a, en vérité, honte de ses actes et évite ceux qu'elle a punis comme on évite un créancier que l'on ne peut rembourser ou quelqu'un à qui l'on a causé un tort irréparable, irrémédiable. Quant à moi, si je me rends compte de ce que j'ai souffert, je puis exiger que la société

comprenne ce qu'elle m'a infligé, de façon qu'il n'y ait amertume ou haine ni d'un côté ni de l'autre.

Je sais assurément qu'à un certain point de vue, les choses seront pour moi plus difficiles que pour les autres ; il en devra être ainsi à cause de la nature même de mon cas. Les malheureux voleurs et les hors-la-loi emprisonnés ici avec moi ont, à maints égards, plus de chance que moi. Le coin de cité grise ou de champ vert qui vit leur faute est petit. Pour trouver ceux qui ne sauront rien de ce qu'ils ont fait, ils n'auront besoin de parcourir que la distance que peut franchir un oiseau de crépuscule du matin à l'aurore. Mais, pour moi, le monde se rétrécit à un empan et, de quelque côté que je me tourne, mon nom est tracé sur les rocs en lettres de plomb. Car je suis venu non de l'obscurité pour entrer dans la notoriété momentanée du crime, mais d'une sorte d'éternité de gloire pour entrer dans une sorte d'éternité d'infamie, et il me semble parfois avoir démontré, s'il était besoin de le démontrer, qu'entre la célébrité et l'infamie il n'y a qu'un pas, et peut-être moins.

Cependant, dans le fait même que l'on me reconnaîtra où que j'aïlle et que l'on connaîtra ma vie, dans ses folies tout au moins, je puis discerner pour moi quelque chose de bénéfique. Cela m'imposera la nécessité de m'affirmer de nouveau en tant qu'artiste et dès que ce me sera possible.

S'il m'est donné de produire encore une unique et belle œuvre d'art, je pourrai alors arracher à la méchanceté son venin, à la lâcheté ses sarcasmes, et couper à la racine la langue du mépris.

Si la vie est pour moi un problème — et elle l'est assurément —, je n'en suis pas moins un problème pour la vie. Les gens devront adopter une certaine attitude envers moi et prononcer ainsi un jugement et sur eux et sur moi. Je n'ai pas besoin de dire que je ne parle de personne en particulier. Les seuls êtres parmi lesquels j'aimerais me trouver désormais sont les artistes et les créatures qui ont souffert : ceux qui savent ce qu'est la beauté et ceux qui savent ce qu'est la douleur. Personne d'autre ne m'intéresse. Je n'exige rien non plus de la vie. Dans tout ce que j'ai dit, je me soucie simplement de mon attitude mentale envers la vie dans son ensemble. J'ai le sentiment que n'être pas honteux d'avoir été puni est l'un des premiers résultats qu'il me faudra atteindre et pour ma propre perfection et parce que je suis si imparfait.

Puis il me faudra apprendre à être heureux. Je le savais jadis, ou croyais le savoir par instinct. Jadis, c'était toujours le printemps dans mon cœur. J'étais, par nature, apparenté à la joie. Jusqu'au bord, j'emplissais ma vie de plaisir comme on pourrait emplir jusqu'au bord une coupe de vin. J'envisage maintenant la vie

sous un angle absolument nouveau, et même concevoir le bonheur m'est souvent extrêmement difficile. Je me souviens avoir, au cours de mon premier trimestre à Oxford, lu dans *Renaissance* de Walter Pater — ce livre qui eut sur ma vie une si étrange influence — que Dante place dans les bas-fonds de l'enfer ceux qui, volontairement, vivent dans la tristesse. J'avais alors, à la bibliothèque du collège, cherché, dans *La divine comédie*, le passage où, sous le lugubre marais, gisent ceux qui étaient « maussades dans la suavité de l'air », répétant à jamais à travers leurs soupirs :

*Tristi fummo
Nell'aer dolce che dal sol
s'alleggra.*

L'Église, je le savais, condamnait l'accidia, mais cette idée me semblait absolument fantasque ; c'était bien là, pensais-je, la sorte de péché qu'inventerait un prêtre ignorant tout de la vie réelle. Je ne pouvais non plus comprendre que Dante, qui dit que « la douleur nous remarie à Dieu », eût pu être si dur pour ceux qui étaient épris de mélancolie, si tant est qu'il en existe vraiment. Je ne me doutais guère que cela deviendrait un jour l'une des plus grandes tentations de ma vie.

Lorsque j'étais à la prison de Wandsworth, j'aspirais à la mort. C'était mon seul désir. Quand je fus transféré ici, et que, après deux mois passés à l'infirmerie, je

constatai que ma santé physique s'améliorait, je fus pris de fureur. Je décidai de me suicider le jour même de ma sortie de prison. Au bout d'un certain temps, ces funestes dispositions disparurent et je résolus de vivre, mais de me revêtir de mélancolie comme un roi se revêt de pourpre, de ne plus jamais sourire, de transformer en maison de deuil toute demeure dont je franchirais le seuil, d'obliger mes amis à régler lentement leur pas sur ma tristesse, de leur apprendre que la mélancolie est le vrai secret de la vie, de les affliger d'une douleur étrangère, de les accabler de ma propre peine. Mes sentiments sont maintenant absolument différents. Je vois qu'il serait à la fois ingrat et cruel à moi d'avoir l'air triste au point que, lorsque mes amis viendraient me voir, ils devraient avoir l'air plus triste encore pour me témoigner leur sympathie, ou que si, voulant les recevoir, je les invitais à s'attabler en silence devant des herbes amères ou un repas funèbre. Il me faut apprendre à être gai et heureux.

Lors des deux dernières occasions où l'on m'autoriserait à recevoir ici mes amis, je m'efforçai d'être aussi gai que possible et de montrer ma gaieté pour compenser un peu la peine qu'ils avaient prise en faisant tout le trajet de Londres pour venir me voir. Ce n'est là, je le sais, qu'une compensation bien légère, mais c'est ce qui, j'en suis certain, leur fait le plus de plaisir. Il y a

samedi huit jours, je vis Robbie pendant une heure et m'efforçai de donner la plus complète expression à la joie que me causait vraiment sa venue. Et la preuve que j'ai tout à fait raison dans les vues et les idées que j'expose ici pour moi-même m'est donnée par le fait que, pour la première fois depuis ma détention, j'ai maintenant un vrai désir de vivre.

J'ai devant moi tant à faire que je regarderais comme une affreuse tragédie de mourir avant d'avoir pu en réaliser au moins une petite part. Je vois dans l'art et dans la vie des développements inattendus, chacun d'eux offrant un nouveau moyen de perfection. J'aspire à vivre pour pouvoir explorer de qui est pour moi rien moins qu'un nouvel univers. Veux-tu savoir ce qu'est ce nouvel univers ? Je crois que tu peux le deviner. C'est celui dans lequel je vis.

La douleur et tout ce qu'elle enseigne est mon nouvel univers. J'avais accoutumé de vivre entièrement pour le plaisir. Je fuyais toutes les sortes de souffrance et de peine. Je les haïssais toutes deux. J'avais résolu de les ignorer dans toute la mesure du possible, c'est-à-dire de les traiter comme des genres d'imperfection. Elles étaient exclues de mon système de vie. Elles n'avaient aucune place dans ma philosophie. Ma mère, qui avait une notion plus complète de la vie, me citait souvent les vers de Goethe, transcrits par Carlyle dans

un livre qu'il lui avait donné il y a des années et traduits, je crois par lui :

*Celui qui, jamais, ne mangea son pain dans la douleur,
Qui jamais ne passa les heures nocturnes
A pleurer, attendant l'aurore,
Celui-là ne vous connaît point,
Ô puissances célestes.*

Ce sont là les vers que cette noble reine de Prusse, que Napoléon traita avec une brutalité si grossière, avait l'habitude de citer dans son humiliation et son exil. Ce sont les vers que ma mère citait souvent dans les chagrins qui attristèrent la fin de sa vie. Je me refusais absolument à accepter, ou même à admettre, l'immense vérité qu'ils cachaient. Je ne pouvais la comprendre. Je me souviens fort bien lui avoir dit souvent que je n'avais pas envie de manger mon pain dans la douleur ni de passer mes nuits à pleurer en attendant une aube plus amère encore.

Je ne me doutais guère que c'était là l'une des surprises particulières que me réservait le destin et qu'en réalité, pour une entière année de ma vie, je ne ferais guère autre chose. Mais c'est la part qui m'a été faite et, au cours de ces derniers mois, au prix de difficultés et de luttes terribles, j'ai été à même de comprendre certaines des leçons cachées au cœur de la douleur. Des ecclésiastiques et des gens qui usent de phrases sans sa-

gesse parlent parfois de la souffrance comme d'un mystère. C'est, en vérité, une révélation. Elle permet de discerner ce qu'on n'avait jamais perçu encore et d'aborder l'histoire sous un angle différent. Ce que l'on a pressenti confusément, par instinct, en matière d'art est intellectuellement et émotionnellement conçu avec une parfaite clarté de vision et une intensité de compréhension absolue.

Je vois maintenant que la douleur, étant l'émotion suprême dont l'homme soit capable, est à la fois le type et la pierre de touche de tout grand art. Ce que recherche toujours l'artiste est le mode d'existence où l'âme et le corps soient un et indivisibles, où l'extérieur soit l'expression de l'intérieur, où la forme se révèle. De tels modes d'existence ne sont pas rares. La jeunesse et les arts qui se préoccupent de la jeunesse peuvent à un moment donné nous servir de modèle. A un autre moment, nous pouvons nous plaire à croire que, par sa subtilité et sa sensibilité d'impression, par son évocation d'un esprit habitant les objets extérieurs et se revêtant de terre et d'air, de brume et de cité à la fois, et par la morbide résonance de ses états d'âme, de sa tonalité et de ses couleurs, l'art moderne du paysage exprime pour nous dans le domaine pictural ce qui fut exprimé avec une telle perfection par les Grecs dans le domaine de la plastique. La

musique, où tout sujet est absorbé dans l'expression et ne peut en être séparé, est un exemple complexe de ce que je veux dire, tout comme une fleur ou un enfant en sont un exemple simple. Mais la douleur est l'ultime symbole et dans la vie et dans l'art.

Derrière la joie et le rire, il peut y avoir un caractère grossier, dur, insensible. Mais derrière la douleur, il y a toujours la douleur. A l'encontre du plaisir, la douleur ne porte point de masque. La vérité en art ne comporte aucune correspondance entre l'idée essentielle et l'existence accidentelle elle n'est pas la ressemblance de la forme avec l'ombre, ni de la forme reflétée dans le cristal avec la forme elle-même ; elle n'est pas l'écho que renvoie le creux d'une colline, pas plus qu'elle n'est, dans la vallée, un puits d'eau argentée qui montre la lune à la lune et Narcisse à Narcisse. La vérité en art est l'unité d'une chose avec elle-même, l'extérieur rendu expressif de l'intérieur, l'âme s'étant incarnée et le corps spiritualisé. Pour cette raison, il n'y a pas de vérité comparable à la douleur. La douleur me semble être parfois l'unique vérité. Les autres choses peuvent être des illusions de l'œil ou de l'appétit, faites pour aveugler l'un et rassasier l'autre, mais c'est de la douleur que les mondes ont été construits et, à la naissance d'un enfant ou d'une étoile, préside la douleur.

Plus encore, il y a dans la douleur une réalité intense, extraordinaire. J'ai dit de moi que j'étais en rapport symbolique avec l'art et la culture de mon époque. Il n'est pas un seul misérable dans ce misérable lieu qui ne soit en rapport symbolique avec le secret même de la vie. Car le secret de la vie est la souffrance. C'est ce qui se cache derrière toute chose. Quand nous commençons à vivre, ce qui est doux est pour nous si doux et ce qui est amer si amer que nous dirigeons inévitablement tous nos désirs vers les plaisirs et aspirons non seulement à « nous nourrir de miel pendant un mois ou deux », mais à ne goûter d'autre nourriture de toute notre vie, ignorant que nous pourrions ainsi affamer notre âme.

Je me souviens avoir un jour parlé sur ce sujet à l'une des plus belles personnalités que j'aie jamais connues¹⁸, une femme dont la sympathie et la noble bonté à mon égard, et avant et depuis la tragédie de mon emprisonnement, sont indescriptibles, une femme qui m'a vraiment aidé plus que personne au monde, bien qu'elle ne le sache pas, à porter le fardeau de mes peines, et cela par le seul fait de son existence, parce qu'elle est ce qu'elle est : à la fois un idéal et une influence, une suggestion de ce que l'on pourrait devenir et une aide réelle pour le réaliser, une âme qui rend suave l'air ordinaire et fait paraître ce qui est spirituel

aussi simple et naturel que la lumière du soleil ou la mer, une femme pour qui la beauté et la douleur marchent la main dans la main et offrent le même message. Ce jour-là, je me rappelle distinctement lui avoir dit qu'il y avait assez de souffrance dans une étroite ruelle de Londres pour démontrer que Dieu n'aime pas l'homme et que partout où il y a de la peine, ne fût-ce que celle d'un enfant pleurant dans un jardin pour une faute qu'il a ou non commise, toute la face de la Création s'en trouve complètement déparée. J'étais entièrement dans mon tort. Elle me le dit, mais je ne pouvais la croire. Je n'étais pas dans la sphère où l'on peut atteindre à une telle croyance. Il me semble à présent que l'amour, de quelque sorte qu'il soit, est la seule explication possible de l'extraordinaire somme de souffrance qu'il y a dans le monde. Je ne puis concevoir aucune autre explication. Je suis convaincu qu'il n'y en a pas d'autre et que si, comme je l'ai dit, c'est vraiment de la douleur que le monde a été construit, il l'a été par les mains de l'amour, parce que l'âme de l'homme, pour qui il a été construit, ne pourrait d'aucune autre façon atteindre la plénitude de sa perfection. Au beau corps le plaisir, à la belle âme la douleur.

Quand je dis être convaincu de ces choses, je parle avec trop d'orgueil. Dans le lointain, pareille à une perle parfaite, on peut apercevoir la cité de Dieu. C'est si

¹⁸ Miss Adela Schuster.

merveilleux qu'il semble qu'un enfant y pourrait parvenir en un jour d'été. Un enfant le pourrait, en effet. Mais il en est autrement pour moi et mes semblables. On peut, pour un moment, prendre conscience d'une chose, mais on la perd pendant les longues heures qui suivent et se traînent avec des pieds de plombs. Il est si difficile de demeurer « sur les hauteurs que l'âme est capable de gagner » ! Nous pensons en termes d'éternité, mais avançons lentement dans le temps, et avec quelle lenteur le temps passe pour nous, qui sommes en prison, je n'ai pas besoin de le redire, non plus que la lassitude et le désespoir qui se glissent dans notre cellule, tout comme dans la cellule de notre cœur, avec une si étrange insistance qu'il nous faut, pour ainsi dire, nettoyer et orner la maison pour leur venue, comme nous le ferions pour un invité inopportun ou un maître cruel, ou un esclave dont, par hasard ou de notre plein gré, nous serions l'esclave.

Et, bien que, pour le moment, tu aies peine à le croire, il n'en est pas moins vrai que, pour toi qui vis en liberté, dans l'oisiveté et le confort, il t'est plus facile qu'à moi, qui commence la journée en m'agenouillant pour laver le plancher de ma cellule, d'apprendre les leçons de l'humilité. Car la vie de prison, avec ses privations et ses restrictions incessantes, provoque la rébellion. Le plus terrible n'est pas qu'elle vous brise

le cœur (les cœurs sont faits pour être brisés), mais qu'elle le change en pierre. On a parfois l'impression que ce n'est qu'avec un front d'airain et le mépris aux lèvres que l'on peut parvenir au bout de la journée. Et celui qui est en état de rébellion ne peut être touché par la grâce, pour employer la phrase si chère à l'Église — si chère à juste titre, sans doute —, car, dans la vie comme dans l'art, un état de rébellion ferme les portes de l'âme et repousse les souffles du ciel. Mais si je dois les apprendre, c'est ici que j'apprendrai ces leçons, et il me faut être empli de joie si mes pieds sont sur la bonne route et mon visage tourné vers « la Porte que l'on dit merveilleuse », même si je dois tomber maintes fois dans la fange et souvent m'égarer dans la brume.

Cette Vie nouvelle, ainsi que j'aime à l'appeler parfois par amour pour Dante, n'est certes pas une vie nouvelle, mais simplement le prolongement, le développement et l'évolution de ma vie passée. Lorsque j'étais à Oxford — c'était, je m'en souviens, un matin de l'année où je passais ma licence —, j'avais dit à l'un de mes amis, tandis que nous parcourions les étroites vallées de Magdalen peuplées d'oiseaux, que je voulais goûter à tous les fruits du jardin du monde et que j'entrerais dans la vie avec cette passion dans l'âme. Et c'est ainsi, en vérité, que je vécus. Ma seule erreur fut de me borner ex-

clusivement aux arbres de ce qui me paraissait être le côté ensoleillé du jardin et d'éviter l'autre côté, sombre et triste. La faillite, la disgrâce, la pauvreté, le chagrin, le désespoir, la souffrance, les larmes mêmes, les mots entrecoupés que laissent échapper des lèvres douloureuses, le remords qui fait marcher sur des épines, la conscience qui condamne, l'humiliation de soi qui est un châtiment, la détresse qui se couvre la tête de cendre, l'angoisse qui se revêt de bure et met du fiel dans sa boisson, toutes ces choses m'effrayaient. Et, parce que j'avais résolu de n'en rien connaître, je fus contraint de goûter chacune d'elles tour à tour, de m'en repaître, de n'avoir, pour toute une saison, nulle autre nourriture.

Je ne regrette pas un seul instant d'avoir vécu pour le plaisir. Je m'y livrai pleinement, ainsi qu'on devrait faire tout ce que l'on fait. Il n'est pas de plaisir que je n'aie connu. Je jetai dans une coupe de vin la perle de mon âme. Je suivis, au son des flûtes, le chemin de velours. Je me nourris de miel. Mais continuer à vivre ainsi eût été une erreur, car c'eût été se limiter. Il me fallait poursuivre ma route. L'autre moitié du jardin avait aussi ses secrets pour moi. Tout cela est assurément présagé et préfiguré dans mes livres, dans *Le Prince heureux*, par exemple, puis dans *Le jeune Roi*, particulièrement dans le passage où l'évêque dit au jeune

garçon agenouillé : « N'est-il pas plus sage que toi, Celui qui a créé la misère », phrase qui, lorsque je l'écrivis, ne me semblait guère plus qu'une phrase. Cela se trouve, pour une grande part, caché dans la note de fatalité qui, tel un fil de pourpre, s'insinue dans la trame dorée de *Dorian Gray*. Dans *Le Critique en tant qu'artiste*, cela perce sous maintes couleurs. Dans *L'Ame de l'homme sous le socialisme*, on le retrouve exposé en termes qui ne sont que trop faciles à comprendre. C'est l'un des refrains dont les *motifs*¹⁹ répétés font de *Salomé* un morceau de musique et lui donnent la forme régulière d'une ballade. Cela est incarné dans le poème en prose de l'homme qui, de l'image de bronze du « Plaisir qui ne dure qu'un moment », doit faire l'image de la « Douleur qui dure à jamais ». Il n'en pouvait être autrement. A chaque instant de notre vie, nous sommes ce que nous allons être non moins que ce que nous avons été. L'art est un symbole parce que l'homme est un symbole.

Si j'y puis parvenir complètement, cette vie nouvelle sera l'ultime accomplissement de ma vie artistique. Car la vie artistique est simplement le développement de notre personnalité. L'humilité, chez l'artiste, est sa franche acceptation de toutes les expériences, tout comme l'amour est simplement, chez lui, le

sens de la beauté qui révèle au monde et son corps et son âme. Dans *Marius l'Epicurien*, Pater cherche à concilier la vie artistique avec la vie religieuse, au sens profond, doux et austère du terme. Mais Marius n'est guère plus qu'un spectateur, un spectateur idéal, il est vrai, auquel il est donné « de contempler le spectacle de la vie avec des émotions appropriées », ce que Wordsworth définit comme le but véritable du poète ; ce n'est pourtant qu'un spectateur trop occupé de l'élégance des sièges du sanctuaire pour observer que c'est le sanctuaire de la douleur qu'il est en train de contempler.

Je vois un rapport beaucoup plus intime et immédiat entre la vraie vie du Christ et la vraie vie de l'artiste, et j'éprouve un vif plaisir à songer que, longtemps avant que la douleur n'eût fait siens mes jours et ne m'eût enchaîné à son char, j'avais écrit, dans *L'Ame de l'homme sous le socialisme*, que celui qui voudrait mener une vie pareille à celle du Christ devait être absolument lui-même ; et j'avais pris pour types non seulement le berger sur la colline et le prisonnier dans sa cellule, mais aussi le peintre, pour qui le monde est un déploiement de couleurs, et le poète, pour qui l'univers est un chant. Je me souviens avoir dit un jour à André Gide, alors que nous étions assis dans un café parisien, que tandis que la métaphysique n'offrait pour moi que peu d'intérêt et la morale

aucun, la moindre parole de Platon ou du Christ pouvait être immédiatement transférée dans la sphère de l'art et y trouver son parfait accomplissement. Cette généralisation était aussi profonde que nouvelle.

Non seulement pouvons-nous discerner chez le Christ cette étroite union de la personnalité et de la perfection qui, dans la vie, constitue la véritable distinction entre les mouvements classique et romantique, mais la base même de sa nature était identique à celle de l'artiste : une intense et ardente imagination. Il manifesta, dans toute la sphère des relations humaines, cette sympathie imaginative qui, dans le domaine de l'art, est l'unique secret de la création. Il comprit la lèpre du lépreux, les ténèbres de l'aveugle, la cruelle misère de ceux qui vivent pour le plaisir, l'étrange pauvreté des riches. Tu dois maintenant comprendre, n'est-ce pas, que lorsque tu m'écrivis, tandis que j'étais souffrant : « Quand tu n'es pas sur ton piédestal, tu n'es pas intéressant. La prochaine fois que tu seras malade, je te quitterai tout de suite », tu étais alors loin de ce que Matthew Arnold appelle « Le Secret de Jésus ». Tous deux t'auraient enseigné que ce qui arrive à autrui vous arrive à vous-même, et si tu veux une devise pour la lire à l'aube et au crépuscule, pour le plaisir ou pour la peine, trace sur les murs de ta maison, pour les faire dorer par le

¹⁹ En français, dans le texte original (NdT).

soleil et argenter par la lune, les mots suivants : « *Tout ce qui arrive à autrui vous arrive à vous-même.* » Et si l'on te demande ce que peut bien signifier cette devise, tu pourras répondre qu'elle s'applique « au cœur de Jésus-Christ et au cerveau de Shakespeare ».

En vérité, la place du Christ est parmi les poètes. Toute sa conception de l'humanité est née de l'imagination, qui seule pouvait la permettre. L'homme était pour lui ce que Dieu était pour le panthéiste. Il fut le premier à entrevoir comme une unité les races divisées. Il y avait eu avant lui des dieux et des hommes. Lui seul vit que, sur les sommets de l'humanité, seuls comptaient Dieu et l'homme. Et, grâce au mysticisme de la sympathie, sentant que l'un et l'autre s'étaient incarnés en lui, il se dénomme, selon son humeur, le Fils de Dieu ou le Fils de l'homme. Plus qu'aucun autre dans l'histoire, il éveille en nous cette faculté d'émerveillement à laquelle le romanesque fait toujours appel. Il y a encore pour moi quelque chose de presque incroyable à l'idée qu'un jeune paysan galiléen puisse s'imaginer capable de porter sur ses épaules le fardeau du monde entier : tout ce qui avait déjà été fait et souffert et tout ce qui devait encore être fait et souffert — les crimes de Néron, de César Borgia, d'Alexandre VI et d'Héliogabale, qui était empereur de Rome et prêtre du Soleil, les souff-

rances de ceux dont les noms sont légion et dont les demeures sont parmi les tombes, les nations opprimées, les enfants des usines, les voleurs, les détenus, les hors-la-loi, ceux qui sont muets sous la contrainte et dont le silence n'est entendu que de Dieu —, et non seulement l'imaginer, mais l'accomplir positivement, de sorte que désormais tous ceux qui prennent contact avec sa personnalité, même s'ils ne s'inclinent devant ses autels ou ne s'agenouillent devant ses prêtres, découvrent en quelque façon que la laideur de leur péché est effacée et que la beauté de leur douleur leur est révélée.

J'ai dit du Christ que sa place était parmi les poètes. En vérité, Shelley et Sophocle sont ses pairs. Mais toute la vie du Christ est le plus merveilleux des poèmes. Pour « la pitié et la terreur », il n'est rien qui s'en approche dans tout le cycle de la tragédie grecque. La pureté absolue du protagoniste élève tout le plan de sa vie à la hauteur de l'art romantique, dont les souffrances de Thèbes et de la lignée de Pélopes sont exclues par leur horreur même et montre combien Aristote avait tort de prétendre, dans son traité de l'art dramatique, qu'il serait impossible de supporter le spectacle d'un être irréprochable dans la douleur. Ni dans Eschyle ni dans Dante, ces maîtres austères de la tendresse, ni dans Shakespeare, le plus purement humain de tous les grands artistes, ni

dans toute la légende et tout le mythe celtes, où toute la beauté du monde est perçue sous un voile de larmes et où la vie d'un homme n'est pas plus que la vie d'une fleur, il n'est rien qui, par la seule simplicité du pathétique intimement alliée à la sublimité de l'effet tragique, puisse égaler, ni même approcher la dernière scène de la Passion du Christ : le repas avec ses compagnons, dont un l'a déjà vendu pour de l'argent ; l'angoisse dans le calme jardin des Oliviers éclairé par la lune ; le faux ami s'approchant de lui pour le trahir par un baiser ; l'ami qui croyait encore en lui et sur lequel, comme sur un roc, il avait compté pour bâtir pour l'homme une maison de refuge, le reniant tandis que le chant du coq éclatait dans l'aube ; son entière soumission, son acceptation de tout ; et, de plus, des scènes telles que celle du grand prêtre de l'orthodoxie déchirant son vêtement dans sa fureur, et le magistrat de la justice civile réclamant de l'eau dans le vain espoir de se laver de cette tache de sang innocent qui fait de lui le rouge personnage de l'histoire ; la cérémonie du couronnement de la douleur, l'une des choses les plus merveilleuses de toute la chronique des temps ; la crucifixion de l'Innocent sous les yeux de sa mère et du disciple qu'il aimait ; les soldats jetant les dés dont sa tunique était l'enjeu ; la terrible mort par laquelle il donna au monde son symbole le plus durable ; et son ensevelisse-

ment final dans la sépulture de l'homme riche, son cadavre entouré de bandes égyptiennes et embaumé d'aromates et de parfums coûteux comme s'il s'était agi du fils d'un roi. Si l'on considère tout cela du seul point de vue de l'art, on ne peut qu'être reconnaissant que l'office suprême de l'Église soit le spectacle de la tragédie sans l'effusion de sang : la présentation mystique, au moyen de dialogues, de costumes, de gestes même, de la Passion de son Seigneur. Et c'est toujours pour moi une source de plaisir et d'émotion de me rappeler que l'on retrouve l'ultime survivance du chœur grec, perdu pour l'art partout ailleurs, dans les répons du servant du prêtre qui célèbre la messe.

Pourtant, toute la vie du Christ — tant la douleur et la beauté peuvent s'identifier dans leur sens et leur manifestation — est en réalité une idylle, bien qu'elle ait pour dénouement le voile du temple qui se déchire, les ténèbres qui couvrent la face de la terre et la pierre roulée jusqu'à l'entrée du sépulcre. On pense toujours à lui comme à un époux avec ses compagnons, ainsi qu'il s'est une fois dépeint lui-même ; ou à un berger errant dans une vallée avec son troupeau, à la recherche d'une verte prairie ou d'un frais ruisseau ; ou comme à un chanteur tentant, à partir de la musique, d'édifier les murs de la cité de Dieu ; ou à un amant pour l'amour duquel

le monde entier était trop petit. Ses miracles me paraissent aussi exquis que la venue du printemps et tout aussi naturels. Je ne vois pas la moindre difficulté à croire que tel était le charme de sa personnalité que sa seule présence pouvait apporter la paix aux âmes angoissées et que ceux qui touchaient ses vêtements ou ses mains oubliaient leurs souffrances ; ou que, lorsqu'il passait sur la grand-route, des gens qui n'avaient rien vu du mystère de la vie le voyaient clairement, et que d'autres, qui étaient restés sourds à toute autre voix que celle du plaisir, entendaient pour la première fois la voix de l'amour et la trouvaient aussi « musicale que le luth d'Apollon » ; ou que les passions mauvaises fuyaient à son approche et que des hommes dont la vie morne et sans imagination n'avait été qu'un genre de mort se dressaient hors de leur tombeau lorsqu'il les appelait ; ou que, lorsqu'il enseignait sur la montagne, la multitude oubliait la faim, la soif et les soucis de ce monde, et qu'à tous ses amis qui l'écoutaient lorsqu'il était assis à table, les mets grossiers paraissaient délicats, l'eau avait le goût du bon vin, et la maison entière leur semblait s'emplir de la suave odeur du nard.

Renan, dans sa *Vie de Jésus* — ce gracieux cinquième évangile, l'évangile selon saint Thomas, pourrait-on l'appeler —, dit quelque part que le grand accomplissement du Christ fut de

s'être fait aimer autant après sa mort que pendant sa vie. Et si, assurément, sa place est parmi les poètes, il est le guide de tous les amants. Il vit que l'amour est le premier secret du monde, ce secret qu'ont cherché les sages, et que c'est seulement grâce à l'amour que l'on peut approcher du cœur du lépreux ou des pieds de Dieu.

Et, par-dessus tout, le Christ est l'individualiste suprême. Tout comme l'acceptation artistique de toutes les expériences, l'humilité n'est qu'un mode de manifestation. C'est l'âme de l'homme que le Christ recherche toujours. Il l'appelle « le royaume de Dieu » et le trouve en chacun de nous. Il la compare à de menues choses, à une graine minuscule, à une poignée de levain, à une perle. C'est parce que l'on ne prend conscience de son âme qu'en se libérant de toutes passions étrangères, de toute culture acquise, de toutes possessions extérieures, bonnes ou mauvaises.

J'avais résisté à tout avec une volonté opiniâtre et beaucoup de cette rébellion qui est dans ma nature jusqu'à ce qu'il ne me restât plus qu'une unique chose au monde : Cyril. J'avais perdu mon nom, ma position, mon bonheur, ma liberté, ma fortune. J'étais prisonnier et pauvre, mais il me restait encore un trésor magnifique : mon fils aîné. Soudain, la loi me l'arracha. Ce fut un coup si effroyable que, ne sachant que faire, je

me jetai à genoux, courbai la tête et dis en pleurant : « Le corps d'un enfant est comme le corps du Seigneur.

Je ne suis digne ni de l'un ni de l'autre. » Cet instant parut me sauver. Je vis alors que l'unique solution pour moi était de tout accepter. Depuis lors, si curieux que cela puisse paraître, j'ai été plus heureux. Bien entendu, c'était mon âme que j'avais atteinte dans son ultime essence. A maints égards, j'avais été son ennemi, mais je la trouvais m'attendant, comme une amie. Lorsqu'on entre en contact avec l'âme, elle vous rend aussi simple qu'un enfant, ainsi que, dit le Christ, nous devrions être.

Il est tragique que si peu de gens « possèdent leur âme » avant de mourir. « Rien n'est plus rare pour un homme, dit Emerson, que de commettre un acte bien à lui. » C'est parfaitement vrai. La plupart des gens ne sont pas eux-mêmes. Leurs pensées sont les opinions des autres, leur vie une imitation, leurs passions une citation. Le Christ fut non seulement l'individualiste suprême, mais le premier individualiste de l'histoire. Certains ont tenté d'en faire un philanthrope ordinaire semblable aux horribles philanthropes du XIXe siècle ou l'ont classé comme altruiste parmi les incultes et les sentimentaux. Mais il n'était vraiment ni l'un ni l'autre. Naturellement, les pauvres, ceux qui sont enfermés dans des prisons, les humbles, les misé-

rables, lui inspiraient de la pitié ; mais il éprouvait une pitié plus grande encore pour les possédants, pour les hédonistes au cœur dur, pour ceux qui perdent leur liberté à devenir les esclaves de leurs possessions, pour ceux qui sont richement vêtus et vivent dans des palais. La fortune et le plaisir lui paraissaient être de plus grandes tragédies que la pauvreté et la douleur. Quant à l'altruisme, qui mieux que lui savait que c'est la vocation, et non la volonté, qui nous détermine et que l'on ne peut cueillir des raisins sur des ronces ou des figes sur des char-dons ?

Vivre pour les autres n'était pas son but conscient et défini, ce n'était pas sa croyance. Lorsqu'il dit : « Pardonnez à vos ennemis », ce n'est pas pour l'amour de l'ennemi, mais pour l'amour de soi et parce que l'amour est plus beau que la haine. Lorsqu'il adjure ainsi le jeune homme qu'il veut sauver : « Vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres », ce n'est pas à la condition des pauvres qu'il pense, mais à l'âme du jeune homme, cette âme que gâte la richesse. Dans sa conception de la vie, il s'identifie à l'artiste qui sait que, par l'inévitable loi de la perfection de soi, le poète doit chanter, le sculpteur penser en bronze et le peintre faire du monde le miroir de ses impressions, aussi inévitablement que l'aubépine doit fleurir au printemps, que le blé doit dorer ses épis au

temps de la moisson et que la lune, dans ses inéluctables phases, doit se métamorphoser de bouclier en faucille et de faucille en bouclier.

Mais alors que le Christ n'a jamais dit aux hommes : « Vivez pour autrui », il a fait observer qu'il n'y avait aucune différence entre la vie des autres et notre propre vie. Il a ainsi donné à l'homme une personnalité amplifiée, une personnalité de titan. Depuis sa venue, l'histoire de tout individu est, ou peut devenir, l'histoire du monde. La culture, assurément, a intensifié la personnalité humaine. L'art nous a donné des esprits multiples. Ceux qui sont doués d'une nature artistique vont en exil avec Dante et apprennent combien amer est le pain des autres et combien abrupts les échelons qu'il leur faut gravir. Ils atteignent pour un instant au calme et à la sérénité de Goethe, mais ne savent que trop bien que Baudelaire a crié vers Dieu :

*O Seigneur, donnez-moi la force et le courage,
De contempler mon corps et
mon cœur sans dégoût.*

Pour leur propre mal peut-être, ils tirent des sonnets de Shakespeare le secret de son amour pour se l'approprier ; ils contemplent avec des yeux nouveaux la vie moderne parce qu'ils ont écouté un des nocturnes de Chopin ou manipulé des objets d'art grecs, ou lu l'histoire de la passion de quelque disparu pour une

morte dont la chevelure était pareille à des fils d'or fin et la bouche semblable à une grenade. Mais la sympathie d'une nature artistique va nécessairement à ce qui a trouvé son expression. En mots ou en couleurs, en musique ou en marbre, derrière les masques peints d'un drame d'Eschyle ou par quelque pipeau d'un berger sicilien, l'homme et son message doivent avoir été révélés.

Pour l'artiste, l'expression est le seul mode qui lui permette de concevoir la vie. Pour lui, tout ce qui est muet est mort. Mais il n'en était pas ainsi pour le Christ. Avec une vaste et prodigieuse imagination qui nous emplit presque d'effroi, il prit pour royaume le monde entier de l'inexprimé, le monde sans voix de la douleur, et s'en fit lui-même le porte-parole. Ceux dont j'ai parlé, ceux qui sont muets sous l'oppression et « dont le silence est entendu de Dieu seul », il les choisit pour frères. Il aspira à devenir des yeux pour les aveugles, des oreilles pour les sourds et un cri sur les lèvres de ceux dont la langue est liée. Son désir était d'être, pour les myriades de ceux qui n'avaient pu se faire entendre, une véritable trompette par laquelle ils pourraient en appeler au ciel. Et sentant, avec la nature artistique de celui dont la souffrance et la douleur sont les modes grâce auxquels il pourrait réaliser sa conception du beau et sa notion, qu'une idée n'a de valeur que lors-

qu'elle s'incarne et devient image, il fit de lui-même l'image de l'Homme des Douleurs, et c'est comme tel qu'il a séduit et dominé l'art comme aucun dieu grec n'a jamais réussi à le faire.

Car les dieux grecs, en dépit de leurs beaux membres agiles, blancs et vermeils, n'étaient pas ce qu'ils paraissaient être. Le front bombé d'Apollon était pareil au disque du soleil apparaissant au-dessus d'une colline à l'aurore et ses pieds semblables aux ailes du matin ; mais il avait lui-même été cruel pour Marsyas et il tua les enfants de Niobé. Dans les boucliers d'acier qu'étaient les yeux d'Athéna, il n'y eut aucune pitié pour Arachné. La pompe et les paons d'Héra étaient les seules choses qu'elle eût de noble. Et le père des dieux lui-même n'eut que trop d'attachement pour les filles des hommes. Les deux figures les plus profondément suggestives de la mythologie grecque furent, pour la religion, Déméter, une déesse terrestre qui ne faisait point partie des Olympiens, et, pour l'art, Dionysos, fils d'une mortelle qui mourut en lui donnant le jour.

Mais dans sa sphère la plus humble, la plus modeste, la Vie elle-même produisit une merveille infiniment plus grande que la mère de Proserpine ou le fils de Sémélé. Dans l'échoppe du charpentier de Nazareth, naquit une personnalité de beaucoup plus haute que toute figure créée par le

mythe et la légende, et, chose étrange, destinée à révéler au monde le sens mystique du vin et la vraie beauté des lys des champs comme personne, ni sur le Cithéron ni à Enna, ne l'avait fait encore.

Le chant d'Isaïe — « Méprisé et rejeté des hommes, personnification de la souffrance et initié de la douleur, nous lui avons, pour ainsi dire, dérobé notre visage » — lui avait paru le préfigurer, et c'est en lui que s'accomplit la prophétie. Une telle phrase ne doit pas nous effrayer. Toute œuvre d'art est l'accomplissement d'une prophétie, car toute œuvre d'art est la conversion d'une idée en image. Tout être humain devrait être l'accomplissement d'une prophétie, car tout être humain devrait être la réalisation de quelque idéal, soit dans l'esprit de Dieu, soit dans l'esprit de l'homme. Le Christ en créa la figure et la perpétua, puis le rêve d'un poète virgilien, soit à Jérusalem, soit à Babylone, s'incarna, au cours des siècles, en celui que le monde « attendait ». « Son visage était plus altéré que celui d'aucun homme et son aspect plus déparé que celui des fils des hommes » sont là les signes distinctifs du nouvel idéal consignés par Isaïe. Et, dès que l'art en comprit le sens, il s'épanouit comme une fleur à la présence de celui en qui la vérité en art était exprimée comme elle ne l'avait jamais été encore. Car, ainsi que je l'ai dit, la vérité en art n'est-elle pas « celle

dans laquelle l'extérieur exprime l'intérieur, dans laquelle l'âme est incarnée et le corps inspiré de l'esprit dans lequel la forme se révèle » ?

Pour moi, l'une des choses les plus regrettables de l'histoire est que la renaissance du Christ, qui a produit la cathédrale de Chartres, le cycle des légendes arthuriennes, la vie de saint François d'Assise, l'art de Giotto et La divine Comédie de Dante, n'ait pu se développer selon ses propres lignes, mais fut interrompue et gâtée par la morne renaissance classique qui nous donna Pétrarque, les fresques de Raphaël, l'architecture palladienne, la tragédie française conventionnelle, la cathédrale Saint-Paul, la poésie de Pope et tout ce qui vient de l'extérieur et de règles mortes et ne naît point de l'intérieur de quelque esprit inspirateur. Mais partout où se produit en art un mouvement romantique, en quelque façon et sous quelque forme, il y a le Christ, ou l'âme du Christ. On le trouve dans *Roméo et Juliette*, dans *Le conte d'hiver*, dans la poésie provençale, dans *La complainte du vieux matelot*, dans *La belle Dame sans merci* et *La ballade de la charité de Chatterton*.

Nous lui devons les choses et les personnages les plus divers. *Les misérables* de Hugo, *Les fleurs du mal* de Baudelaire, la note de pitié dans les romans russes, Verlaine et ses poèmes, les vitraux, les tapisseries et les

œuvres quattrocentistes de Burne Jones et de William Morris, ne lui appartiennent pas moins que la tour de Giotto, Lancelot et Guenièvre, Tannhäuser, les marbres romantiques et tourmentés de Michel-Ange, l'architecture ogivale, et l'amour des enfants et des fleurs. L'art classique n'accorde guère de place ni aux enfants ni aux fleurs, juste assez pour leur permettre d'y jouer et d'y croître ; mais, du XII^e siècle à nos jours, ils n'ont cessé de surgir dans l'art sous des aspects variés et à diverses époques, apparitions capricieuses et insistantes, comme les enfants et les fleurs sont enclins à le faire. Le printemps donne toujours l'impression que les fleurs s'étaient cachées et ne sortent dans le soleil que dans la crainte que les adultes, las d'aller à leur découverte, n'abandonnent leurs recherches ; et la vie d'un enfant n'est rien de plus qu'un jour d'avril où pluie et soleil alternent à l'intention des narcisses.

C'est cette qualité imaginative de la nature du Christ qui fait de lui ce palpitant foyer de romantisme. Les étranges figures du drame et de la ballade poétiques sont nées de l'imagination des autres, mais c'est de sa propre imagination que s'est entièrement créé Jésus de Nazareth. Le cri d'Isaïe n'intervient pas plus dans sa venue que le chant du rossignol dans le lever de la lune — pas plus, mais peut-être pas moins. Il fut la dénégation aussi bien que

l'affirmation de la prophétie. Pour chaque espérance qu'il réalisa, il s'en trouva une autre qu'il détruisit. « Dans toute beauté, dit Bacon, il est quelque étrangeté de proportion. », et de ceux qui sont nés de l'esprit — c'est-à-dire de ceux qui sont, comme lui, des forces dynamiques —, le Christ dit qu'ils sont pareils au vent qui « souffle où il veut et dont nul ne peut dire d'où il vient et où il va ». C'est pourquoi il exerce tant de séduction sur les artistes. Il possède tous les éléments colorés de la vie : le mystère, l'étrangeté, l'émotion, l'inspiration, l'extase, l'amour. Il fait appel au sentiment du merveilleux et crée cette atmosphère qui seule permet de le comprendre.

Et c'est pour moi une grande joie que me rappeler que s'il est « entièrement composé d'imagination », le monde lui-même est de la même substance. J'ai dit dans *Dorian Gray* que les grands péchés du monde se passent dans le cerveau. Mais c'est dans le cerveau que tout se passe. Nous savons maintenant que nous ne voyons pas avec nos yeux ni n'entendons avec nos oreilles. Ce ne sont, en réalité, que des canaux servant à la transmission, exacte ou inexacte, des impressions des sens. C'est dans le cerveau que le coquelicot est rouge, que la pomme est odorante, que chante l'alouette.

Tout récemment, je me suis mis à étudier avec assiduité les quatre poèmes en prose

sur le Christ. A la Noël, j'ai réussi à me procurer un Testament grec et chaque matin, après avoir nettoyé ma cellule et lavé mes ustensiles, je lis des passages des Évangiles, une douzaine de versets pris au hasard. C'est une façon délicieuse de commencer la journée. Pour toi, qui mènes une vie turbulente et désordonnée, il serait essentiel d'en faire autant. Cela te ferait un bien énorme, et la langue grecque est très facile. D'innombrables répétitions, à tout propos et hors de propos, ont gâté pour nous la fraîcheur, la naïveté, le charme simple et romantique des Évangiles. Nous les entendons lire beaucoup trop souvent et bien trop mal, et toute répétition est anti-spirituelle. Lorsqu'on revient au texte grec, on a l'impression de quitter quelque étroite et sombre maison pour entrer dans un jardin de lys.

Et le plaisir est pour moi doublé à l'idée qu'il est extrêmement probable que nous possédions les termes précis, les *ipsissima verba*, employés par le Christ. On avait toujours présumé que le Christ s'exprimait en araméen. Renan lui-même le croyait. Mais nous savons maintenant que, tout comme les paysans irlandais de nos jours, les paysans galiléens étaient bilingues, le grec étant la langue habituellement utilisée dans toute la Palestine et, en réalité, dans tout le monde oriental. Il m'avait toujours déplu de penser que nous ne connaissions

les paroles du Christ que par la traduction d'une traduction. C'est pour moi un enchantement d'imaginer que, quant à sa conversation tout au moins, Charmidès eût pu l'écouter, Socrate raisonner avec lui et Platon le comprendre ; que lorsqu'il évoqua les lys des champs qui ne besognent ni ne filent, il s'exprima ; et que son dernier mot, lorsqu'il s'écria « Tout est accompli, ma vie a été réalisée, parachevée », fut exactement celui que nous transmet saint Jean, et rien de plus.

Si, en lisant les Évangiles — en particulier, celui de saint Jean lui-même ou de l'un des premiers gnostiques qui prit son nom et son manteau — je vois que la continuelle affirmation de l'imagination doit être la base de toute vie spirituelle et matérielle, je vois également que, pour le Christ, l'imagination n'était qu'une forme de l'amour et que, pour lui, l'amour était souverain dans toute l'acception du terme. Il y a six semaines environ, le docteur m'autorisa à recevoir du pain blanc au lieu du pain grossier, noir ou bis, du régime ordinaire de la prison. C'est une délicieuse friandise. Il paraîtra étrange que du pain sec puisse être pour quiconque une friandise. Mais il l'est si bien pour moi qu'à la fin de chaque repas, je mange soigneusement les moindres miettes qui peuvent rester sur mon assiette de métal ou sont tombées sur la serviette de toile rude qui fait office

de nappe pour protéger la table. Et ce n'est pas la faim qui me fait agir ainsi — la nourriture est maintenant tout à fait suffisante —, mais je tiens à ce que rien de ce qui m'est donné ne soit perdu. C'est ainsi que l'on devrait considérer l'amour.

Comme toutes les personnalités séduisantes, le Christ avait non seulement le pouvoir de dire lui-même de belles choses, mais de s'en faire dire par les autres. Et j'aime l'histoire que nous raconte saint Marc à propos d'une femme grecque, qui, lorsque le Christ, pour éprouver sa foi, lui dit qu'il ne pouvait lui donner le pain des enfants d'Israël, lui répondit que les petits chiens (« petits chiens », c'est ainsi que ce terme doit être rendu) qui sont sous la table mangent les miettes que laissent tomber les enfants. La plupart des gens vivent pour l'amour et pour l'admiration. Mais c'est par l'amour et par l'admiration que nous devrions vivre. Si l'on nous témoigne de l'amour, nous devrions reconnaître que nous en sommes absolument indignes. Personne n'est digne d'être aimé. Le fait que Dieu aime l'homme nous montre que, dans l'ordre divin des choses idéales, il est écrit qu'un éternel amour sera donné à ce qui en est éternellement indigne. Ou si cette phrase paraît trop cruelle, disons que toute créature est digne d'amour, sauf celle qui croit l'être. L'amour est un sacrement que l'on devrait re-

cevoir à genoux et *Domine*, *non sum dignus* devrait être sur les lèvres et dans le cœur de ceux à qui il est dispensé. Je souhaite que tu y penses parfois. Tu en as grand besoin.

Si j'écris jamais de nouveau — s'il m'est donné, veux-je dire, de produire une œuvre artistique —, il n'y a que deux sujets sur lesquels et par lesquels je désire m'exprimer : l'un est « Le Christ en tant que précurseur du mouvement romantique dans la vie » et l'autre « La vie artistique considérée dans ses rapports avec le comportement ». Le premier est, bien entendu, extrêmement captivant, car je vois dans le Christ non seulement les éléments essentiels du type romantique suprême, mais aussi tous les accidents, toute l'opiniâtreté du caractère romantique. Il est le premier qui ait jamais dit aux hommes de « vivre comme des fleurs ». Il a consacré cette phrase. Il a pris les enfants pour modèles de ce que les adultes devraient tenter de devenir. Il les a toujours donnés en exemple à leurs aînés, ce qui m'a toujours paru la principale utilité des enfants, si tant est que ce qui est parfait puisse avoir une utilité. Dante dépeint l'âme de l'homme comme venant de la main de Dieu, « pleurant et riant comme un petit enfant », et le Christ, lui aussi, voyait que l'âme de chacun de nous devrait être *a guisa di fanciulla che piangendo e ridendo pargoleggia*. Il sentait que la vie est mouvante, incons-

tante, active, et que la laisser se stéréotyper sous quelque forme que ce soit est la mort. Il voyait que les hommes ne doivent pas prendre trop au sérieux les intérêts matériels et quotidiens, que n'avoir pas l'esprit pratique serait une grande chose, et qu'il ne fallait pas trop se préoccuper des choses de ce monde. Les oiseaux ne s'en soucient pas. Pourquoi l'homme le ferait-il ? Il est charmant lorsqu'il dit : « Ne pensez pas au lendemain. L'âme n'est-elle pas plus que la chair et le corps plus que le vêtement ? » Un grec eût pu prononcer cette dernière phrase. Elle est pleine de sentiment grec. Mais seul le Christ pouvait dire les deux et résumer pour nous la vie d'aussi parfaite façon.

Sa morale est toute sympathie, exactement ce que devrait être la morale. S'il n'avait jamais dit que ces mots : « Ses péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé », il eût valu la peine de mourir pour les avoir prononcés. Sa justice est toute poétique, exactement ce que devrait être la justice. Le mendiant va au ciel parce qu'il a été malheureux. Je ne puis concevoir meilleure raison pour l'y envoyer. Ceux qui ont travaillé pendant une heure dans la vigne dans la fraîcheur de la soirée reçoivent exactement le même salaire que ceux qui ont peiné tout le jour sous un soleil torride. Et pourquoi pas ? Il est probable que personne ne méritait rien. Ou peut-être

s'agissait-il de créatures de nature différente. Le Christ était sans indulgence pour les mornes systèmes figés qui traitent automatiquement les gens comme s'ils étaient des objets et, par conséquent, de façon identique. Pour lui, les règles n'existaient point, il n'y avait que des exceptions.

Ce qui est la note dominante de l'art romantique était pour lui la véritable base de la vie naturelle. Il n'en voyait pas d'autre. Et lorsqu'on lui amena une femme prise en flagrant délit de péché, qu'on lui montra la sentence écrite dans la Loi en lui demandant ce qu'il fallait faire, il traça du doigt quelque chose sur le sable comme s'il n'avait pas entendu et finalement, comme on le pressait de répondre, il leva les yeux et dit : « Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché soit le premier à lui jeter la pierre. » Il valait d'avoir vécu pour prononcer ces paroles.

Comme toutes les natures poétiques, il aimait les ignorants. Il savait que, dans l'âme de l'ignorant, il y a toujours place pour une grande idée. Mais il ne pouvait supporter les gens stupides, surtout ceux que l'éducation a rendus tels, ceux qui sont pleins d'opinions sans comprendre la moindre d'entre elles : un type particulièrement moderne que le Christ résume comme étant celui qui possède la clef de la connaissance, ne peut l'utiliser lui-même et ne permet pas aux autres de s'en servir, bien

qu'elle puisse ouvrir les portes du royaume de Dieu. C'est surtout aux philistins qu'il livra bataille. C'est la guerre que devrait engager tout enfant de lumière. Le philistinisme était le signe de l'époque et de la communauté dans laquelle vivait le Christ. Avec leur lourdeur d'esprit, leur terne respectabilité, leur fastidieuse orthodoxie, leur culte du succès vulgaire, leurs préoccupations entièrement tournées vers le grossier matérialisme de la vie et leur ridicule idée d'eux-mêmes et de leur importance, les Juifs de Jérusalem, du temps du Christ, étaient le pendant exact du philistinisme britannique de nos jours. Le Christ railla « les sépulcres blanchis » de la respectabilité et cette expression fut à jamais consacrée. Il tenait le succès matériel pour une chose absolument méprisable. Il n'y voyait rien d'intéressant. Il considérait que la richesse était pour l'homme un encombrement. Il ne voulait pas entendre parler de vie sacrifiée à un mode de pensée ou de morale. Il déclarait que les conventions et les cérémonies étaient faites pour l'homme, et non l'homme pour les conventions et les cérémonies. Il prit l'observance du sabbat pour type des choses dont il ne faut tenir aucun compte. La froide philanthropie, la charité publique ostentatoire, l'ennuyeux formalisme si cher aux esprits moyens, il les condamna avec un impitoyable mépris. Pour nous, ce qu'on appelle orthodoxie n'est qu'un ac-

quiescement facile et peu intelligent ; mais, pour eux, c'était le moyen d'exercer une terrible et paralysante tyrannie. Le Christ la rejeta. Il démontra que seul l'esprit a de la valeur. Il prit un malin plaisir à leur faire observer que, bien qu'ils fussent toujours en train de lire la Loi et les Prophètes, ils n'avaient pas la moindre idée de ce que signifiaient ces textes. Opposé aux contraintes de chaque journée par une immuable routine de tâches prescrites, comme sont liés la menthe et le dictame, il prêcha l'énorme importance de vivre totalement pour l'instant présent.

Ceux qu'il racheta de leurs péchés le furent pour les beaux moments de leur vie. Marie-Madeleine, lorsqu'elle voit le Christ, brise le beau vase d'albâtre que l'un de ses sept amants lui avait donné et en répand sur ses pieds las et poussiéreux les odorantes aromates ; et c'est pour ce moment qu'elle demeure à jamais avec Ruth et Béatrice parmi les guirlandes de roses blanches du Paradis. Tout ce que nous dit le Christ sous la forme de discrets avertissements est que chaque moment de la vie devrait être beau, que l'âme devrait toujours être prête pour la venue de l'époux, toujours attentive à la voix de l'amant, le philistinisme étant simplement ce côté de la nature de l'homme qui n'est pas illuminé par l'imagination. Il voit toutes les influences de la beauté sur la vie comme des sources de lumière : l'ima-

gination elle-même est le monde de la lumière. Le monde est fait par elle et, pourtant, le monde ne peut la comprendre, et cela parce que l'imagination est simplement une manifestation de l'amour, et c'est l'amour et la faculté d'aimer qui distinguent un être humain d'un autre.

Mais c'est dans sa façon de traiter le pécheur que le Christ est le plus romantique, au sens vraiment réel du terme. Le monde a toujours aimé le saint comme étant le plus proche de la perfection de Dieu. Le Christ, doué de quelque instinct divin, semble avoir toujours aimé le pécheur comme étant le plus proche de la perfection de l'homme. Son désir primordial n'était pas de réformer les gens, pas plus que de soulager la souffrance. Transformer un voleur intéressant en un honnête homme ennuyeux n'était pas son but. Il n'eût pas fait grand cas de l'Association d'aide aux prisonniers et autres mouvements modernes de ce genre. La conversion d'un publicain en un pharisien ne lui eût pas paru un grand accomplissement. Mais, d'une manière encore incomprise du monde, il regardait le péché et la souffrance comme étant en soi et des choses belles et saintes et des moyens de perfection.

C'est là, semble-t-il, une idée très dangereuse. Elle l'est : toutes les grandes idées sont dangereuses. Que ce fût là la croyance du Christ ne fait aucun doute.

Que ce soit là la vraie croyance, je n'en doute pas moi-même.

Assurément, le pécheur doit se repentir. Mais pourquoi ? Tout simplement parce que, s'il en était autrement, il serait incapable de se rendre compte de ce qu'il a fait. Le moment du repentir est celui de l'initiation. Mieux encore, c'est le moyen par lequel on modifie son passé. Les Grecs trouvaient la chose impossible. Ils disaient souvent, dans leurs aphorismes gnomiques : « Les dieux eux-mêmes ne peuvent modifier le passé. »

Le Christ démontra que le plus ordinaire des pécheurs pouvait le faire, que c'était l'unique chose qu'il pût faire. Si on le lui avait demandé, le Christ eût dit, j'en ai la conviction absolue, que dès que le fils prodigue tomba à genoux et pleura, il fit de sa vie gâchée avec des prostituées, ainsi que du fait d'avoir gardé les cochons et avidement désiré leur pitance, les plus beaux et les plus saints moments de sa vie. C'est là, pour la plupart des gens, une idée difficile à saisir. J'ose dire qu'il faut aller en prison pour la comprendre. En ce cas, peut-être vaut-il la peine d'aller en prison.

Il y a, chez le Christ, quelque chose de si unique ! Bien entendu, tout comme il y a une fausse aurore avant l'aube elle-même et des jours d'hiver si soudainement ensoleillés au point de leurrer le sage crocus et de lui faire prodiguer son or avant l'heure, ou de faire

lancer à quelque sot oiseau un appel à sa compagne pour bâtir leur nid sur des branches dénudées, il y eut des chrétiens avant le Christ. Nous devrions en éprouver de la gratitude. Le malheur est qu'il n'y en ait plus eu depuis lors. Je ferai une exception pour saint François d'Assise. Mais Dieu lui avait donné à sa naissance l'âme d'un poète, et lui-même, très jeune encore, avait pris, en un mariage mystique, la pauvreté pour épouse. Et avec l'âme d'un poète et le corps d'un mendiant, il trouva facile le chemin de la perfection. Il comprit le Christ et devint ainsi pareil à lui. Nous n'avons pas besoin du *Liber Conformitatum* pour nous apprendre que la vie de saint François fut la véritable *Imitatio Christi*, poème en comparaison duquel le livre ainsi intitulé n'est que prose.

En vérité, tout cela dit, le charme du Christ réside en ce qu'il est pareil à une œuvre d'art. Il ne nous enseigne vraiment rien, mais si l'on se trouve amené en sa présence, on devient quelque chose. Et chacun de nous est prédestiné à sa présence. Une fois au moins dans sa vie, tout homme chemine avec le Christ vers Emmaüs.

Quant à l'autre sujet, « La vie artistique considérée dans ses rapports avec le comportement », mon choix te semblera sans doute étrange. Les gens montrent du doigt la prison de Reading et disent : « Voilà où mène la vie artistique. » Eh

bien, elle pourrait conduire à de pires endroits. Les êtres à l'esprit pratique, dont la vie est une spéculation avisée fondée sur un minutieux calcul de la voie à suivre, savent toujours où ils vont et parviennent à leurs fins. Inspirés du désir idéal d'être le bedeau de la paroisse et dans quelque sphère qu'ils se trouvent, ils réussissent à être le bedeau de la paroisse et rien de plus. Un homme qui souhaite être autre chose que lui-même, un membre du Parlement, un épicier enrichi, un avocat en renom, ou un juge, ou quelque chose d'aussi ennuyeux, y parvient invariablement. C'est là son châtiment. Ceux qui veulent un masque doivent le porter.

Mais pour les forces dynamiques de la vie et ceux en qui elles s'incarnent, c'est chose difficile. Ceux dont l'unique désir est de se réaliser ne savent jamais où ils vont. Ils ne le peuvent. En un certain sens du terme, il est bien entendu nécessaire, comme le dit l'oracle grec, de se connaître soi-même : c'est le premier accomplissement de la connaissance. Mais reconnaître que l'âme de l'homme est inconnaissable est le suprême accomplissement de la sagesse. Le mystère final est soi-même. Lorsqu'on a pesé le soleil dans la balance, déterminé les phases de la lune, tracé la carte des sept ciels étoile par étoile, il reste encore soi-même. Qui peut calculer l'orbite de son âme ? Quand Saül se mit en route pour aller chercher les

ânesses de son père, il ne savait pas qu'un homme de Dieu l'attendait avec le chrême du sacre et que son âme était déjà l'âme d'un roi.

J'espère vivre assez longtemps pour produire une œuvre d'un caractère tel que je puisse dire à la fin de mes jours : « Oui ! C'est là exactement où la vie artistique mène un homme ! » Deux des vies les plus parfaites qu'il m'ait été donné de connaître sont celles de Verlaine et du prince Kropotkine. Tous deux ont passé des années en prison. Le premier était le seul poète chrétien depuis Dante ; le second avait l'âme de ce beau Christ blanc qui semble venir de Russie. Et depuis ces sept ou huit derniers mois, en dépit d'une série de grands tourments qui n'ont cessé de m'advenir du monde extérieur presque sans interruption, j'ai été mis en contact direct avec un esprit nouveau qui pénètre dans cette prison l'homme et les choses, et m'a aidé au-delà de toute expression. Alors que, pendant la première année de ma détention, je n'avais rien fait d'autre — c'est du moins ce que je me rappelle — que me tordre les mains en un désespoir impuissant et m'écrier : « Quelle fin ! Quelle effroyable fin ! », j'essaie maintenant de me dire, et parfois, quand je ne suis pas en train de me torturer, je me dis réellement et sincèrement : « Quel commencement ! Quel merveilleux commencement ! » Il se

peut qu'il en soit vraiment ainsi. Il en peut devenir ainsi. En ce cas, je devrai beaucoup à cette personnalité nouvelle qui a transformé ici la vie de chacun²⁰.

Les faits eux-mêmes ont peu d'importance. A vrai dire — remercions pour une fois la métaphysique pour ce qu'elle nous enseigne —, ils n'ont pas d'existence réelle. Seul l'esprit importe. Le châtiment peut être infligé d'une telle manière qu'il apaise au lieu de causer une blessure, tout comme on peut faire l'aumône de telle sorte que le pain se change en pierre dans la main du donateur. Il te sera peut-être possible de comprendre le changement qui s'est opéré ici — non dans la discipline, car elle est déterminée par une règle de fer, mais dans l'esprit dont elle est l'expression — quand je te dirai que si j'avais été libéré en mai dernier, ainsi que je l'avais tenté, j'aurais quitté ce lieu en lui vouant, ainsi qu'à son personnel, une amertume et une haine qui eussent empoisonné ma vie. J'ai subi une autre année de détention, mais un sentiment d'humanité a habité la prison avec nous tous et, quand je la quitterai, je me rappellerai toujours les grandes bontés que j'ai reçues ici de presque tous, et

le jour de ma libération, j'aurai à remercier maintes personnes et leur demanderai, en retour, de se souvenir de moi.

Le régime de la prison est absolument inique. Je donnerais n'importe quoi pour être à même de le changer lorsque j'en sortirai. J'ai l'intention de le tenter. Mais il n'est rien au monde de si défectueux que l'esprit d'humanité — l'esprit de l'amour, l'esprit du Christ, celui qui n'est pas dans les églises — ne puisse, sinon redresser, rendre du moins supportable sans trop d'amertume.

Je sais aussi qu'au-dehors m'attendent beaucoup de choses délicieuses, de ce que François d'Assise appelle « mon frère le vent et ma sœur la pluie » — deux choses charmantes —, aux vitrines des magasins et aux couchers de soleil des grandes villes. Si je faisais une liste de tout ce qui me reste encore, je ne sais où je m'arrêterais, car, en vérité, Dieu a fait le monde pour moi autant que pour quiconque. Peut-être pourrais-je sortir d'ici avec quelque chose que je ne possédais pas auparavant. Je n'ai pas besoin de te dire que, pour moi, la réforme en matière de morale est aussi dénuée de sens et vulgaire que la réforme en matière de théologie. Mais tandis que se proposer de devenir meilleur n'est qu'un cliché peu scientifique, être devenu un homme plus profond est le privilège de ceux qui ont souffert. Et c'est ce que je

²⁰ Il s'agit du major Nelson qui prit la direction de la prison de Reading en juillet 1896 et contribua pour beaucoup à adoucir le sort de Wilde, lui confiant particulièrement la tâche de bibliothécaire et lui fournissant plus de papier qu'il n'était autorisé pour écrire ce *De profundis* (NdT).

crois être devenu. Tu pourras en juger par toi-même.

Si, lorsque je serai libre, un de mes amis donne un banquet et ne m'y invite pas, cela me sera absolument égal. Je puis être parfaitement heureux tout seul. Avec la liberté, des fleurs, des livres et la lune, qui ne serait parfaitement heureux ? De plus, les fêtes ne sont plus rien pour moi. J'en ai beaucoup trop donné pour y prendre encore intérêt. Ce côté de la vie a pris fin pour moi, fort heureusement, j'ose le dire. Mais si, lorsque je serai libre, un de mes amis était affligé et se refusait à me laisser partager son malheur, j'en éprouverais la plus grande amertume. S'il me fermait la porte de sa maison endeuillée, je ne cesserais de revenir l'implorer de me laisser entrer pour prendre la part de ce qui me revient dans sa peine. S'il me croyait indigne de pleurer avec lui, ce serait pour moi l'humiliation la plus poignante, la disgrâce la plus terrible qui puisse m'être infligée. Mais cela ne saurait être. J'ai le droit de prendre part à la douleur. Et celui qui peut contempler la beauté du monde, prendre part à sa douleur et concevoir la merveille de l'un et de l'autre, entre en contact immédiat avec les choses divines et est plus près du secret de Dieu qu'il puisse être donné à une créature humaine.

Peut-être entrera-t-il également dans mon art, non moins que dans ma vie, un élément plus profond en-

core, une plus grande unité dans la passion et plus d'élan dans l'impulsion. Ce n'est pas l'ampleur, mais l'intensité qui est le véritable but de l'art moderne. En art, nous ne nous soucions plus du type, c'est à l'exception que nous avons affaire. Je ne puis, ai-je besoin de le dire, donner à mes souffrances aucune des formes qu'elles ont prises. L'art ne commence que là où finit l'imitation. Mais quelque chose pénétrera dans mon œuvre, un plus grand bonheur de mots, peut-être, ou des cadences plus riches, ou de plus curieux effets, ou un ordre architectural plus simple, ou, tout au moins, quelque qualité artistique.

Quand Marsyas fut « arraché à la gaine de ses membres » — *della vagina delle membre sue*, pour employer l'une des phrases les plus taciteennes de Dante —, il perdit la faculté de chanter, disaient les Grecs. Apollon avait triomphé. La lyre avait vaincu le roseau. Mais peut-être les Grecs ont-ils fait erreur. J'entends, dans beaucoup d'œuvres modernes, le cri de Marsyas. Il est amer chez Baudelaire, doux et plaintif chez Lamartine, mystique chez Verlaine. Il est dans les résolutions différées de la musique de Chopin. Il est dans l'insatisfaction des visages féminins de Burne Jones. Matthew Arnold lui-même, dont le chant de Calliclès parle du « triomphe de la douce et persuasive lyre » et de la « fameuse victoire fi-

nale » sur un ton si clair de beauté lyrique, est loin d'en être exempt ; dans la détresse et le doute sous-jacents qui imprègnent ses vers, ni Goethe ni Wordsworth ne lui furent d'aucune aide, bien qu'il les eût suivis tour à tour, et lorsqu'il veut se lamenter pour Thyrsis ou célébrer le *Scholar Gypsy*, c'est au roseau qu'il lui faut recourir pour traduire ses accents. Mais que le faune phrygien soit silencieux ou non, je ne saurais l'être. L'expression m'est aussi nécessaire que le sont les feuilles et les fleurs aux branches noires des arbres qui se dressent au-dessus des murs de la prison et s'agitent dans le vent. Entre mon art et le monde, il y a maintenant un vaste gouffre ; mais entre l'art et moi-même, il n'en existe point, du moins je l'espère.

Des sorts différents sont dévolus à chacun de nous. La liberté, le plaisir, les divertissements, une vie facile ont été ton lot, et tu n'en es pas digne. Le mien a été l'infamie publique, un long emprisonnement, la misère, la ruine, la honte, mais je n'en suis pas digne, du moins pas encore. Je me rappelle avoir dit souvent que je croyais pouvoir supporter une véritable tragédie si elle se présentait sous un manteau de pourpre et un masque de noble douleur, mais que l'affreux côté du modernisme est qu'il affuble la tragédie du vêtement de la comédie, de sorte que les grandes réalités de la vie paraissent tri-

viales, ou grotesques, ou dénuées de style. Cela est absolument vrai quant au modernisme. Il en a probablement toujours été ainsi quant à la vie réelle. On dit que tous les martyres semblent méprisables aux yeux du spectateur. Le XIXe siècle ne fait pas exception à la règle.

Dans ma tragédie, tout a été hideux, minable, répugnant, vulgaire. Notre costume suffit à nous rendre grotesques. Nous sommes les bouffons de la douleur. Nous sommes des clowns au cœur brisé. Nous sommes spécialement destinés à faire appel au sens de l'humour. De Londres, j'ai été amené ici le 13 novembre 1895. Ce jour-là, de deux heures à deux heures et demie, il m'a fallu rester sur le quai central de la gare de Clapham en uniforme de prisonnier, menottes aux mains, exposé à tous les regards. On m'avait tiré de l'infirmerie sans m'en avertir un seul instant à l'avance. J'offrais le plus grotesque des spectacles. Quand les gens me voyaient, ils riaient. L'arrivée de chaque train venait grossir le nombre des curieux. Leur amusement était extrême, et cela, bien entendu, avant de savoir qui j'étais. Dès qu'ils le surent, ils rirent de plus belle. Pendant une demi-heure, je restai ainsi sous la pluie d'une grise journée de novembre, entouré d'une foule qui me raillait.

Pendant toute l'année qui suivit cette épreuve, je pleurai chaque jour à la même

heure pendant le même espace de temps. Ce n'est pas une chose aussi tragique que tu pourrais le croire. Pour ceux qui sont en prison, les larmes font partie de la vie quotidienne. Un jour en prison passé sans pleurer est une journée pendant laquelle on a le cœur durci, et non une journée pendant laquelle le cœur est heureux.

Eh bien, maintenant, je commence vraiment à éprouver plus de regret pour ceux qui se sont moqués de moi que pour moi-même. Bien entendu, lorsqu'ils me virent, je n'étais pas sur mon piédestal, j'étais au pilori. Mais seule une nature dépourvue d'imagination ne s'intéresse aux gens que sur leur piédestal. Un piédestal peut être une chose fort irréelle. Un pilori est une terrible réalité. Il leur eût aussi fallu savoir mieux interpréter la douleur. Derrière la douleur, ai-je dit, il y a toujours la douleur. Il serait plus sage de dire que, derrière la douleur, il y a toujours une âme. Et se moquer d'une âme en peine est chose affreuse. La vie de ceux qui le font n'est pas belle. Dans l'économie du monde, d'une étrange simplicité, les gens ne reçoivent que ce qu'ils donnent, et à ceux qui n'ont pas assez d'imagination pour percer l'enveloppe extérieure des choses et éprouver de la pitié, quelle pitié peut-on donner, sinon celle du mépris ?

Je ne relate la façon dont j'ai été transféré ici que pour que l'on puisse com-

prendre à quel point il m'a été difficile de tirer de mon châtement autre chose qu'amertume et désespoir. Il me faut pourtant le faire et j'ai maintenant des moments de soumission et de résignation. Tout le printemps peut être caché dans un simple bourgeon et, au ras du sol, le nid de l'alouette peut contenir la joie qui annoncera la venue de maintes aubes vermeilles. Peut-être est-ce ainsi que ce qui peut me rester de la beauté de la vie est contenu dans quelque moment de soumission et d'humilité. Je puis, en tout cas, suivre simplement la voie de mon propre développement et, en acceptant tout ce qui m'est arrivé, m'en rendre digne.

On disait de moi que j'étais trop individualiste. Je dois maintenant l'être plus que jamais. Il me faut tirer de moi-même beaucoup plus que jamais et demander au monde moins que jamais. En vérité, ma ruine est venue non d'un excès, mais d'un manque d'individualisme. La seule action honteuse, impardonnable et à jamais méprisable de ma vie fut de me laisser aller à faire appel à l'aide et à la protection de la société contre ton père. Du point de vue individualiste, un tel appel eût été assez regrettable, mais quelle excuse invoquer pour l'avoir fait contre un tel être ? Naturellement, ayant déclenché les forces de la société, celle-ci s'est dressée contre moi, disant : « As-tu vécu pendant tout ce temps en défiant nos

lois et en appelles-tu maintenant à ces lois pour te protéger ? Ces lois te seront strictement appliquées. Tu te soumettras aux lois que tu as invoquées. » Le résultat est que je suis en prison. Et je souffris amèrement de l'ironie et de l'ignominie de ma situation lorsque au cours de mes trois procès, inaugurés par le tribunal de police, je vis ton père s'y agiter (sans préjudice de ses menées à l'extérieur) pour attirer l'attention du public, comme s'il était possible de ne pas remarquer son allure de palefrenier, ses jambes arquées, ses mains crispées, sa lèvre inférieure pendante, son rictus niais et bestial. Même lorsqu'il était sorti ou hors de ma vue, je sentais sa présence, et les sinistres murs de la grande salle du tribunal et l'air lui-même me paraissaient surchargés de masques de cette face simiesque. Aucun homme ne tomba certainement d'aussi ignoble façon que moi et par d'aussi ignobles instruments. Je dis dans un passage de *Dorian Gray* qu'« un homme ne saurait être trop prudent dans le choix de ses ennemis ». Je n'imaginais guère que c'était un paria qui en ferait de moi un autre.

M'avoir pressé, obligé d'appeler la société à l'aide est l'un des motifs qui me font tellement te mépriser, qui me font tellement me mépriser pour t'avoir cédé ! Que tu n'aies pas apprécié en moi l'artiste était parfaitement excusable. C'était une question de nature et tu n'y pouvais rien. Mais tu

aurais dû apprécier en moi l'individu. Il n'était pas besoin pour cela de culture. Mais tu ne l'as pas fait, apportant ainsi un élément de philistinisme dans une vie qui s'en était toujours défendue et qui, en un certain domaine, l'avait complètement écarté. L'élément philistin dans la vie ne réside pas dans l'incapacité de comprendre l'art. Des gens charmants, tels des pêcheurs, des bergers, des laboureurs, des paysans et autres, ne savent rien de l'art et sont le sel de la terre. Le philistin est celui qui prête son appui aux forces mécaniques de la société, aveugles, lourdes, gênantes, et ne reconnaît pas la force dynamique lorsqu'il se trouve en sa présence soit en un homme, soit dans un mode de pensée.

On a trouvé horrible à moi d'avoir convié à des festins les mauvais éléments de la vie et d'avoir pris plaisir à leur compagnie. Mais le mobile qui, en tant qu'artiste, me les faisait fréquenter me les rendait délicieusement inspirateurs et stimulants. C'était festoyer avec des panthères. La moitié du plaisir résidait dans le danger. J'éprouvais ce que doit éprouver un charmeur de serpents lorsqu'il attire le cobra hors de l'étoffe peinte ou de la corbeille de roseau et l'oblige, à son commandement, à déployer son capuchon et à osciller dans l'air comme une plante aquatique s'agite dans un courant. Ils étaient pour moi les plus brillants des serpents dorés, leur ve-

nin faisait partie de leur perfection. Je ne savais pas que, lorsqu'ils me mordraient, ce serait au son de ta flûte et aux gages de ton père. Je n'éprouve aucune honte de les avoir connus ; ils étaient extrêmement intéressants. Ce dont j'ai honte, c'est de l'horrible atmosphère philistine dans laquelle tu m'as introduit. Ma vocation d'artiste était auprès d'Ariel et tu m'as obligé à lutter avec Caliban. Au lieu de faire de belles choses colorées et musicales, telles *Salomé*, *La tragédie florentine* et *La sainte courtisane*, je me vis contraint d'envoyer à ton père de longues lettres procédurières et de faire appel aux systèmes contre lesquels j'avais toujours protesté. Clibborn et Atkins étaient prodigieux dans leur lutte abominable contre la vie. Les avoir pour convives fut une étonnante aventure. Dumas père, Cellini, Goya, Edgar Allan Poe ou Baudelaire eussent agi comme moi. Ce qui m'est odieux est le souvenir d'interminables visites rendues en ta compagnie à l'avocat Humphreys, au cours desquelles, dans le sinistre éclairage d'une morne pièce, nous débitions, l'air sérieux, de sérieux mensonges à un homme chauve jusqu'à ce que j'eusse envie de gémir et de bâiller d'ennui. Voilà où je me trouvais après deux ans d'amitié avec toi, au beau milieu de Philistia, loin de ce qui était beau, ou brillant, ou merveilleux, ou hardi. Je me posai en champion de la respectabilité dans la conduite, du purita-

nisme dans la vie et de la moralité dans l'art. *Voilà où mènent les mauvais chemins.*

Et ce qui est pour moi curieux est que tu aies essayé d'imiter ton père dans ses caractéristiques principales. Je ne puis comprendre pourquoi il était pour toi un exemple au lieu d'un avertissement, sinon que, lorsque deux hommes se haïssent, il existe entre eux quelque affinité. Je suppose que, par une étrange loi de l'antipathie des similitudes, vous vous détestiez non parce que vous étiez différents à maints égards, mais parce que, sur tant d'autres points, vous étiez si semblables. En juin 1893, quand tu as quitté Oxford sans diplôme et avec des dettes, assez insignifiantes, mais considérables pour un homme qui n'avait que les revenus de ton père, celui-ci t'écrivit une lettre très vulgaire, violente et injurieuse. La lettre que tu lui envoyas en réponse était pire en tous points et, bien entendu, beaucoup moins excusable ; par conséquent, tu en étais extrêmement fier. De ton air le plus suffisant, tu m'as dit, je m'en souviens fort bien, que tu pouvais battre ton père « à son propre jeu ». Mais quel jeu ! Quelle compétition ! Tu raillais ton père et l'accablais de sarcasmes lorsqu'il quittait la maison de votre cousin, chez qui il habitait, pour écrire à ce dernier, d'un hôtel voisin, des lettres immondes. Tu en faisais tout autant avec moi. Tu déjeunais constamment au restau-

rant avec moi, boudais ou faisais une scène pendant le repas, puis tu te rendais au White's Club pour m'écrire une lettre des plus ignobles. La seule différence entre ton père et toi était qu'après m'avoir fait parvenir ta lettre par un messenger spécial, tu arrivais toi-même à mon appartement quelques heures plus tard, non pour t'excuser, mais pour savoir si j'avais commandé le dîner au Savoy et, sinon, pour quelle raison. Parfois, tu survenais même avant que la lettre insultante n'eût été lue.

Un jour, je m'en souviens, tu me prias d'inviter à déjeuner au Café Royal, deux de tes amis, dont l'un m'était absolument inconnu. J'y consentis et, sur ta demande, je commandai un repas particulièrement luxueux. On envoya, je m'en souviens, chercher le chef et des instructions spéciales furent données pour les vins. Au lieu de venir déjeuner, tu me fis porter au café une lettre d'injures calculée de façon qu'elle me parvienne alors que nous t'attendions depuis une demi-heure. J'en lus la première ligne et, voyant de quoi il s'agissait, mis la lettre dans ma poche en expliquant à tes amis que tu avais eu un malaise subit et que le reste de la missive en décrivait les symptômes. De fait, je ne lus la lettre qu'en m'habillant, ce soir-là, pour dîner à Tite Street. Comme j'étais au beau milieu de cette fange, me demandant avec une tristesse infinie comment tu pouvais écrire

des lettres qui évoquaient la bave et l'écume sur les lèvres d'un épileptique, mon domestique vint me dire que tu étais dans le hall et que tu désirais vivement me voir pour cinq minutes. Je l'envoyai tout de suite te dire de monter. Tu arrivas tout pâle, l'air effrayé, pour solliciter mon conseil et mon aide, car tu avais appris qu'un clerc de Lumley, l'avoué, était venu te demander à Cadogan Place et craignais que ton affaire d'Oxford, ou quelque nouveau danger, ne te menaçât. Je te rassurai et te dis, ce qui s'avéra être le cas, qu'il ne s'agissait sans doute que d'une facture de fournisseur. Je te gardai à dîner et tu passas la soirée avec moi. Tu ne dis mot de ton odieuse lettre et je n'en parlai pas non plus. Je la traitai simplement comme le regrettable symptôme d'un malheureux caractère. Aucune allusion n'y fut faite. M'écrire une lettre abominable à 2 h 30 et accourir réclamer mon aide et ma compassion à 7 h 15 du même après-midi était dans ta vie un événement parfaitement ordinaire. Dans de tels procédés, comme en maints autres, tu dépassais ton père de beaucoup. Quand les lettres révoltantes qu'il t'adressait furent lues à l'audience, il en ressentit naturellement de la honte et fit semblant de pleurer. Si les lettres qu'il avait reçues de toi avaient été lues par son avocat, tout le monde en eût éprouvé encore plus d'horreur et de répulsion. Ce n'était pas seulement par le style que tu le battais « à

son propre jeu », mais, dans la manière d'attaquer, tu le surpassais aisément. Tu recourais aux télégrammes et aux cartes postales à découvert. J'estime que tu aurais pu laisser ces moyens de harcèlement à des gens comme Alfred Wood, qui sont son unique source de revenus. Ne le penses-tu pas ? Ce qui, pour lui et les gens de sa sorte, était une profession, était pour toi un plaisir, et un plaisir malsain. Et tu n'as pas renoncé à cette horrible habitude d'écrire des lettres injurieuses après tout ce qui m'est arrivé à cause d'elles et pour elles. Tu la tiens encore pour l'un de tes accomplissements et tu l'exerces sur mes amis, ou ceux qui furent bons pour moi au cours de ma détention, tels Robert Sherard et autres. C'est honteux à toi. Quand Robert Sherard apprit de moi que je ne souhaitais pas te voir publier le moindre article sur moi dans *Le Mercure de France*, avec ou sans lettres, tu aurais dû lui être reconnaissant de s'être assuré de mes désirs à cet égard et de t'avoir épargné de m'infliger, sans en avoir l'intention, plus de chagrin que tu ne m'en avais déjà fait. Souviens-toi qu'une lettre écrite sur un ton protecteur et philistin réclamant le « fair play » pour « un homme à terre » convient fort bien pour un journal anglais. Elle perpétue les vieilles traditions du journalisme anglais dans son attitude à l'égard des artistes. Mais, en France, un tel ton nous eût exposés moi au ri-

dicule et toi au mépris. Il m'eût été impossible d'autoriser quelque article que ce fût sans en connaître le but, l'atmosphère et la façon d'aborder le sujet. En art, les intentions n'ont pas la moindre valeur. Tout le mauvais art est le résultat de bonnes intentions.

Et Robert Sherard n'est pas le seul de mes amis à qui tu aies adressé des lettres acrimonieuses et acerbes parce qu'ils veillaient à ce qu'il fût tenu compte de mes souhaits et de mes sentiments dans les affaires me concernant : la publication d'articles sur moi, la dédicace de tes poèmes, la cession de mes lettres et de mes présents, et autres choses de ce genre. Tu en as importuné ou tenté d'en importuner d'autres.

L'affreuse situation dans laquelle je me serais trouvé si, pendant les deux dernières années de mon effroyable détention, je n'avais dû compter que sur toi comme ami, t'est-elle jamais venue à l'idée ? T'arrive-t-il jamais d'y penser ? Éprouves-tu jamais un peu de gratitude envers ceux dont la bonté sans limites, le dévouement sans bornes, la joie de donner ont allégé mon noir fardeau, m'ont fait de fréquentes visites, m'ont écrit de belles lettres pleines de compassion, se sont occupés de mes affaires, ont organisé ma vie future, sont restés à mon côté tandis que j'étais accablé de calomnies, de sarcasmes et même d'invectives ? Chaque jour, je remercie Dieu de m'avoir

donné des amis autres que toi. Je leur dois tout. Les livres que j'ai dans ma cellule ont été payés par Robbie sur son argent de poche. C'est de la même source que me viendront les vêtements que je porterai lorsque je serai libéré. Je n'ai pas honte d'accepter une chose donnée par amour et affection. J'en suis fier. Mais penses-tu parfois à ce que mes amis, tels More Adey, Robbie, Robert Sherard, Frank Harris et Arthur Clifton, ont été pour moi en me prodiguant réconfort, aide, affection et sympathie ? Je suppose que tu n'y as jamais pensé. Si tu avais la moindre imagination, tu saurais qu'il n'est pas un seul de ceux qui m'ont témoigné de la bonté pendant mon incarcération devant qui tu ne devrais être fier de t'agenouiller pour nettoyer la boue de ses souliers : du gardien qui me souhaite le bonjour et une bonne nuit (ce qui n'entre pas dans les devoirs de sa charge) aux simples agents de police qui, à leur simple et rude manière, tentèrent de me réconforter pendant les voyages aller et retour au tribunal des faillites, alors que j'étais dans un état de grande détresse mentale, et jusqu'au pauvre voleur qui, me reconnaissant tandis que nous arpentions la cour de la geôle de Wandsworth, me murmura de cette voix rauque qui vient en prison à ceux qui subissent un obligatoire et long silence : « Je vous plains. C'est plus dur pour des gens comme vous que pour nous autres. »

N'as-tu pas assez d'imagination pour voir quelle effroyable tragédie ce fut pour moi d'avoir connu ta famille ? Pour voir quelle tragédie c'eût été pour quiconque ayant une haute position, un grand nom, une chose d'importance à perdre ? Il n'est aucun des adultes de ta famille — à l'exception de Percy, qui est vraiment un brave garçon — qui n'ait en quelque façon contribué à ma ruine.

Je t'ai parlé de ta mère avec une certaine amertume et je te conseille vivement de lui montrer cette lettre, surtout pour ton bien. S'il lui est pénible de lire un tel réquisitoire contre l'un de ses fils, qu'elle se souvienne que ma mère qui, intellectuellement, prend place auprès d'Elizabeth Barrett Browning, et, historiquement, auprès de Mme Roland, est morte le cœur brisé parce que son fils, dont l'art et le génie l'avaient rendue fière et qu'elle avait toujours regardé comme le digne héritier d'un nom distingué, avait été condamné pour deux ans aux travaux forcés. Tu me demanderas en quoi ta mère a contribué à ma destruction. Je vais te le dire. Tout comme tu t'es efforcé de rejeter sur moi toutes tes responsabilités immorales, ta mère s'est efforcée de rejeter sur moi toutes ses responsabilités morales à ton égard. Au lieu de te parler directement au sujet de ta vie, comme le devrait une mère, elle m'écrivait toujours confidentiellement, me priant avec effroi et insistance de

ne t'en rien dire. Tu vois la position dans laquelle je me trouvais placé entre ta mère et toi. Elle était aussi fausse, aussi absurde et tragique que la situation dans laquelle je fus placé entre ton père et toi. En août 1892 et le 8 novembre de la même année, j'eus deux longs entretiens avec ta mère à ton propos. En ces deux occasions, je lui demandai pourquoi elle ne s'adressait pas directement à toi. Elle me fit chaque fois la même réponse : « Je redoute de le faire ; il se met dans une telle colère à la moindre observation ! » La première fois, je te connaissais si peu que je ne compris pas ce qu'elle voulait dire. La seconde fois, je te connaissais si bien que je compris parfaitement. (Entre-temps, tu avais eu la jaunisse, le docteur t'avait ordonné d'aller passer une semaine à Bournemouth et tu m'avais persuadé de t'accompagner, car tu détestais rester seul.) Mais le premier devoir d'une mère est de n'avoir pas peur de parler sérieusement à son fils. Si ta mère l'avait fait à propos de l'impasse dans laquelle elle te voyait en juillet 1892 et t'avait amené à te confier à elle, cela eût finalement beaucoup mieux valu pour vous deux. Toutes ces communications secrètes avec moi étaient inopportunes. A quoi pouvaient servir ces incessants petits billets avec le mot « Personnel » sur l'enveloppe, m'implorant de ne pas te prier si souvent à dîner et de ne pas te donner d'argent, chacun d'eux finissant par

un postscriptum pressant : « Qu'Alfred ne sache en aucun cas que je vous ai écrit. » Quel bien pouvait-il résulter de pareille correspondance ? As-tu jamais attendu d'être invité à dîner ? Jamais. Tu prenais tous tes repas avec moi comme une chose allant de soi. Si je t'en faisais l'observation, tu faisais toujours la même réponse : « Si je ne dîne pas avec toi, où dînerai-je ? Tu n'imagines pas que je vais aller dîner chez moi ? » C'était sans réplique. Et si je refusais absolument de te laisser dîner avec moi, tu menaçais toujours de commettre quelque sottise, et tu n'y manquais pas. Quel résultat pouvait-on attendre de lettres telles que ta mère m'en envoyait, sinon — ce qui arriva — le fait stupide et fatal de me faire endosser toute la responsabilité morale ? Je n'ai pas envie de m'étendre sur les divers détails prouvant que la faiblesse de ta mère et son manque de courage furent si désastreux pour elle-même, pour toi et pour moi ; mais lorsqu'elle apprit que ton père était venu faire chez moi une scène abominable et provoquer un scandale public, n'aurait-elle pu voir alors qu'une crise sérieuse était imminente et prendre des mesures pour essayer de l'éviter ? Mais tout ce qui lui vint à l'idée fut de me dépêcher ce beau parleur de George Wyndham à la voix insidieuse pour me proposer... quoi ? De rompre avec toi « peu à peu ». Comme si j'avais pu rompre avec toi « peu à peu » ! J'avais essayé de mettre fin à notre

amitié par tous les moyens possibles, allant jusqu'à quitter l'Angleterre et à donner une fausse adresse à l'étranger dans l'espoir de briser d'un seul coup un lien qui m'était devenu fastidieux, détestable et ruineux. Crois-tu que j'eusse pu rompre avec toi « peu à peu » ? Crois-tu que cela eût satisfait ton père ? Tu sais bien que non. Ce que désirait vraiment ton père n'était pas la cessation de notre amitié, mais un scandale public. Voilà à quoi tendaient ses efforts. Son nom n'avait pas paru dans les journaux depuis des années. Il voyait là l'occasion de se montrer devant le public anglais dans un rôle entièrement nouveau, celui d'un tendre père. Cela stimulait son sens de l'humour. Si j'avais rompu mon amitié avec toi, c'eût été pour lui une terrible déception et la petite notoriété que lui eût apportée une seconde instance en divorce, si révoltants qu'en soient l'origine et les détails, ne lui eût offert qu'une piètre consolation. Ce à quoi il aspirait était la popularité et, dans l'état d'esprit actuel du public anglais, se poser en champion de la pureté, comme on dit, est le moyen le plus sûr de devenir pour un moment un personnage héroïque. Dans l'une de mes pièces, j'ai dit de ce public que s'il est Caliban pour une moitié de l'année, il est Tartuffe pour l'autre moitié, et ton père, en qui, on peut le dire, les deux personnages se sont incarnés, se trouvait ainsi désigné comme le digne repré-

sentant du puritanisme sous sa forme la plus agressive et la plus caractéristique.

Une rupture « graduelle » avec toi n'eût servi de rien, même si elle avait été faisable. N'as-tu pas maintenant le sentiment que la seule chose à faire pour ta mère était de me prier de venir la voir et, en présence de ton frère et de toi, de déclarer catégoriquement que cette amitié devait absolument cesser ? Elle eût trouvé en moi l'appui le plus chaleureux et, devant Drumlairig et moi, elle n'eût pas eu à craindre de te parler. Elle n'en fit rien. Elle eut peur de ses responsabilités et tenta de s'en décharger sur moi. Elle m'écrivit une lettre, il est vrai. Dans ce bref message, elle me demandait de ne pas envoyer à ton père la lettre d'avertissement de l'avocat l'engageant à se désister. Elle avait tout à fait raison. Il était ridicule de ma part de consulter des avocats et de rechercher leur protection. Mais elle annula tout l'effet que cette lettre eût pu produire par son post-scriptum habituel :

« Qu'Alfred ne sache en aucun cas que je vous ai écrit. » Tu étais ravi à l'idée de me voir envoyer à ton père des lettres procédurières, comme tu le faisais toi-même. J'agissais sur ta suggestion. Je ne pouvais te dire que ta mère y était fortement opposée, puisque je me trouvais contraint, par la promesse la plus solennelle qu'elle avait obtenue de moi, de ne jamais te parler des lettres qu'elle

m'écrivait, promesse que je tins stupidement.

Ne vois-tu pas qu'elle avait tort de ne pas te parler directement et que cette correspondance secrète avec moi était néfaste ? Personne ne peut se décharger de ses responsabilités sur quelqu'un d'autre. Elles finissent toujours par revenir à celui auquel elles incombent. Selon la seule idée de la vie, selon la seule philosophie — dans la mesure où l'on puisse te prêter une philosophie —, tout ce que tu fais doit être payé par quelqu'un d'autre : je ne l'entends pas seulement du point de vue financier — ce n'est là que l'application pratique de ta philosophie dans la vie quotidienne —, mais au sens le plus large, le plus complet, du transfert de la responsabilité. Tu en as fait une profession de foi. Ce fut un vrai succès jusqu'à un certain point. Tu m'as obligé à tenter une action parce que tu savais que ton père ne s'attaquerait ni à ta personne ni à ta vie en aucune façon, que je défendrais les deux dans toute la mesure de mes moyens et prendrais sur moi toutes les charges que l'on m'imposerait. Tu avais parfaitement raison. Ton père et moi, pour des mobiles différents, bien entendu, fimes exactement ce que tu escomptais de nous. Et pourtant, malgré tout, tu ne t'en es pas réellement tiré. La « Théorie de l'enfant Samuel », comme nous l'appellerons pour abrégé, est excellente quant à ce que connaît le monde en

général. Peut-être soulèvera-t-elle beaucoup de mépris dans Londres et quelques sarcasmes à Oxford, mais tout simplement parce qu'il n'y a que peu de gens qui te connaissent dans ces deux villes et que, dans chacune d'elles, tu as laissé des traces de ton passage. A part ce petit groupe, le monde te considère comme le brave jeune homme qui a failli mal faire, poussé par l'artiste immoral et pervers, mais sauvé juste à temps par son bon père plein d'affection. Cela fait très bon effet. Et pourtant, tu sais que tu ne t'en es pas tiré. Je ne veux pas parler d'une question stupide posée par un juré stupide qui fut, bien entendu, traitée avec dédain et par l'accusation et par le juge. Personne n'y a pris intérêt. C'est surtout de toi que je veux parler. Un jour, de tes propres yeux, tu auras à examiner ta conduite. Tu n'es pas, tu ne peux être satisfait de la façon dont les choses ont tourné. Secrètement, tu dois te considérer avec beaucoup de honte. Montrer au monde un front d'airain est chose essentielle, mais de temps à autre, quand tu es seul, sans auditoire, il te faut, je suppose, ôter le masque afin de pouvoir respirer. Sinon, en vérité, tu suffoquerais.

Et ta mère, elle aussi doit parfois regretter d'avoir tenté de se décharger de ses graves responsabilités sur quelqu'un d'autre, qui avait déjà assez de son propre fardeau. Elle devait te servir de père et de mère. A-t-elle

été pour toi l'un ou l'autre ? Si j'ai supporté ton mauvais caractère, ta grossièreté, tes scènes, elle aurait pu les supporter aussi. La dernière fois que je vis ma femme — cela remonte à quatorze mois —, je lui dis qu'il lui faudrait être pour Cyril un père aussi bien qu'une mère. Je lui fis part en détail du comportement de ta mère à ton égard, comme je le fais dans cette lettre, mais bien entendu, de façon plus complète. Je lui dis les raisons des incessants messages « personnels » de ta mère envoyés à Tite Street avec une telle fréquence que ma femme en riait, disant que nous devions collaborer à un roman mondain ou à quelque chose de ce genre. Je l'implorai de n'être pas pour Cyril ce que ta mère était pour toi. Je lui dis de l'élever de telle sorte que s'il versait le sang innocent, il vînt s'en confesser à elle pour qu'elle pût d'abord lui purifier les mains, puis lui enseigner ensuite à purifier son âme par la pénitence ou l'expiation. Je lui dis que si elle craignait d'assumer la responsabilité de la vie d'un autre, même s'il s'agissait de son propre enfant, elle devrait s'assurer d'un tuteur pour l'aider dans cette tâche. C'est ce qu'elle a fait, je suis heureux de le dire. Elle a choisi Adrian Hope, un homme de haute naissance, d'une grande culture et d'un noble caractère, son propre cousin, que tu as rencontré un jour à Tite Street, et, grâce à lui, Cyril et Vyvyan ont de bonnes chances d'avoir un

bel avenir. Si elle redoutait de te parler sérieusement, ta mère aurait dû choisir dans sa propre famille quelqu'un que tu eusses écouté. Mais elle n'aurait pas dû avoir peur. Elle aurait dû s'expliquer avec toi et affronter un tel entretien. En tout cas, vois le résultat. En est-elle satisfaite et heureuse ?

Elle rejette le blâme sur moi, je le sais. Je l'ai appris non par des gens qui te connaissent, mais par des gens qui ne te connaissent pas et n'ont aucun désir de te connaître. On me le rapporte souvent. Elle parle, par exemple, de l'influence du plus âgé sur le plus jeune. C'est l'une de ses théories favorites sur la question, qui réussit toujours à émouvoir l'ignorance et le préjugé populaire. Je n'ai pas besoin de te demander quelle influence j'avais sur toi. Tu sais que je n'en avais aucune. Le fait que je n'en avais point était l'une de tes fréquentes vantardises et la seule, en vérité, qui fût vraiment fondée. De fait, qu'aurais-je pu influencer en toi ? Ton cerveau ? Il n'était pas développé. Ton imagination ? Elle était morte. Ton cœur ? Il n'était pas encore né. De tous les gens qui ont jamais croisé mon chemin, tu étais le seul et l'unique que j'étais incapable d'influencer en aucune manière. Quand j'étais malade, immobilisé par une fièvre attrapée à te soigner, je n'ai même pas eu sur toi une influence suffisante pour te persuader de

m'apporter une tasse de lait, ni de veiller à ce que j'eusse les élémentaires nécessités d'une chambre de malade, ni de prendre la peine de parcourir en voiture quelque deux cents mètres pour aller chez un libraire m'acheter un livre à mes frais. Quand j'étais trop occupé à écrire des comédies qui devaient surpasser Congreve par leur brio et Dumas fils par leur philosophie, et, je le suppose, tous les autres auteurs pour toutes leurs autres qualités, je n'ai pas eu sur toi assez d'influence pour obtenir de toi que tu me laisses en paix, comme doit l'être un artiste. Où que se trouvât mon cabinet de travail, c'était pour toi un salon quelconque, un endroit où fumer et boire du vin du Rhin à l'eau de Seltz et débiter des absurdités. « L'influence du plus âgé sur le plus jeune » reste une excellente théorie aussi longtemps qu'elle n'arrive pas à mes oreilles. Elle devient alors grotesque. Lorsqu'elle arrive à tes oreilles, je suppose que tu souris pour toi-même, ainsi que tu es en droit de le faire. Beaucoup des propos de ta mère sur les questions d'argent me sont également rapportées. Elle déclare, et en toute justice, qu'elle ne cessait de m'adjurer de ne pas te pourvoir d'argent. Je l'admets. Ses lettres étaient perpétuelles et, dans chacune d'elles, se trouvait le postscriptum habituel : « Je vous en prie, qu'Alfred ne sache pas que je vous ai écrit. » Mais ce n'était pas pour moi un plaisir d'avoir à payer tes moindres dé-

penses, du coiffeur où tu te faisais raser chaque matin jusqu'à ton cab de minuit. C'était une affreuse corvée. Je m'en plaignais à toi continuellement. Je te disais — tu t'en souviens, n'est-ce pas ? — combien il m'était odieux d'être considéré par toi comme une personne « utile », qu'aucun artiste n'aime à être traité comme tel, car, ainsi que l'art lui-même, l'artiste est, par essence, absolument inutile. Cela te mettait fort en colère. La vérité t'a toujours mis en colère. La vérité, évidemment, est toujours pénible à écouter et très pénible à dire. Mais cela ne modifiait ni ton point de vue ni ta façon de vivre. Chaque jour, il me fallait régler toutes tes dépenses du matin au soir. Seul un homme ridiculement accommodant ou indiciblement fou eût pu agir ainsi. Malheureusement, j'étais un complet mélange des deux. Quand j'insinuais que c'était à ta mère qu'il incombait de pourvoir à tes besoins, tu avais toujours prête une très jolie et gracieuse réponse. Tu disais que le revenu que lui servait ton père — quelque quinze cents livres par an, je crois — était absolument insuffisant pour les besoins d'une dame de son rang et que tu ne voulais pas lui demander plus d'argent que tu n'en recevais déjà. Tu avais parfaitement raison de dire que son revenu était tout à fait incompatible avec sa position et ses goûts, mais tu n'en aurais pas dû faire un prétexte pour vivre dans le luxe à

mes dépens et cela aurait dû, au contraire, t'inciter à un souci d'économie dans ta propre vie. Le fait est que tu étais — et que tu es encore, je le suppose — un typique sentimental. Car un sentimental est simplement celui qui désire s'offrir le luxe d'une émotion sans avoir à la payer. Il était beau de vouloir épargner la poche de ta mère. Mais il était laid de le faire à mes dépens. Tu crois que nous pouvons avoir nos émotions gratis. Ce n'est pas possible. Il faut les payer, même les émotions les plus belles et les plus altruistes. Si étrange que ce soit, c'est ce qui en fait la noblesse. La vie intellectuelle et émotionnelle des gens ordinaires est chose bien méprisable. Tout comme ils empruntent leurs idées à une sorte de bibliothèque de prêt — le *Zeitgeist* d'une époque sans âme — et les rapportent souillées à la fin de chaque semaine, ils tentent toujours d'obtenir leurs émotions à crédit et refusent de régler la facture lorsqu'elle leur parvient. Il te faut renoncer à cette conception de la vie. Dès que nous devons payer pour une émotion, nous en connaissons la qualité et n'en vaudrons que mieux. Souviens-toi que le sentimental est toujours, au fond, un cynique. A vrai dire, la sentimentalité n'est que le cynisme en congé. Et si délicieux que soit le cynisme du point de vue intellectuel, maintenant qu'il a quitté le tonneau pour le club, il ne pourra jamais être plus que la parfaite philosophie d'un

homme sans âme. Il a sa valeur sociale et, pour un artiste, tous les modes d'expression sont intéressants, mais, en soi, c'est une piètre chose car, au vrai cynique, rien n'est jamais révélé.

Je crois que s'il t'arrive de jeter un regard en arrière sur ton attitude et quant au revenu de ta mère et quant au mien, tu ne seras pas fier de toi et peut-être un jour, si tu ne montres pas cette lettre à ta mère, lui expliqueras-tu que, pour vivre à mes dépens, tu ne t'étais pas un seul instant enquis de mon désir. C'était tout simplement la forme singulière, et, pour moi, des plus affligeantes, que prenait ton attachement pour moi. Dépendre de moi pour les plus petites et les plus grosses dépenses te prêtait, à tes propres yeux, tout le charme de l'enfance et, en insistant pour me faire payer chacun de tes plaisirs, tu croyais avoir découvert le secret de l'éternelle jeunesse. J'avoue que lorsqu'on me rapporte les remarques de ta mère à mon sujet, cela me blesse, et je suis certain qu'à la réflexion, tu conviendras avec moi que si elle n'a pas un mot de regret ou de chagrin pour la ruine que m'a causée ta famille, elle ferait mieux de garder le silence. Bien entendu, il n'y a aucune raison pour qu'elle lise les parties de cette lettre qui ont trait à l'évolution mentale que j'ai subie ni aux points de départ que j'espère atteindre. Cela ne l'intéresserait guère. Mais, à

ta place, je lui montrerais les passages qui concernent ta propre vie.

De fait, si j'étais à ta place, je me soucierais peu d'être aimé pour de faux-semblants. Il n'y a aucune raison pour qu'un homme étale sa vie devant autrui. Le monde ne comprend rien. Mais lorsqu'il s'agit de gens dont on désire l'affection, c'est différent. Un de mes grands amis — une amitié de dix ans — vint me voir il y a un certain temps et m'assura qu'il ne croyait pas un traître mot de ce que l'on disait contre moi. Il voulait m'assurer qu'il me tenait pour tout à fait innocent et la victime d'un odieux complot ourdi par ton père. A ces mots, je fondis en larmes et lui dis que si, parmi les accusations précises portées contre moi par ton père, beaucoup d'entre elles étaient absolument fausses et m'avaient été attribuées avec une malveillance révoltante, ma vie, cependant, avait été pleine de plaisirs pervers, et à moins qu'il n'acceptât ce fait et ne le comprît pleinement, je ne pouvais plus rester son ami ni même me trouver en sa compagnie. Ce fut pour lui un terrible choc, mais nous sommes demeurés amis et je n'ai pas obtenu son amitié sous de faux-semblants. Je t'ai déclaré que dire la vérité est chose pénible. Être obligé de dire des mensonges est, de beaucoup, plus pénible.

Je me souviens qu'assis au banc des accusés lors de mon dernier procès, écoutant, écoeuré et horrifié, les

odieuses calomnies de Lockwood contre moi — pareilles à un passage de Tacite ou de Dante, ou à l'une des accusations de Savonarole contre les papes de Rome —, cette idée me vint soudain à l'esprit : « Que ce serait splendide si je débitais tout cela contre moi-même ! » Je compris aussitôt que ce que l'on dit d'un homme n'est rien. Ce qui compte, c'est celui qui le dit. J'ai la conviction que le plus haut moment dans la vie d'un homme est lorsqu'il s'agenouille dans la poussière, se frappe la poitrine et confesse tous ses péchés. Il en serait ainsi pour toi. Tu serais beaucoup plus heureux si, de toi-même, tu faisais connaître à ta mère ne fût-ce qu'un peu de ta vie. Je lui en ai dit une bonne partie en décembre 1893, mais, bien entendu, j'étais contraint à des réticences et à des généralités. Cela ne parut guère lui donner plus de courage dans ses relations avec toi. Elle évita au contraire, plus obstinément que jamais, de regarder la vérité en face. Si tu la lui disais toi-même, ce serait différent. Il se peut que, souvent, mes paroles soient pour toi trop cruelles, mais, quant aux faits, tu ne saurais les nier. Les choses se sont passées telles que je les ai dites et si tu as lu cette lettre avec attention, ainsi que tu aurais dû le faire, tu te seras trouvé en face de toi-même.

Si je t'ai écrit aussi longuement, c'est afin que tu puisses te rendre compte de ce que tu fus pour moi

avant mon emprisonnement, pendant ces trois ans de néfaste amitié, de ce que tu as été pour moi durant mon emprisonnement, qui touche presque à deux lunes de son terme, et de ce que j'espère être pour moi-même et pour les autres lorsque ma détention aura pris fin. Je ne puis remanier ma lettre ni la récrire. Il te faut la prendre telle quelle, tachée de larmes en maints endroits et, en certains autres, portant des signes de la passion ou de la douleur, et la déchiffrer de ton mieux, taches, corrections et le reste. Quant aux corrections et aux errata, je les ai faits pour que mes paroles soient l'expression absolue de ma pensée et ne pèchent ni par exagération ni par insuffisance. Tout comme un violon, le langage a besoin d'être accordé et, tout comme un nombre trop grand ou trop petit de vibrations dans la voix du chanteur ou le frémissement de la corde peut produire une fausse note, des mots trop forts ou trop faibles altéreront un message. En tout cas, chaque phrase de cette lettre a sa signification précise. Il n'y a là aucune rhétorique. Chaque fois qu'il y a une rature ou une substitution de mots, si légère ou recherchée qu'elle soit, c'est parce que je cherche à rendre ma véritable impression, à trouver pour ma disposition d'esprit un équivalent exact. L'émotion a toujours la préséance sur la forme.

Je reconnais que c'est là une lettre sévère. Je ne t'ai

pas épargné. Assurément, tu pourrais dire qu'après avoir admis que te mettre en balance contre la moindre de mes peines, la plus minime de mes pertes, serait vraiment injuste à ton égard, c'est précisément ce que j'ai fait en procédant à un minutieux examen de ta nature. C'est vrai. Mais n'oublie pas que tu t'es mis toi-même sur la balance.

N'oublie pas que, par rapport à un seul moment de mon emprisonnement, le plateau sur lequel tu te trouves fait fortement pencher le fléau de la balance. C'est la vanité qui t'a fait choisir ce plateau et c'est la vanité qui t'oblige à t'y agripper. C'était là la grande erreur psychologique de notre amitié : son manque total de proportion. Tu t'es frayé un chemin dans une vie trop large pour toi, une vie dont l'orbite dépassait ta puissance de vision non moins que ta faculté d'évolution, une vie dont les pensées, les passions et les actes étaient d'une profonde portée, d'un vaste intérêt, et pleins, trop pleins, en vérité, de merveilleuses ou redoutables conséquences. Ta petite vie de petits caprices et d'accès de bonne ou mauvaise humeur était admirable dans sa petite sphère. Elle était admirable à Oxford, où ce qui pouvait t'arriver de pire était une réprimande du doyen ou une semonce du président, et où l'événement le plus sensationnel était la victoire de Magdalen sur la rivière et le feu de joie que l'on allumait dans la cour

carrée pour célébrer ce grand jour. Elle aurait dû continuer dans sa sphère après son départ d'Oxford. Tu étais parfait quant à toi-même. Tu étais le spécimen achevé d'un type très moderne. Ce n'est que dans ses rapports avec moi que tu étais dans ton tort. Ton insouciance extravagante n'était pas un crime. La jeunesse est toujours extravagante. Ce qui était honteux était de me forcer à payer tes extravagances. Ton désir d'avoir un ami avec qui passer son temps du matin au soir était charmant. C'était presque idyllique. Mais l'ami auquel tu t'es accroché n'aurait pas dû être un homme de lettres, un artiste, un homme pour qui ta présence continuelle signifiait et la destruction de toute belle œuvre et la paralysie de toute faculté créatrice. Il n'y avait pas grand mal à ce que tu considères sérieusement que la meilleure façon de passer une soirée était de dîner au champagne au Savoy, de prendre ensuite une loge dans un music-hall et de réserver pour la *bonne bouche*²¹ un souper au champagne chez Willis. A Londres, des tas de jeunes gens délicieux professent la même opinion. Ce n'est même pas une excentricité. C'est une qualification permettant de devenir un membre du *White's Club*. Mais tu n'avais aucun droit d'exiger de moi que je devienne pour toi le pourvoyeur de ces plaisirs. Cela prouvait ton manque de vé-

²¹ En français, dans le texte original (NdT).

ritable appréciation de mon génie. Ta querelle avec ton père, je le répète, quoi que l'on puisse penser de son caractère, aurait dû, de toute évidence, rester entièrement entre vous deux. Elle aurait dû être réglée dans l'intimité. De telles querelles le sont généralement, je crois. Ton erreur fut d'insister pour qu'elle fût jouée comme une tragi-comédie sur la grande scène de l'histoire, avec le monde entier pour auditoire et moi-même comme prix décerné au vainqueur de cette méprisable joute. Le fait que tu haïssais ton père et que ton père te haïssait n'offrait aucun intérêt au public anglais. De tels sentiments sont très connus dans la vie familiale anglaise et devraient demeurer confinés dans le lieu qu'ils caractérisent : le foyer. Hors du cercle familial, ils sont tout à fait déplacés. Les exhiber est une faute. La vie de famille n'est pas un drapeau rouge que l'on déploie dans les rues et n'a pas à être criée sur les toits. Tu as tiré la vie domestique de sa sphère, tout comme tu es sorti de la tienne. Et ceux qui quittent leur propre sphère changent leur environnement, mais non leur nature. Ils n'acquièrent ni les pensées ni les passions appropriées à la sphère dans laquelle ils pénètrent. Cela n'est pas en leur pouvoir.

Ainsi que je l'ai dit quelque part dans *Intentions*, les forces émotionnelles sont aussi limitées en intensité et en durée que celles de l'énergie physique. La pe-

tite coupe qui est faite pour contenir une mesure déterminée n'en peut contenir davantage, même si toutes les cuves de Bourgogne sont emplies de vin pourpre jusqu'au bord et si ceux qui foulent la vendange enfoncent jusqu'au genou dans les grappes des vignobles pierreux d'Espagne. Il n'est pas plus grossière erreur que croire que ceux qui sont la cause ou le prétexte des grandes tragédies partagent les sentiments convenant à l'atmosphère tragique. Il n'est pas plus fatale erreur que l'escompter de leur part. Il se peut que, dans sa « robe de flamme », le martyr contemple la face de Dieu, mais pour celui qui entasse les fagots ou les dispose pour le bûcher, toute la scène n'est rien de plus que ne l'est pour le boucher le massacre d'un bœuf, ou, pour le charbonnier de la forêt, l'abattage d'un arbre, ou, pour celui qui fauche l'herbe du pré, la chute d'une fleur. Les grandes passions sont pour les êtres doués de grandeur d'âme et les grands événements ne peuvent être vus que par ceux qui sont à leur niveau.

Dans tout l'art dramatique, je ne connais rien de plus remarquable, rien de plus évocateur dans la subtilité de l'observation que le tableau que fait Shakespeare de Rosencrantz et de Guildenstern. Ce sont les camarades de collège d'Hamlet. Ils ont été ses compagnons. Ils apportent le souvenir des jours plaisants passés ensemble. Dans la pièce, au

moment où ils se rencontrent, Hamlet chancelle sous le poids d'un fardeau intolérable pour quelqu'un de son caractère. Le mort est sorti de son tombeau, armé de pied en cap, pour lui imposer une mission à la fois trop haute et trop basse pour lui. C'est un rêveur à qui l'on ordonne d'agir. Il a la nature d'un poète et on le met aux prises avec la grossière complexité de la cause et de l'effet, avec la vie dans sa conception pratique, dont il ne connaît rien, et non avec la vie dans son essence idéale, qu'il connaît si bien. Il n'a aucune idée de ce qu'il doit faire et sa folie est de feindre la folie. Brutus s'est servi de la folie comme d'un manteau pour dissimuler l'épée de son dessein, la dague de sa volonté, mais pour Hamlet, la folie n'est qu'un masque où cacher sa faiblesse. En débitant des choses fantasques et des railleries, il cherche une chance de sursis. Il ne cesse de jouer avec l'action comme un artiste joue avec une théorie. Il se fait l'espion de ses propres actes et, écoutant ses propres paroles, il sait qu'elles ne sont que « des mots, des mots, des mots ». Au lieu de tenter d'être le héros de sa propre histoire, il cherche à être le spectateur de sa propre tragédie. Il ne croit en rien, pas même en lui, mais son incrédulité ne l'aide guère, car elle ne vient pas du scepticisme, mais d'un esprit indécis.

Guildenstern et Rosencrantz ne comprennent rien à tout cela. Ils s'inclinent, sourient

avec affectation, minaudant, et ce que dit l'un, l'autre le répète avec l'intonation la plus écœurante. Lorsque, enfin, grâce à la pièce dans la pièce et aux badinages de ces marionnettes, Hamlet « surprend la conscience » du roi et chasse, terrifié, le misérable de son trône, Guildenstern et Rosencrantz ne voient dans sa conduite qu'une assez pénible infraction à l'étiquette de cour. Voilà jusqu'où ils peuvent aller dans « la contemplation du spectacle de la vie avec des émotions appropriées ». Ils côtoient son secret et n'en savent rien. Et il serait absolument inutile de leur dire. Ils sont de ces petites coupes qui peuvent contenir une mesure déterminée et rien de plus. Vers la fin, il est donné à penser que, pris dans un piège tendu pour un autre, ils ont peut-être trouvé ou vont trouver une mort violente et soudaine. Mais une mort tragique de cette sorte, bien que teintée d'humour par Hamlet avec un peu de la surprise et de la justice de la comédie, n'est vraiment pas pour de tels êtres. Ceux-ci ne meurent jamais. Horatio, lui, pour « défendre aux yeux des mécontents Hamlet et sa cause »,

*Sursois, pour quelque temps encore, à la félicité suprême,
Accepte de respirer encore l'air funeste de ce monde cruel,*

meurt, mais non devant le public et sans laisser de frère. Mais Guildenstern et Rosencrantz sont aussi im-

mortels qu'Angelo et Tartuffe et devraient prendre rang parmi eux. Ils sont ce qu'a apporté la vie moderne à l'idéal antique de l'amitié. Celui qui écrira un nouveau *De amicitia* devra leur trouver une niche et les louer en prose tusculane. Ce sont des types éternels. Les censurer serait faire preuve d'« un manque de jugement ». Ils sont tout simplement hors de leur sphère. La sublimité de l'âme n'est pas contagieuse. Les nobles pensées et les nobles émotions sont isolées par le seul fait de leur existence. Ce qu'Ophélie elle-même ne pouvait comprendre ne pouvait être compris ni par « Guildenstern et le gentil Rosencrantz », ni par « Rosencrantz et le gentil Guildenstern ». Bien entendu, je ne propose aucune comparaison avec toi. La différence entre vous est trop vaste. Ce qui était pour eux un hasard fut pour toi un choix. Délibérément et sans que je t'y invite, tu t'es jeté dans ma sphère, y usurpant une place à laquelle tu n'avais ni droits ni titres et, avec une curieuse persistance et en m'imposant ta présence une partie de chaque journée, tu as réussi à absorber ma vie entière, n'en pouvant rien faire de mieux que de la mettre en pièces. Si étrange que cela puisse te paraître, ce n'était que naturel de ta part. Si l'on donne à un enfant un jouet trop merveilleux pour son petit esprit ou trop beau pour ses regards à peine éveillés, il brise le jouet s'il est volontaire et, s'il est distrait, le laisse tomber en al-

lant retrouver ses compagnons de jeu. Il en fut ainsi de toi. Après t'être emparé de ma vie, tu ne sus qu'en faire. Tu ne pouvais le savoir. C'était une chose trop merveilleuse pour être entre tes mains. Tu aurais dû l'en laisser glisser et retourner à tes compagnons de jeu. Malheureusement, tu étais volontaire, de sorte que tu l'as brisée. C'est peut-être là, lorsque tout est dit, l'ultime secret de ce qui est arrivé. Car les secrets sont toujours plus petits que leurs manifestations. Le déplacement d'un atome peut ébranler un monde. Et, afin de ne pas m'épargner plus que toi, j'ajouterai ceci : quelque dangereuse qu'ait été pour moi notre rencontre, elle me fut rendue fatale par le moment particulier où elle se produisit. Car tu te trouvais à ce stade de la vie qui n'est autre que le temps des semailles, et j'étais à ce stade de la vie qui n'est autre que le temps de la moisson.

Il y a encore certaines choses dont il me faut t'entretenir. La première concerne ma faillite. J'ai appris il y a quelques jours, à ma grande déception, je l'avoue, qu'il est maintenant trop tard pour que ma famille puisse rembourser ton père, que ce serait illícite et qu'il me faudra rester dans ma pénible situation actuelle pour un temps considérable à venir. Voilà qui est amer pour moi parce que l'on m'assure, de source légale, que je ne puis même pas publier un livre sans l'autorisation du syndic de

faillite, auquel tous les comptes doivent être soumis. Je ne puis passer un contrat avec le directeur de théâtre ni produire une pièce sans que les recettes aillent à ton père et à mes quelques autres créanciers. Je crois qu'à présent tu admettras toi-même que le plan de « jouer un bon tour » à ton père en lui donnant le moyen de me mettre en faillite n'a pas eu le résultat brillant et complet que tu en attendais.

Il ne l'a pas été pour moi, en tout cas, et il eût mieux valu prendre en considération le chagrin et l'humiliation que me causait ma pauvreté plutôt que ton sens de l'humour, si caustique et inattendu qu'il fût. De fait, en provoquant ma faillite, tout comme en me poussant à intenter le premier procès, tu as fait en réalité le jeu de ton père en agissant comme il le voulait. Seul et sans appui, il eût été, dès le début, réduit à l'impuissance. C'est en toi — bien que tu n'aies pas eu l'intention de jouer un rôle aussi horrible — qu'il a toujours trouvé son principal allié.

More Adey, dans sa lettre de l'été dernier, m'a dit que tu avais vraiment exprimé, en plus d'une occasion, ton désir de me rendre « un peu de ce que j'ai dépensé » pour toi. Ainsi que je le lui ai dit dans ma réponse, j'ai malheureusement dépensé pour toi mon art, ma vie, mon nom, ma place dans l'histoire, et si ta famille pouvait disposer à son gré des choses les plus merveil-

leuses du monde, ou ce que le monde tient pour merveilleux : le génie, la beauté, la fortune, une haute situation et le reste, et les déposait toutes à mes pieds, cela ne me rendrait pas le dixième de ce qui m'a été enlevé ni une larme des moindres larmes que j'ai versées. Toutefois, il faut assurément payer pour tout ce que l'on fait. Il en est également ainsi pour le failli.

Tu sembles croire que la faillite est un moyen commode d'échapper à ses dettes, de fait, de « jouer un bon tour à ses créanciers ». C'est tout à fait le contraire. C'est la méthode par laquelle le créancier « joue un bon tour » à son débiteur, pour continuer à employer ta formule favorite, par laquelle la loi, en lui confisquant tous ses biens, l'oblige à payer la moindre de ses dettes et, s'il y faillit, le laisse aussi démuné que le mendiant qui se tient sous un porche ou se traîne sur la route, tendant la main pour une aumône que, du moins en Angleterre, il a peur de demander. La loi m'a enlevé non seulement tout ce que je possédais, mes livres, mes meubles, mes tableaux, les droits d'auteur sur toutes mes œuvres publiées ainsi que sur mes pièces, tout, de fait, du *Prince heureux* et de *L'éventail de Lady Windermere* au tapis d'escalier et au paillason de ma maison, mais également tout ce qui pourrait me revenir. C'est ainsi que, par exemple, l'usufruit prévu dans mon contrat de ma-

riage a été vendu. Heureusement, grâce à des amis, il m'a été possible de le racheter. Sinon, en cas de décès de ma femme, mes deux enfants, de mon vivant, eussent été aussi indigents que moi. Ce sera bientôt le tour, je suppose, de la nue-propriété de notre domaine d'Irlande que m'a légué mon père. Cette idée m'est cruelle, mais je dois me soumettre.

Les sept cents pence — ou s'agit-il de livres ? — sont un autre obstacle et devront être remboursés. Même dépouillé de tout ce que je possédais et de tout ce qui pourrait me revenir, et même si je suis déclaré insolvable, il me faudra encore m'acquitter de mes dettes. Les dîners du Savoy : la soupe à la tortue, les savoureux ortolans enrobés dans des feuilles de vigne de Sicile, le capiteux champagne couleur d'ambre, et qui en avait presque le parfum — le Dagonet 1880 était, je crois, ton vin préféré —, tout cela doit encore être payé. Les soupers chez Willis, la *cuvée*²² spéciale de Perrier Jouet que l'on nous réservait toujours, les merveilleux *pâtés*²³ venus directement de Strasbourg, l'admirable *fine champagne*²⁴ toujours servie au fond de grands verres ballon pour que le bouquet pût en être mieux apprécié des vrais gourmets, connaisseurs de ce que la vie offre

²² En français, dans le texte original (*NdT*).

²³ idem

²⁴ idem

de vraiment exquis, tout cela ne peut rester impayé, comme les mauvaises créances d'un client mal-honnête. Même les beaux boutons de manchette — quatre pierres de lune en forme de cœur et joliment nacrées, serties de rubis et de diamants alternés — que j'avais dessinés et fait exécuter chez Henry Lewis, petit cadeau spécial à ton intention pour célébrer le succès de ma deuxième comédie, doivent être payés, bien que tu les aies, je crois, revendus à vil prix quelques mois plus tard. Quoi que tu en aies fait, je ne puis laisser le joaillier en être de sa poche pour un présent que je t'ai donné. Tu vois donc que, même déclaré insolvable, je dois encore payer mes dettes.

Ce qui est vrai pour un failli est vrai pour tous. Pour la moindre chose qui est faite, quelqu'un doit payer. Toi-même, malgré ton désir d'indépendance absolue à l'égard de tout devoir, ton insistance à tout obtenir des autres, tes tentatives de rejeter tout titre à ton affection, à ton respect ou à ta gratitude, auras un jour à réfléchir sérieusement à ce que tu as fait et à tenter, même en vain, un effort d'expiation. Le fait que tu seras incapable d'y parvenir sera une part de ton châtement. Tu ne peux te laver les mains de toute responsabilité et te proposer, avec un haussement d'épaules ou un sourire, de passer à un nouvel ami et à un festin tout prêt. Tu ne saurais traiter tout ce que tu as attiré sur

moi comme une réminiscence sentimentale bon-ne à être servie de temps à autre avec les cigarettes et les liqueurs, un fond pittoresque pour une vie moderne de plaisir, comme une tapisserie ancienne tendue dans un bouge. Elle pourrait, sur l'instant, avoir le charme d'une sauce nouvelle ou d'un cru inconnu, mais les reliefs d'un banquet rancissent et la lie qui reste dans la bouteille est aigre. Aujourd'hui, demain ou quelque autre jour, il te faudra t'en rendre compte. Sinon, tu mourras sans l'avoir compris et quelle vie mesquine, indigente, sans imagination, tu auras alors vécue ! Dans ma lettre à More, j'ai suggéré un point de vue d'où tu ferais bien d'aborder le sujet dès que possible. Il te le dira. Pour le comprendre, il faudra cultiver ton imagination. Souviens-toi que l'imagination est la qualité qui nous permet de voir choses et gens sous leur rapport réel et idéal. Si tu ne peux le comprendre par toi-même, parles-en à d'autres. Il m'a fallu regarder mon passé face à face. Regarde ton passé face à face. Assieds-toi tranquillement pour le considérer. Le vice suprême est d'être superficiel. Tout ce que l'on peut concevoir est bien. Parles-en à ton frère. Percy est vraiment la personne à qui en parler. Fais-lui lire cette lettre et connaître toutes les circonstances de notre amitié. Lorsqu'on lui expose clairement les choses, il n'est pas de meilleur jugement que le sien. Si nous lui

avons dit la vérité, que de souffrance et de honte m'eussent été épargnées ! Tu te rappelleras que je me proposais de le faire le soir où, d'Alger, tu es arrivé à Londres. Tu t'y est absolument refusé. Et lorsqu'il vint après le dîner, nous dûmes jouer la comédie et prétendre que ton père avait l'esprit dérangé et était sujet à d'absurdes et inexplicables hallucinations. Ce fut, aussi longtemps qu'elle dura, une excellente comédie, d'autant plus que Percy la prit tout à fait au sérieux. Malheureusement, elle se termina de la manière la plus révoltante. Le sujet dont je t'entretiens ici en est l'un des résultats et, s'il est pour toi une contrariété, n'oublie pas, je te prie, que c'est la plus profonde de mes humiliations et qu'il me faut la subir jusqu'au bout. Je n'ai pas le choix. Tu ne l'as pas non plus.

Le second sujet dont je dois te parler concerne les conditions, les circonstances et le lieu de notre rencontre lorsque ma détention aura pris fin. Selon des extraits de ta lettre à Robbie, écrite au début de l'été dernier, je crois comprendre que tu as scellé en deux paquets mes lettres et les cadeaux que je t'ai faits — du moins, ce qu'il en reste —, et que tu désires me les remettre personnellement. Il est bien entendu, nécessaire que tu en fasses abandon. Tu n'as compris ni pourquoi je t'ai écrit ces jolies lettres ni pourquoi je t'ai fait ces jolis présents. Tu n'as pas su voir que les lettres n'étaient

pas plus destinées à être publiées que les cadeaux à être mis en gage. En outre, ils appartiennent à un aspect de la vie depuis longtemps révolu, à une amitié que tu as été incapable d'apprécier à sa juste valeur. S'il t'arrive de regarder en arrière, tu dois considérer avec étonnement le temps où tu tenais ma vie entière entre tes mains. Je te regarde, moi aussi, avec étonnement et avec d'autres sentiments bien différents.

Si tout va bien pour moi, je serai libéré vers la fin de mai et j'espère partir aussitôt pour l'étranger, dans quelque petit village au bord de la mer, avec Robbie et More Adey. Comme le dit Euripide dans l'une de ses pièces sur Iphigénie, la mer lave les blessures et les impuretés du monde.

J'espère passer un mois au moins avec mes amis et retrouver en leur saine et affectueuse compagnie la paix et l'équilibre, un cœur moins tourmenté, une humeur plus sereine. J'éprouve un étrange désir pour les grandes choses simples et fondamentales, telle la mer, qui, pour moi, n'est pas moins une mère que la terre. Il me semble que chacun de nous contemple trop la nature et vit trop peu avec elle. Je discerne dans l'attitude des Grecs une grande et saine raison. Ils ne péroraient jamais sur les couchers de soleil et ne se préoccupaient pas de savoir si les ombres sur l'herbe étaient mauves ou non. Mais ils voyaient que la mer était pour le nageur et le

sable pour les pieds du coureur. Ils aimaient les arbres pour l'ombre qu'ils projettent et la forêt pour son silence à l'heure de midi. Le vigneron couronnait ses cheveux de lierre pour s'abriter des rayons du soleil tandis qu'il se penchait sur les jeunes sarments et, quant à l'artiste et à l'athlète, les deux types que la Grèce nous a donnés, ils tressaient en guirlandes les feuilles du laurier amer et du persil sauvage qui, autrement, n'auraient été d'aucune utilité à l'homme.

Nous qualifions notre époque d'utilitaire et il n'est pas une seule chose dont nous connaissions les usages. Nous avons oublié que l'eau peut nettoyer, le feu purifier et que la terre est notre mère à tous. En conséquence, notre art a la pâleur de la lune et joue avec les ombres, tandis que l'art grec a l'éclat du soleil et traite directement les sujets. J'ai la conviction qu'il y a une purification dans les forces élémentaires. Je veux retourner vers elles et vivre en leur présence.

Assurément, pour quelqu'un d'aussi moderne que moi, d'aussi *enfant du siècle*²⁵, contempler le monde sera toujours charmant. Je tremble de plaisir en pensant que, lorsque je sortirai de prison, le cytise et le lilas s'épanouiront dans les jardins et je verrai le vent faire ondoyer en une frémissante beauté les grappes dorées de l'un et

agiter les panaches mauves de l'autre, de sorte que l'air sera chargé pour moi de tous les parfums de l'Arabie. Linné tomba à genoux et pleura de joie lorsqu'il vit pour la première fois la vaste lande d'un haut plateau anglais toute jaunie par les fleurs des ajoncs odorants. Et je sais que pour moi, les fleurs faisant partie de mon désir, il est des larmes qui m'attendent dans les pétales d'une rose. Il en a toujours été ainsi pour moi depuis mon enfance. Il n'est pas une seule nuance cachée dans le calice d'une fleur ni la moindre courbe d'un coquillage auxquelles, par quelque subtile sympathie avec l'âme des choses, ma nature ne réponde. Comme Gautier, j'ai toujours été de ceux *pour qui le monde visible existe*²⁶.

Cependant, j'ai maintenant conscience que derrière toute cette beauté, si satisfaisante qu'elle puisse être, il y a quelque esprit caché dont les formes peintes ne sont que des modes de manifestation, et c'est avec cet esprit que je désire me mettre en harmonie. Je suis las des propos débités sur les hommes et sur les choses. La Mystique dans l'Art, la Mystique dans la Vie, la Mystique dans la Nature, voilà ce que je cherche, et c'est dans les grandes symphonies musicales, dans l'initiation à la tristesse, dans les profondeurs de la mer, que je puis le trouver. Il m'est absolument nécessaire de le découvrir quelque part.

²⁵ En français, dans le texte original (*NDT*).

²⁶ *idem*

Chaque fois que l'on passe en jugement, c'est le procès de notre vie entière, de même que toutes les sentences sont des sentences de mort. Et j'ai été jugé par trois fois. La première fois, je quittai le banc des accusés pour être arrêté, la deuxième fois pour être ramené à la maison de détention, la troisième fois pour une incarcération de deux ans. Telle que nous l'avons constituée, la société n'aura pas de place pour moi, mais la Nature, dont les douces pluies tombent sur le juste comme sur l'injuste, m'offrira, dans ses rochers, des anfractuosités où je pourrai me cacher et des vallées secrètes dans le silence desquelles je pourrai pleurer en paix. Elle tendra la nuit d'étoiles pour que je puisse marcher sans trébucher dans les ténèbres et enverra le vent sur mes empreintes pour que personne ne puisse me traquer ni me blesser. Elle me lavera dans ses grandes eaux et, avec des herbes amères, me rendra la santé.

Dans un mois, quand les roses de juin seront dans toute leur insolente opulence, j'arrangerai, si je m'en sens capable, par les soins de Robbie, une rencontre avec toi dans quelque paisible ville étrangère ; Bruges, par exemple, dont les maisons grises, les verts canaux, les fraîches et tranquilles ruelles, m'ont autrefois charmé. Il te faudra changer de nom pour la circonstance. Tu devras, si tu désires me voir, renoncer au petit titre dont tu étais si

fier — il évoquait vraiment celui d'une fleur —, de même qu'il me faudra, à mon tour, abandonner mon nom, autrefois si musical sur les lèvres de la renommée.

Combien notre siècle est étroit, mesquin, incapable de porter ses fardeaux ! Il peut donner au succès un palais de porphyre, mais, pour la douleur et pour la honte, il n'a même pas une hutte de roseaux où elles puissent se réfugier. Tout ce qu'il peut faire pour moi est de m'obliger à changer de nom, alors que le Moyen Age m'eût donné une cagoule de moine ou de lépreux derrière laquelle j'aurais pu être en paix.

J'espère que notre rencontre sera ce qu'elle devrait être entre nous après tout ce qui est arrivé. Autrefois, il y avait toujours entre nous un vaste abîme, l'abîme de l'art parachevé et de la culture acquise. Il y a maintenant entre nous un abîme plus vaste encore : l'abîme de la douleur. Mais à l'humilité il n'est rien d'impossible et à l'amour tout est facile.

Quant à la lettre que tu m'éciras en réponse à celle-ci, elle peut être longue, ou aussi courte qu'il te plaira. Mets-la dans une enveloppe ouverte que tu inséreras dans une autre enveloppe à l'adresse du « Gouverneur de la Prison, Reading ». Si ton papier est très mince, n'écris pas des deux côtés, ce qui en rendrait la lecture difficile. Je t'ai écrit en toute liberté. Tu

peux m'écrire de même. Ce que je veux savoir de toi est pourquoi tu n'as jamais fait la moindre tentative de m'écrire depuis le mois d'août d'il y a deux ans, d'autant plus que plus tard, en mai de l'an dernier — il y a maintenant onze mois de cela —, tu avais su, et avais reconnu devant certaines personnes, combien tu m'avais fait souffrir et combien je m'en rendais compte.

Mois après mois, j'ai attendu de tes nouvelles. Même si je ne les avais attendues et t'avais fermé ma porte, tu aurais dû te rappeler que personne ne peut fermer à jamais sa porte à l'amour. Le juge injuste de l'Évangile finit par prendre une décision équitable parce que la justice vient chaque jour frapper à sa porte. Et, quand tombe la nuit, l'ami dans le cœur duquel il n'y a pas d'amitié véritable cède enfin à son ami « à cause de son importunité ». Il n'est pas de prison au monde dans laquelle l'amour ne puisse entrer de force. Si tu ne l'as pas compris, tu n'as rien compris à l'amour. Et parle-moi tout au long de ton article sur moi pour *Le Mercure de France*. Je suis un peu au courant. Tu ferais bien de m'en citer des passages. Il est composé. Fais-moi connaître aussi les termes exacts de la dédicace de tes poèmes. Si elle est en prose, cite-la-moi en prose ; si elle est en vers, cite-moi les vers. Je ne doute pas qu'il s'y trouve de la beauté. Écris-moi en toute franchise à propos de toi, de ta

vie, de tes amis, de tes occupations, de tes livres. Parle-moi de ton volume et de la façon dont il a été accueilli. Quoi que tu aies à dire sur ton compte, dis-le sans crainte. N'écris rien que tu ne penses : voilà tout. Si ta lettre contient quelque chose de faux ou de simulé, je m'en apercevrai aussitôt par le son qu'elle rendra. Ce n'est pas pour rien que, dans le culte que toute ma vie j'ai consacré à la littérature, je me suis fait

Avare de sons et de syllabes,

*Non moins que Midas de son or*²⁷

Souviens-toi aussi que j'ai encore à te connaître. Peut-être avons-nous encore à nous connaître l'un l'autre. Pour toi, je n'ai plus que cette dernière chose à te dire. Ne crains pas le passé. Si l'on te dit qu'il est irrévocable, n'en crois rien. Le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'un instant au regard de Dieu, sous les yeux de qui nous devrions essayer de vivre. Le temps et l'espace, la succession et l'extension ne sont que des conditions accidentelles de la pensée. L'imagination peut les transcender et se mouvoir dans une sphère libre peuplée d'existences idéales. Les choses, elles aussi, sont dans leur essence ce que nous choisissons de les faire. Une chose existe selon l'aspect sous lequel nous la considérons. « Là où les autres, dit Blake, ne voient que l'aurore fran-

chissant la colline, je vois les fils de Dieu poussant des cris de joie. » Ce qui, pour le monde et pour moi, semblait devoir être mon avenir, je l'ai perdu irrémédiablement quand je me suis laissé pousser à tenter une action contre ton père. En réalité, je l'avais, j'ose le dire, perdu depuis longtemps avant cela. Ce que j'ai devant moi, c'est mon passé. Il me faut arriver à le voir avec des yeux différents, à le faire voir au monde avec des yeux différents, à le faire voir à Dieu avec des yeux différents. Je n'y pourrais parvenir en l'ignorant, ni en le méprisant, ni en le glorifiant ni en le niant. Je n'y réussirai complètement qu'en l'acceptant comme une phase inévitable de l'évolution de ma vie et de mon caractère, en courbant la tête devant tout ce que j'ai souffert. A quel point je suis loin de la vraie trempe de l'âme, cette lettre, par son humeur changeante et indécise, son mépris et son amertume, ses aspirations et son impuissance à les réaliser, te le montrera clairement. Mais n'oublie pas l'effroyable école où je suis assis devant ma tâche. Et si incomplet, si imparfait que je sois, il se peut que tu aies encore beaucoup à gagner grâce à moi. Tu es venu à moi pour apprendre le plaisir de la vie et le plaisir de l'art. Peut-être suis-je choisi par le destin pour t'enseigner quelque chose de bien plus merveilleux : le sens de la douleur et sa beauté.

Ton ami affectueux,
Oscar WILDE.

Denis éditions artisanales
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
edition@denis-editions.com

²⁷ John Keats, poète britannique, 1795-1821.

Une longue lettre d'un homme attristé par l'attitude lamentable de son ex-compagnon. Un créateur de génie victime de sa passion pour ce jeune homme de la noblesse anglaise, hautaine et prétentieuse.

"Cher Bosie,

Après une longue et vaine attente, j'ai décidé de vous écrire, autant dans votre intérêt que dans le mien, car il me serait pénible de penser que j'ai subi deux longues années d'emprisonnement sans avoir reçu de vous une seule ligne, la moindre nouvelle, ni même un message, à l'exception de ceux qui m'ont affligé.

Notre lamentable et fatale amitié s'est terminée pour moi par la ruine et la honte publique, mais le souvenir de notre ancienne affection est souvent avec moi et je m'attriste à l'idée que le dégoût, l'amertume et le mépris pourraient prendre à jamais dans mon cœur la place que l'amour y tenait naguère. Et vous-même, je crois, sentirez dans votre cœur que mieux vaut m'écrire tandis que je me consume dans la solitude de la vie de prison que publier mes lettres sans ma permission ou me dédier des poèmes sans me le demander, alors que le monde ne saura rien des expressions de douleur ou de passion, de remords ou d'indifférence qu'il vous plaira de choisir pour votre réponse ou votre appel."



Partage gratuit - Libre De Droits